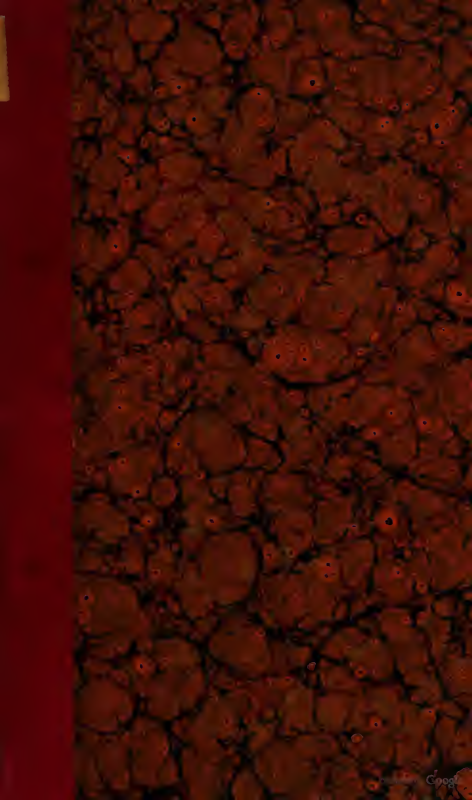






DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE,

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

« Pourquoi ne vous a-t-on pas vu aux cortès, l'hiver passé ? » Pourquoi m'avez-vous contraint au serment que je » prêtai, à Saint-Gadéa, sur les quatre évangiles? Pour » tous ces méfaits, je vous bannis de mes États, comme » ennemi public., et je saisirai vos domaines, jusqu'à » ce qu'il soit décidé par mes conseils si je puis les con- » fisquer. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième, et il parlait au Cid, l'honneur de ses royaumes.

◆◆◆◆◆◆◆

« Ces braves seigneurs qui vous entourent, ces guerriers de » palais vous ont-ils secouru quand vous étiez captif? » Non! ils senfuirent, et je vous délivrai. Malheur aux » sujets dont les rois prêtent l'oreille aux impostures des » courtisans! malheur à vous-même, ô mon roi! si leurs » chants de syrènes vous endorment et que vous ne vous » réveilliez!.... Je pars. Vous servir sur la terre d'exil sera » mon unique vengeance. Un sujet sait souffrir les torts » de son roi. » Ainsi parle le Cid; il tombe dans les bras de Chimène, et la laisse muette de douleur.

◆◆◆◆◆◆◆

Le roi écrit au Cid proscrit. Le Cid se rend à cet appel; il exige que les franchises de ses compagnons soient reconnues, ainsi que leur droit de prendre les armes si on viole encore les lois.... « Ne refusez pas de m'embrasser; ou- » bliez mes torts. Si de mauvais conseillers recommencent » leurs intrigues accoutumées, au lieu de m'obéir, tuez- » moi. Mais maintenant il me faut embrasser. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième au valeureux Cid.

ROMANCES DU CID. XXIX, XXXI, XLIV et XLV.

IMPRIMERIE DE J. TASTU.

DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE,

HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR

N.-A. DE SALVANDY.

Troisième Édition.

Tome Premier.



Paris.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

1824



OBSERVATIONS
PRÉLIMINAIRES.

J'ai recueilli durant un voyage au-delà des Pyrénées l'Histoire espagnole que je publie. Narrateur quelquefois, plus souvent simple traducteur, je me suis imposé cette double tâche dans l'espoir de jeter des lumières nouvelles sur une arène où se sont plus d'une fois débattus, où se débattront plus d'une fois encore les destins du monde.

Cette Espagne, au sein de laquelle se rencontrèrent Rome et Carthage, le mahométisme et la religion chrétienne, l'Angleterre et Napoléon, enfin récemment les deux grands principes de la politique moderne; cette Espagne qui s'étend depuis les îles Baléares jusques par-delà les Cordillères et le Chimborazo, semble réservée à servir de champ de bataille aux grands intérêts de tous les âges. Là se touchent désormais l'ordre ancien et l'ordre nouveau, l'Europe et l'Amérique, peut-être la Grande-Bretagne et la Russie.

Parmi les chocs qui se préparent, il en est auxquels la Péninsule prendra une part active, dont peut-être elle donnera le signal. Une lutte intérieure, sans exemple dans les annales des nations, la tourmente pour long-temps; non pas qu'une aristocratie oppressive soit aux prises avec des plébéiens jaloux : ce serait l'histoire de tout ce qu'il y a eu d'États dans l'univers. Sur cet étrange théâtre, les rôles sont in-

tervertis. On combat, dans les rangs élevés, pour l'émancipation; dans les classes inférieures, pour le fanatisme et l'esclavage.

Les progrès de la plus éclairée, de la plus éminente de ces puissances rivales constituent la révolution espagnole. Née, comme la nôtre, de cette autre révolution, plus lente et non moins subversive, qui avait transformé un gouvernement représentatif de plusieurs siècles en gouvernement absolu, elle s'est aussi développée par un travail extraordinaire des esprits, en même temps que par l'influence féconde des désordres du trône. L'étranger serait loin de comprendre sa marche, non plus que sa destinée, s'il croyait qu'elle vit le jour sous les tentes de l'armée espagnole de l'île de Léon, pour venir, après trois ans de règne, expirer devant nos baïonnettes. Distraite par ses alliances et ses périls, l'Europe n'a point vu, ou n'a vu que d'une manière imparfaite, l'empire dépravé, ridicule et destructeur du faible Charles IV, celui des Cortès de Cadix et les événemens qui suivirent. C'est là pourtant qu'il faut remonter pour sonder avec succès les plaies de l'Espagne, apprécier ses besoins véritables et prévoir son avenir.

En n'appelant qu'aujourd'hui les regards sur ce tableau, on ne saurait encourir le reproche d'une publication inopportune. Nos gouvernemens ont, depuis quinze années, pris de telles initiatives, que tous les esprits veulent se rendre compte de ce que la double intervention des armes françaises a fait pour la condition future d'un grand peuple. Les hommes légers regardent le moment qui s'écoule, et jettent aux vents des oracles : les hommes graves étudient le passé.

J'avais eu le dessein d'écrire l'histoire de ce passé, déjà si fertile quoique si récent. Mais, quand tous les mystères ne sont pas dévoilés, tous les résultats connus, toutes les fureurs assoupies, comment prononcer sur les faits et sur les renommées, dispenser la louange ou le blâme, remplir enfin, dans sa sévérité, dans sa grandeur, ce noble ministère qui consiste à préparer, à devancer peut-être les jugemens de la postérité?

D'ailleurs, la narration de l'historien est froide, brève, austère. Je ne sais si elle peut suffire à la curiosité exigeante et frivole, défiante et passionnée, des contemporains. Il leur faut plus de mouvement, et aussi plus de détails. Ce n'est pas assez pour eux de l'existence publique : ils demandent à pénétrer dans la vie privée des hommes et des partis; ils veulent, non apprendre, mais écouter et voir. Cette sorte d'intérêt sera surtout excitée, si des mœurs tout-à-fait nouvelles, des contrastes frappans, des coutumes originales, une autre société sont en scène. Quel spectacle que celui d'un empire où toutes les provinces et toutes les classes diffèrent de goûts, d'usages, de costumes, où se trouvent en présence l'homme sauvage et l'homme policé, les principes de 1789 et les pratiques du moyen âge, le quinzième siècle et le nôtre!

Le drame qui se déroulera sous les yeux de mes lecteurs, embrasse un quart de siècle. Les personnages assistent aux scandales de la domination de Godoy, aux premières insurrections des nations américaines, à la révolution d'Aranjuez, aux complots de Bayonne; ils accompagnent Napoléon sur le champ de bataille, et Joseph dans ses palais, ou combattent

avec les guerrillas, siégent au sein des assemblées nationales, se pressent autour du prince que leur persévérance a reconquis; enfin, le règne de Ferdinand et le régime de 1820 les ont pour instrumens ou pour victimes.

Je ne me dissimule pas que le récit de leurs aventures court le risque d'être considéré comme une fiction qu'il dépendait de moi de mieux construire. Je sais que mes protestations trouveraient le lecteur incrédule; et, quoique surpris d'avoir à répondre d'une composition romanesque, n'espérant pas convaincre mon juge, je prends le parti de me résigner à ses arrêts.

Tout peut être compris dans un genre qui, embrassant à la fois Emile et Tom-Jones, Gulliver et la Cyropédie, Corinne et Amadis de Gaule, les Mémoires du comte de Grammont et Werther, la princesse de Clèves et le chef-d'œuvre de Cervantes, tient en même temps à la pastorale par Paul et Virginie, à la politique par Bélisaire, à l'histoire par les Puritains, à l'épopée par Télémaque et les Martyrs. Vaste comme l'imagination et changeant comme la société, le roman échappe à toute définition ainsi qu'à toute entrave. Il pénètre avec Fontenelle dans le sanctuaire des sciences; il interroge l'antiquité sur les pas de Barthélemi. Ses limites ne sont autres que celles du sentiment et de la pensée. Son domaine est l'univers. Mesurant sa marche sur les progrès de la civilisation, modifié par tout ce qui la développe ou l'altère, il réfléchit la vivante image de cette reine du monde : c'est là son vrai titre de gloire.

On a remarqué que le roman fut à peu près inconnu dans l'antiquité grecque et latine. Je ne saurais croire,

avec un de nos plus jeunes et de nos plus brillans académiciens (1), que *tout l'empire de la fiction fut envahi par le polythéisme, et que cette croyance dut suffire aux imaginations les plus vives.* Depuis quand les imaginations, une fois ébranlées par les grâces qui charment ou les pompes qui étonnent, se renferment-elles dans un même cercle de figures et d'idées? M. Villemain le sait mieux que moi : tout ce qui exalte l'esprit en développe à la fois les besoins et les forces. Loin de faire honneur de la lacune qui nous occupe aux richesses inépuisables des vieilles mythologies, j'accuserais plutôt la stérilité de ces religions vides et mensongères qui ne parlaient au cœur que pour le corrompre et à l'intelligence que pour l'égarer. Le monde du paganisme est borné de toutes parts. Le ciel qu'il nous découvre ne sert qu'à réfléchir les misères d'ici-bas, au lieu d'agrandir nos contemplations en fuyant sans fin devant elles. Ce ciel est de marbre : il pèse de tout son poids sur l'ame et sur la pensée.

Ce fut le caractère de la civilisation antique d'être incomplète et restreinte. Apanage de quelques nations ou plutôt de quelques cités, qui jetèrent un éclat immense au milieu des ténèbres de l'univers inhabité ou barbare, elle n'était, dans ces coins de terre favorisés du sort, que le partage d'étroites aristocraties. Là encore, le sexe, dont la sensibilité est le moins délicate, le moins exigeante, le moins inventive, participait seul à ses bienfaits. Les femmes, esclaves fécondes, languissaient délaissées; il n'y avait de

(1) M. Villemain, préface de la traduction des Romans grecs.

littérature, ni par elles, ni pour elles. Je ne sais même si c'était afin de chanter leurs louanges qu'Anacréon accordait sa lyre. Sans pouvoir sur la destinée de ces citoyens ombrageux, de ces infatigables rhéteurs, comment leur ame, stérile ou méconnue, aurait-elle prêté à des maîtres dédaigneux les inspirations si multipliées, si diverses, qui ont révélé au génie des modernes un monde ignoré des anciens, le monde *sensible ?*

Dans ces républiques dont M. Villemain retrace les perpétuels travaux avec autant d'esprit que de vérité, le cercle entier de l'existence était plus étroit que parmi nous. Elle n'avait rien de passionné, rien d'intime. Borné à quelques affections d'académie, le cœur semblait ne pas exister encore; l'imagination elle-même ne prenait son vol que lorsqu'élancée sur les traces de Platon, elle essayait de planer avec le disciple de Socrate au-dessus des nuages de la métaphysique. Des peuples qui ne se délassaient des froides réalités du gouvernement que par les arguties, plus froides encore, de l'école; ces peuples durent négliger le champ de la fiction : ils ne possédèrent d'autre romancier qu'Hérodote.

Par quel prodige une société imparfaite produisit-elle des Thucydide? C'est que l'histoire, qui est en quelque sorte le roman des hommes, ne manquera jamais aux nations libres. Ces hommes d'État qu'on appelle des historiens naissent sur la place publique; ils ne sauraient naître ailleurs. Vous m'objectez Bossuet? La chaire chrétienne est aussi une tribune. Vous m'objectez Tacite? La république romaine se survivait en lui.

Cette liberté qui, à défaut du concours des femmes,

avait, par sa propre vertu, créé la civilisation antique; cette liberté s'écroula. Les hommes retombèrent sur eux-mêmes : ils ne pouvaient plus se suffire. Les courtisanes prirent dans leur vie la place que les lois avaient occupée; ces citoyens déchus aimèrent...; ils aimèrent ainsi que savent aimer des êtres énervés et vieillis; mais enfin, ils connurent des plaisirs, des peines intimes : initiée à des admirations nouvelles, en proie aux tourmens de la crainte et du désir, leur ame chercha un confident, et le roman naquit. Conçu dans la corruption d'une abjecte servitude, il se montra, dès le berceau, impudique, monotone, matérialiste comme la galanterie grossière de ces temps sans croyance et sans dignité.

Cependant le christianisme était venu; son triomphe restituait à la race humaine sa divine nature. Ce maître austère enseigna l'amour. En plaçant des devoirs dans l'hyménée la loi nouvelle compléta le monde par l'avénement d'un sexe tout entier à l'empire. L'homme trouva une compagne dans son esclave de la veille. Il apprit à la respecter : c'était savoir la chérir. Chose admirable! Il avait cessé de régner, et, en partageant sa puissance, il fit autant pour sa grandeur que pour sa félicité : l'abdication de sa longue tyrannie le mettait en possession de tous les biens que lui avait inutilement départis son auteur. On eut des jouissances, on eut des douleurs ignorées de la Grèce voluptueuse du Bas-Empire, aussi bien que des éternels discoureurs du Portique. La vie des modernes renferme en même temps plus de réalités, plus de poésie; une vive influence anime et féconde l'univers agrandi. La fermentation des sentimens et des idées recule les bornes de la littérature. Autrefois, elle n'appartenait qu'au

génie : maintenant il faut qu'elle satisfasse aux besoins de l'ame et du cœur.

Voyez en effet comme, au sein même des ténèbres féodales, l'imagination se fraye de toutes parts des routes nouvelles. Les compositions sont extravagantes sans doute; mais elles attestent la présence du *Dieu inconnu* qu'Athènes ne sut pas découvrir sous le beau ciel de la Grèce. Avec nos tristes climats, une grande ignorance, des institutions barbares, le culte des femmes, sous le nom de chevalerie, créa les paladins et les *romanciers*.

Dans ces temps héroïques, appliquant à tout, même à l'amour, le besoin de sacrifices qu'on appelait l'honneur; plus tard, rêveur, philosophique chez les Allemands; moraliste, passionné en Angleterre, le roman revêt partout les formes de la civilisation qui l'enfante. Partout il manifeste la nature et le degré d'empire qu'obtient le sexe dont il relève.

C'est ainsi que, sous Louis XIV, ambitieux et galant comme le grand roi, faux comme la servitude, moral comme l'hypocrisie peut l'être, il étudie dans le cœur du courtisan le dévouement du chevalier, et ne s'attache qu'à poursuivre jusqu'au milieu des nuages je ne sais quelle ombre de l'amour. Avec le siècle suivant il reprendra, sous la plume des Voizenon, des Diderot, des Crébillon, des Dorat, des Louvet, la nudité de son berceau : la société française a quelque chose de cette société grecque, au déclin de laquelle il prit naissance. A force de livrer le pouvoir aux femmes, on revoit, comme aux temps de leur esclavage, des Aspasies qui marchent la tête levée. Les hommes se sont effacés derrière ces puissances souveraines. Le roman se multiplie pour entretenir les imaginations

de l'unique intérêt qui occupe l'homme privé, les grands et tout un peuple. Montesquieu trouve des loisirs à consacrer au temple de Gnide; le citoyen de Genève se charge de recueillir les soupirs de l'innocence qui succombe, et nous montre dans le repentir la vertu des temps dépravés; enfin l'homme dont l'esprit tient au grand siècle par ce qu'il a de classique, et au nôtre par ce qu'il a de sérieux; l'homme dans lequel tout son siècle respire, Voltaire attache à ses productions romanesques cet athéisme de cœur qui, né de l'alliance injurieuse du scandale et de la royauté, élève sa tête sur les ruines de toutes les croyances, et poursuit de son rire insultant la morale fugitive.

Mais déjà le règne de l'ironie est passé. Du sein de la dissolution universelle, la révolution est sortie, sanglante, effroyable, telle qu'on la devait attendre de générations grandies à l'ombre d'un pouvoir absolu et licencieux. Durant longues années, notre oreille n'entend que le fracas des trônes écroulés, les clameurs de partis triomphant comme les partis triomphent, le bruit des chaînes, les chants du peuple applaudissant aux victoires de vainqueurs coupables. Bercée de bruits sinistres, notre ame a besoin de retrouver une grave harmonie même au milieu de ses plaisirs. Les deux plus grands écrivains de notre époque, l'auteur de Corinne et celui de René paraissent alors. Le retentissement de nos orages se fait sentir dans leurs compositions, et le public en jouit comme le naufragé, qui touche au port, se complaît à écouter les derniers bruissemens de la tempête.

Au milieu de longs bouleversemens, la civilisation a fait un pas. Ce ne sont plus, comme chez les anciens, un sexe, une classe, quelques points du littoral de la

Méditerranée; c'est le genre humain qui participe à ses travaux et à ses présens. Parmi nous, cette région des plaisirs délicats, de l'esprit, du goût, des grâces brillantes qu'on nomme le *Monde*, inconnue dans Athènes et dans Rome, limitée naguères aux grands seigneurs et aux traitans, s'ouvre pour la foule que l'égalité des fortunes et des droits a subitement anoblie. Le roman s'est agrandi de tout ce qu'il y a de passions, d'idées, d'existences nouvelles. Il voit les interprètes les plus éloquens des partis les plus divers ne pas dédaigner de fréquentes excursions sur ses domaines. La même main qui tracera la *Monarchie selon la Charte* a prêté sa plume au récit des vœux coupables d'Atala; M. de Constant publie à la fois les aventures d'Adolphe et un cours de *Monarchie Constitutionnelle;* M. Fiévée prélude aux développemens de son système intermédiaire par la *Dot de Suzette.*

Encore flottante et sans couleur décidée, cette branche de littérature attend, pour porter tous ses fruits, que l'ordre politique, en retrouvant des bases, fixe ses futures destinées, et qu'un homme de génie enseigne l'art de la plier aux nouveaux besoins des esprits. Les principes, les formes de la liberté conservent, pour quelque temps encore, une partie de leurs conquêtes. La perversité éclatante est restée sous les décombres de l'ancienne monarchie. Une courtisane sur les avenues du trône voilerait sa tête; elle craindrait pour sa puissance la clarté du jour. Les femmes règnent au foyer domestique, et ne règnent que là. Elles ne tiennent point en main le sceptre de l'État ni celui des lettres; seulement elles sont toujours la portion la plus passionnée, la plus spirituelle, la plus délicate de ce public dont les arrêts classent les productions de l'es-

prit, dont le goût les fait éclore. La frivolité, cette autre corruption, née aussi des désœuvremens d'un état absolu, a disparu moins sous le poids de nos malheurs, qu'en présence d'intérêts nouveaux. Tandis que le sexe faible conserve toute sa valeur, le sexe fort a repris sa dignité. L'amour embellit notre existence; la volupté ne la remplit pas. Notre cœur a des soins plus grands et plus chers que ceux de son bonheur même. Car nous possédons une patrie, nous délibérons sur ses destinées : le temps du roman dure encore; mais celui de l'histoire est venu.

Sir Walter Scott semble avoir eu la mission de mettre d'accord le monde romanesque et notre monde social. Sachant instruire et plaire, l'illustre Écossais associe la vérité à l'invention, et donnant enfin des modèles de ce roman historique, si souvent essayé avant lui, il nous apprend comment un genre, jusques-là bâtard, trompeur, dédaigné, au lieu d'envahir, de bouleverser le domaine de l'histoire, pourrait le féconder et l'agrandir. L'esprit trouve un charme inexprimable dans ces peintures tellement vives, tellement caractérisées, que nous reconnaissons, sous la plume de l'auteur de Waverley ou d'Ivanhoe, une époque au sein de laquelle nous n'avons pas vécu, comme un Français reconnaît d'abord, sous le burin, l'image de Henri IV ou de Louis XIV. Hume n'a plus qu'à compléter l'ouvrage, en nous montrant sur la scène les potentats, leurs conseillers, les orateurs, les capitaines fameux. Familiarisés déjà avec leurs usages, l'esprit de leur siècle, leur siècle tout entier, en apprenant leurs actions, nous croirons assister aux grands drames qu'elles composent. La manière de l'admirable sir Walter fait de nous les contemporains de nos aïeux.

Si j'osais tracer la poétique de ce genre aussi neuf que vaste, je dirais que l'écrivain doit s'abstenir d'impliquer dans son intrigue romanesque les personnages qui appartiennent aux annales d'un peuple. Il peut nous les signaler, nous introduire dans le palais des rois, les offrir à nous, comme les virent leurs sujets, à la distance où les tenaient les pompes du trône; mais s'il leur prête un langage, s'il leur donne des passions, s'il les associe aux sentimens secrets, aux intérêts privés de ses héros, je m'égare sur ses pas : je ne sais plus retrouver la barrière aux pieds de laquelle s'arrête l'invention. Richard traverse-t-il devant moi une épaisse forêt; j'aime les couleurs sous lesquelles me le représente l'habile peintre. Je lui tiens compte de la vigueur de son pinceau : si tel ne fut pas le terrible Cœur-de-Lion, tels ont dû le voir beaucoup de ses contemporains. Mais quand je rencontre Louis XI hors de son palais, sans gardes, aux bords d'une rivière que tout le monde peut franchir, quand je le vois discourir avec un inconnu qui lève son bâton ferré sur Tristan, j'hésite; je me demande s'il est bien vrai que cet entretien se soit passé ainsi. Alors je me souviens que je parcours le livre d'un romancier : la baguette qui m'avait transporté dans les anciens temps, est tout-à-coup brisée, et, comme le prestige, mon plaisir s'évanouit.

Il est périlleux de tracer des règles; c'est donner aux censeurs le droit d'être sévères. Mais les censeurs savent qu'un maître l'a dit :

> Video meliora proboque,
> Deteriora sequor.

Je ne puis répondre que de mes efforts pour sou-

mettre ma rédaction aux principes qui viennent d'être posés. J'ai voulu que si on voyait une fable dans mon *Histoire* espagnole, on fût contraint du moins d'y reconnaître un monument élevé par les mains de la Fiction à la Vérité.

Je me suis attaché d'abord à l'exactitude de ce qu'on appelle le *costume*. Des usages, des locutions, des idées contraires à nos opinions ou à nos habitudes, se rencontreront dans le cours de l'ouvrage. Je compte sur une sagacité bienveillante, pour comprendre que plus un préjugé ou une pratique paraissent étranges, plus la narration est fidèle. Il est bien peu d'incidens que je ne pusse justifier par des exemples, il n'en est pas qui ne soit conforme aux notions que j'ai rassemblées dans la patrie de mes héros.

Dans les grandes circonstances où nous sommes, le public fera voile volontiers vers la vaste moitié du globe dont une bulle fit présent aux successeurs de Pélage. Je n'ai pu éclairer cet épisode de mes propres observations; mais non content d'avoir réuni des renseignemens nombreux, pour m'assurer de la justesse des tableaux, j'ai lu ce que nous avons d'écrits le plus estimés sur les provinces Trans-Atlantiques. Il est superflu de dire que l'immense travail de M. de Humboldt m'a été d'un grand secours. Ce savant a complété l'ouvrage de Christophe-Colomb : grâce à lui, nous connaissons le Nouveau-Monde.

Dans la peinture des mœurs espagnoles, mon culte de la vérité a dû trouver des bornes. Par un rapport digne de méditation, la Péninsule et l'Italie sont les contrées de l'Europe où les entretiens s'éloignent davantage de cette pudeur qui, sans attester toujours le règne de la morale, annonce au moins dans les cœurs

plus de respect pour ses lois, dans les esprits plus de délicatesse, dans les habitudes de la vie un goût plus pur et des jouissances plus élevées. Il n'est pas jusques aux membres du clergé lui-même, dont la conversation n'étonne souvent des oreilles, accoutumées, je ne dirai pas seulement au chaste langage du clergé français, mais à la retenue de nos salons. La liberté des discours, la nudité des images, qu'on a représentées quelquefois comme les indices de l'innocence générale des mœurs, ne sont que les caractères d'une civilisation corrompue et blasée, si l'on peut parler ainsi, avant sa maturité. L'Espagne n'en a pas le triste privilége : la France en était là encore, il y a cinquante ans.

L'exposition des événemens politiques (1) entrait dans le cercle que je me suis tracé. Image fidèle de la scène qu'il décrit, mon livre a ce facile avantage, que toutes les opinions s'expriment tour à tour, et si j'ai souvent adouci les haines, je me suis gardé d'affaiblir les argumens, autant que d'altérer les récits. Je n'ai pas craint de rapporter des anecdotes certaines, des mots caractéristiques de personnages qui ont influé sur le cours des affaires humaines. Attentif à ne pas mettre dans leur bouche une parole qu'ils n'aient prononcée, j'ai cru rester dans la limite de mes droits, si, par exemple, je montre un moment en action un soldat français qui a brillé, quelques jours, sur un

(1) Les personnages historiques sont toujours désignés par le nom de famille; les autres par le prénom, ou quelquefois par des initiales, et le prénom se reconnaît au titre de *don* qui ne peut accompagner que lui. Par exception, le prince de la Paix, dont il est question sans cesse, est souvent appelé don Manuel, pour se conformer aux usages espagnols.

trône, et que ses discours me soient garantis par des actes émanés de lui.

Je n'ai pas hésité non plus, sinon à peindre sans réserve, du moins à flétrir sans détour l'épouse de Charles IV. Cette coupable reine est descendue dans la tombe. Dix révolutions nous séparent du moment où elle tomba du trône. D'ordinaire on respecte, dans la mère qui n'est plus, le fils qui vit encore; mais c'est là un des malheurs du roi Ferdinand : loin d'être intéressé à défendre la mémoire de Marie-Louise, il ne peut que s'applaudir de la sévérité de l'Histoire.

Ce prince occupe souvent la scène; son nom est dans toutes les bouches; lui-même paraît : j'ai pu apprécier l'exactitude de tout ce que mes personnages disent de son extérieur, de sa politesse, de son affabilité. La malignité publique chercherait en vain dans cet ouvrage d'autres détails sur la personne et le caractère du monarque : lorsqu'on respecte les hommes, on veut pouvoir respecter quiconque a reçu de sa destinée l'honneur de marcher à la tête des sociétés humaines.

Je proteste d'ailleurs que je n'ai entendu, au sein de la magnanime Espagne, émettre de jugement sévère, que dans des salons dont il ne m'appartiendrait pas de répéter la pensée : mais des sentimens personnels n'ont pas dû arrêter ma plume dans le tableau des malheurs effroyables du règne de Ferdinand. Il est reconnu en Europe que ce monarque ne saurait être confondu avec ses diverses administrations : *les passions du moment* ont seules à répondre de ses actes.

Mon voyage au-delà des monts occupera toujours mon souvenir; en vivant au milieu de la nation espa-

gnole, j'ai appris à discerner dans son caractère, à côté des vices d'un État corrompu, dirai-je tous les défauts, ou toutes les vertus de la jeunesse, une exaltation noble et pure, une confiance plus généreuse que prudente, de la grandeur d'ame au lieu d'habileté, enfin une facilité au pardon, une loyauté chevaleresque. Ces présens du ciel ne seront pas perdus pour le bonheur et la gloire d'un grand peuple.

Il m'en coûte de quitter la plume sans payer un tribut de reconnaissance aux Espagnols qui voulurent bien m'accueillir comme si, entre les deux nations, il n'y avait pas de Pyrénées. Je devrais envoyer l'hommage d'une respectueuse gratitude jusques sur les degrés du trône, et y associer plusieurs des ministres étrangers qui résidaient à la cour de Madrid; mais dans le temps où nous sommes, il arrive souvent aux sentimens privés de ne pouvoir essayer de se produire, sans rencontrer une bienséance politique qui s'y oppose.

Le moment où j'ai visité les concitoyens du Cid venait d'être marqué par une révolution. La Péninsule semblait sortir d'un long sommeil; mais on ne voyait se former qu'en petit nombre ces réunions qui rendent si brillante et si douce l'existence de Paris. Les membres du corps diplomatique composaient un cercle où éclatait l'assemblage des dons les plus attachans du caractère, et les plus élevés de l'esprit. La noble étrangère, qui présidait à ce cercle étroit, y répandait un charme inexprimable, celui de la plus riche réunion de qualités brillantes et solides qu'oublie seule celle qui les possède. On apprend auprès de madame la marquise de Brignolé combien la grâce peut inspirer de respect.

Je ne saurais dire quelle satisfaction des Français, après tout un jour passé au milieu de cette silencieuse Espagne, trouvaient à se rencontrer parmi les représentans de l'Europe policée. Un sentiment d'orgueil national se mêlait aux vives jouissances d'un commerce spirituel et bienveillant : tous ces fils des contrées les plus lointaines, étaient réduits, pour s'entendre, à emprunter notre langue. La fortune a eu beau faire : nous régnons par notre civilisation quand ce n'est pas par nos victoires. Il me souvient qu'un jour, dans un salon espagnol où j'avais obtenu que, malgré ma présence, on parlât castillan, l'ambassadeur d'Angleterre fut annoncé : tout le monde reprit le français, pour faire honneur au frère de lord Wellington ; un tel hommage réparerait bien des injures.

Je n'attacherai pas le nom de l'Espagne au livre que je publie, sans consacrer le souvenir de bontés qui m'ont rendu le séjour de ce pays aussi agréable qu'utile. Je fus assez heureux pour trouver, dans notre ambassadeur, un de ces hommes qui conservent au milieu des affaires publiques, une inépuisable bienveillance de cœur et d'esprit. Sa grande existence, sa conversation toute française, cet heureux mélange de l'élégance de l'ancien temps et d'une instruction solide, une exquise délicatesse de manières, enfin peut-être les souvenirs de sa maison, chèrs, durant des siècles, à la gloire nationale, me faisaient retrouver une France auprès de lui. La diversité des opinions, qui d'ordinaire interdit tout rapport intime, donnait un charme de plus à des entretiens qu'il animait d'une polémique aussi ingénieuse que polie. Celui qui, au lieu de suivre la foule des grands seigneurs d'autrefois aux pieds des nouveaux pouvoirs,

repoussa noblement les séductions de la cour impériale, ne se croit pas tenu à se montrer sans tolérance plus qu'il ne fut sans courage. Je pourrais ne pas nommer M. le duc de Montmorency-Laval.

DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE AUX FRONTIÈRES DE FRANCE ET D'ESPAGNE, EN 1820.

CHAPITRE PREMIER.

J'ALLAIS visiter le peuple par qui l'Europe a repoussé la loi des califes, conquis le Nouveau-Monde, et naguères affranchi tous les rois.

Arrivé au milieu des monts qui forment une imposante muraille entre le Béarn et la Navarre, je me laissai séduire par la beauté des sites, et suspendis ma course dans ces cantons du pays

des Basques. Là, les Pyrénées, voisines déjà de l'Océan, perdent un peu de la hauteur qui les rend si majestueuses dans les environs de Bagnères et vers le Mont-Perdu. Leurs croupes ne se cachent pas sous un manteau de neiges éternelles. Vous ne rencontrez plus de torrens destructeurs, d'amphithéâtres de rochers, d'abîmes sans fond; la nature s'annonce partout bienfaisante; il n'est point de scène qui ne respire un air de richesse et de vie. Ce n'est pas assez que des vergers, des cultures, de gras pâturages embellissent les vallées, et que le penchant des montagnes se revête de rhododendrums, de sycomores, d'arbres à fruits. La crête sourcilleuse est aussi couronnée de bois, vastes guirlandes qui, déployant leurs festons sur les contours de la chaîne immense, donnent un cadre magnifique à un magnifique tableau. Souvent la métairie est suspendue aussi bien que la hutte du pasteur à ces fortunés sommets, et des champs de tomates, de concombres, de maïs s'y déploient, non moins fertiles que dans les plaines arrosées par l'Ustaritz et l'Adour. A peine quelques pics dépouillés, ceux où les nuages semblent pouvoir seuls atteindre, ignorent-ils le travail de l'homme et sa sueur féconde. Mais ceux-là même n'attristent point les yeux; leur front n'a rien de sévère. Le thym odorant et la bruyère y attachent leur verte parure. Épars, comme une décoration vivante, des troupeaux de brebis animent ces

solitudes; la chèvre y bondit; et détaché de la terre, par les vapeurs qui promènent leurs flocons autour des hauts lieux, le bœuf, avec la gravité de son attitude, semble être encore le dieu de la vieille Égypte.

Tantôt, passe auprès de vous en chantant la fille du Basque, aux grands yeux noirs, à la taille légère: les pieds nuds, la tête chargée d'un fardeau que ne porteraient pas les hommes de nos villes, elle fuit comme la flèche à travers les sentiers escarpés, et travaille, dans sa course rapide, le gilet de dix couleurs dont elle parera son vieux père.

Tantôt, c'est un homme assis au haut de balles énormes sous lesquelles disparaît la mule qui les porte. Coiffé de l'immense chapeau rabattu, enveloppé de la *cape* brune, il fume superbement le cigarre de la Havanne. L'énergie et la noblesse de ses traits vous ont frappé; son œil est pensif; à voir sa main appuyée sur l'espingole, vous croiriez un guerrier qui médite des combats; à voir la guitare pendante auprès de lui, vous croiriez un poëte qui rêve à ses chants: ce n'est qu'un *arriéro* (1). Il voyage à la tête de vingt mules pesamment chargées, dont la dernière, par le bruit monotone d'un gros bourdon, lui garantit la marche exacte de toutes les autres. La France touche à ce degré de civilisation où le commerce

(1) Muletier.

abandonne les routes pour les canaux. L'Espagne n'est pas encore arrivée à l'utile charrette : pour s'élever jusque-là, elle attend qu'un gouvernement tutélaire lui donne des ponts et des chemins.

Plus menaçant que le muletier, le contrebandier des provinces Bascongades le suit de près. Un fusil brille dans ses mains pour protéger son industrie, à peu près la seule que possède la plus belle contrée de la terre. Les laines de l'Arragon et des Castilles, qu'il porte à nos villes, repasseront bientôt avec lui la frontière, converties en riches étoffes dans les ateliers français.

L'âge d'or devrait s'être perpétué dans ces belles contrées, et des haines de village à village font sentinelle sur la limite des deux empires. Les Basques d'Espagne et ceux de France vivent étrangers, ou pour mieux dire ennemis. Ces discordes agrandissent l'étroit torrent au bord duquel s'arrête la monarchie de Louis XIV et celle de Charles-Quint. Combien les passions des hommes paraissent petites et coupables parmi des scènes où la Providence a empreint son calme éternel dans la splendeur de ses ouvrages !

Un pont à moitié détruit se présente. Votre cheval passe hardiment sur l'arche ébranlée, plus hardiment que vous peut-être. Pourtant, si votre cœur se serre, s'il bat plus fort, ce n'est point la crainte qui l'agite. Vous avez franchi le passage, et c'est toujours avec inquiétude que

vous promenez vos regards autour de vous. Vous vous arrêtez pour voir, une fois encore, une petite croix de pierre que le temps a couverte de mousse et de lichen, seule chose qui soit restée solide sur le pont en ruines. Pourquoi cette émotion à la vue d'une chétive croix de pierre? c'est que là est la limite du royaume catholique et du royaume très-chrétien. Le modeste monument vous avertit que le sol où vous portez vos pas n'est plus celui de France.

Vous vous êtes troublé d'abord, comme si une autre atmosphère pesait sur votre tête, et qu'il n'y eût pas assez d'air pour vous sous le ciel de l'étranger. Serait-ce que vous ne devez plus repasser la frontière, ou que de grandes distances vous séparent déjà de la terre natale? Rassurez-vous : gravissez, avec moi, par le chemin que des noyers ombragent, ce pic qui se détache si bien au-dessus des autres dans l'azur des cieux. De-là, nous dominerons à gauche les montagnes, muettes pour nous, de la Navarre; mais à droite s'étendent les champs de France, avec leurs cités qui peuvent se découvrir à cinquante lieues; et sous vos pieds, vers le déclin des Pyrénées, en face de Bayonne et du pays des Landes, dort paisible, le long de nos rivages, la nappe immense de l'Atlantique.

J'errai long-temps dans cette partie des monts de Zucaramundi. Les rayons brûlans qui tombaient d'aplomb sur ma tête m'avertirent de

regaguer la route. Il me tardait d'arriver à un petit village qui se montrait à mes pieds, encaissé dans une gorge profonde; c'est la première bourgade navarraise que le voyageur rencontre, lorsqu'au lieu d'entrer en Espagne par Yrun et le Guipuzcoa, il se dirige sur Pampelune, en traversant les bourgs français d'Aïnhoa et d'Ustaritz.

Urdax n'a pas cinquante feux; un couvent, qui le domine, décore le paysage et anime la contrée. Non loin de l'église, près du cimetière où des générations d'hommes simples et paisibles dorment au doux murmure de l'Ugarana, une auberge est tenue par l'alcalde du lieu. Je remarquai sur la façade un écusson de pierre, placé là de tout temps pour annoncer, par l'étalage d'armoiries sculptées d'une façon barbare, l'importance des propriétaires de cet humble manoir. Adossé à un pilier du grossier hangard qui sert dignement de portique, un jeune villageois, d'environ quinze ans, semblait regarder avec gravité passer les heures. Je voulus lui donner mon cheval à tenir. Il demeura immobile, et je pourrais croire encore qu'il ne m'avait pas entendu, si une expression de colère et de dédain ne s'était aussitôt réfléchie, de son visage, dans les traits d'une foule d'enfans dont mon air étranger m'avait valu le cortége. Je ne trouvai rien de mieux que d'attacher moi-même mon coursier à un poteau du vestibule rustique, et un escalier, tremblant sous

mes pas, me conduisit à une salle qui avait pour tout mobilier des tables vermoulues. J'entrai. Un homme, avec un grand chapeau sur la tête, était assis, les jambes croisées, et savourait attentivement les parfums de son cigarre. A la dignité de son maintien, je le reconnus pour le maître du logis, et lui demandai ce qu'il aurait à me faire servir. « Ce que vous apportez, » me répondit-il froidement, et il continua de distribuer avec art de longs flots de fumée. J'insistai pour savoir s'il n'y avait pas au moins du pain et du vin dans la maison. — « Sans contredit, le pain du plus pur » froment et le vin rouge de Tudela abondent » chez moi. » — J'espérai que l'œuf, qui n'a jamais manqué au village, pourrait compléter mon modeste repas. « Cherchez dans le pays, » répliqua le seigneur don Géronimo; et il rentra dans son imperturbable silence.

Le jeune Navarrais, à l'air important, m'avait suivi, et s'était arrêté sur la porte de la salle. Malgré ses grands yeux attachés sur moi, on eût dit qu'il dormait debout. Je me hasardai à réclamer encore une fois ses bons offices; aussitôt une femme parut, munie de je ne sais quel ustensile de ménage. « Vous n'êtes pas difficile, vraiment, » s'écria-t-elle avec un inconcevable flot de paroles: « sachez que le seigneur don Francisco de Paula, » mon fils, n'est pas fait pour votre service, mais » pour celui de Dieu. Il va prendre l'habit des » dominicains. Tout le monde le respectera pour

» lors, et peut-être un jour Dieu nous fera-t-il
» la grâce de donner aux Espagnes un saint de
» notre sang et de notre nom. Dieu soit loué! il
» sera digne de compter parmi ses aïeux un des
» colonels qui, dans la grande bataille gagnée
» ici près à Roncevaux, contribuèrent le plus à
» rejeter au-delà des monts le puissant empe-
» reur...... Charlemagne. » Le torrent s'arrêta;
cette autre Cornélie n'était vêtue que d'un cor-
set de laine et d'un jupon de bure qui laissait à
découvert, jusqu'au genou, sa jambe et ses pieds
nuds flétris, de temps immémorial, par la pous-
sière et le soleil. Son mari l'aubergiste ou l'al-
calde l'appelait longuement la *segnora* (1) dona
Urraca.

Ce fut à lui que je pris le parti de m'adresser encore, avec tout le respect dû à un si noble personnage. Alors il appela, toujours immobile, Francisca; et Francisca ne vint point. J'attendais; il se décida, après un long intervalle, à appeler encore, et Francisca parut, accompagnée d'un religieux dont elle baisait la main. Tandis que don Géronimo se levait à moitié pour le recevoir, Francisca me regardait avec curiosité. Cette jeune fille, au jupon court, à la longue chevelure balancée en deux tresses égales le long de sa taille, m'étonna par le feu de son regard. La fraîcheur de dix-huit ans colorait d'un vif incarnat sa peau

(1) Dame.

brunie par l'ardeur du midi, et sa démarche légère annonçait une fille de l'Andalousie plutôt que de la Navarre.

Le religieux venait de prendre place sur un banc à côté de l'alcalde. Son premier mouvement fut de retrousser les larges manches de l'habit blanc et noir de Saint-Dominique. Je remarquai qu'elles étaient ornées de plusieurs rangs de ces galons d'or qui distinguent les grades supérieurs de l'armée espagnole. Ensuite il rabattit son vaste capuchon, montra une tête jeune et belle sous l'étroite couronne de cheveux dont elle était ceinte, et alluma son cigarre au réchaud commun.

Francisca, ou Paquita, comme l'appelait le dominicain, suivant un usage adopté dans le reste de l'Espagne, s'était hâtée de lui servir une bouteille de vin blanc. — « Vis mille années, » dit-il, en portant aux joues de la jeune fille une main qu'elle repoussa d'abord, et saisit aussitôt après pour y attacher ses lèvres avec respect.

J'osai me recommander à la belle Espagnole. Elle m'écouta en raillant des yeux et du sourire mon accent français : dame Urraque parut, tout aussi indignée que la première fois. « Vous ne » savez donc pas, me dit-elle, à qui vous avez » affaire? cette *segnorita* (1) n'est pas moins no» ble que le seigneur don Francisco de Paula,

(1) Demoiselle.

» qui s'appellera bientôt Fray (1) Francisco, s'il
» plaît à la Sainte-Mère de Dieu de protéger sa
» vocation : elle est fille de mon frère, maréchal-
» de-camp des armées du roi; et, quoique le sei-
» gneur général se soit enrôlé dans les ennemis
» de Dieu, il n'en a pas moins rang de *seigneu-*
» *rie*; ajoutez qu'il est natif du canton de Dar-
» roca dont les habitans sont tous égaux, comme
» chacun sait, et partant, tous *hidalgos* (2) au-
» tant que prince le soit au monde. Voyez donc
» s'il vous convient de donner des ordres à une
» personne qui n'a dans les veines que du sang
» de vieux Espagnols, de vieux nobles et de
» vieux chrétiens..... »

Le bruit d'une chaudière renversée mit fin à la harangue de dona Urraque. Paquita promit de me satisfaire, et partit sur-le-champ. Je restai en présence du religieux et de l'alcalde. Ils s'entretenaient ensemble à voix basse, ou plutôt, dans ce monologue à deux parties, le Dominicain fournissait les paroles, et son interlocuteur se contentait de marquer la fin des phrases par une exclamation douloureuse, qu'accompagnait pieusement un mouvement presque mécanique de ses yeux vers le ciel. Le père procureur, ainsi que l'appe-

(1) *Fray* (frère); titre de religieux; comme le *don*, il ne se place que devant le nom propre.

(2) *Hidalgo*, noble. Ce mot vient, soit de *hijo de algo* (fils de quelque chose), soit de *hijo del* (ou d'*al*) *Godo* (fils du Goth).

lait don Géronimo, s'exprimait avec une grande véhémence. Quelques éclats de sa voix tonnante m'apprirent qu'il exhortait l'alcalde à prendre les armes de concert avec lui.

Cependant un carillon sourd et uniforme annonçait l'approche d'un muletier; je m'étais mis à la fenêtre pour respirer un air moins enfumé. Je vis le convoi s'arrêter sur la porte. L'homme qui le guidait, sauta de son siége élevé, aussi légèrement que l'Arabe s'élance du haut de son dromadaire. Francisca le reçut dans ses bras, puis elle s'enfuit, monta les degrés en courant, et, pleine d'un trouble qu'elle essayait de cacher, elle vint partager avec sa tante les soins du ménage.

Le nouveau venu ne tarda pas à paraître : il salua gaiement, jeta sur une table son vaste manteau, laissant voir le costume andaloux dans toute sa recherche. Une résille, flottant sur ses épaules, renfermait les longues boucles de ses cheveux noirs. Des franges de toutes les couleurs galonnaient son habillement sur toutes les coutures. Sa veste ronde joignait à ces ornemens une plus noble parure : deux décorations brillaient sur sa poitrine, sorte de récompenses nationales dont l'Espagne abonde. Tout le monde en est chargé, et tout le monde les porte avec orgueil. L'Andaloux semblait se grandir pour faire honneur à ses deux médailles. Il est vrai que dans cette classe, toutes deux annonçaient des services peu communs.

L'espingole armait sa main. Il eut soin de la

placer délicatement sur son manteau, comme s'il craignait de la blesser. — « Espingole, ma mie, » disait-il en faisant ces apprêts, flûte mignonne, » le temps n'est plus où, presque tous les jours, » tu mettais en danse le roi Pépé. — Je ne sais si » je me trompe, dit alors le Dominicain; mais je » crois que les instrumens de ce genre repren- » dront bientôt leur symphonie. — Sans contre- » dit, » ajouta l'alcalde, et il continua de fumer. Le muletier s'était retourné, avait jeté un regard oblique sur le religieux, et porté ses provisions à la cuisine. Il réussit à presser la main de Francisca, sans être apperçu de dona Urraque, et revint. Un étranger, que j'avais à peine remarqué dans le coin obscur où il était assis, le suivit constamment des yeux, et prêta l'oreille avec une attention inquiète, lorsque, s'établissant à l'autre extrémité de la salle, en face du révérend père et de l'alcalde, l'Andaloux reprit la conversation où il l'avait laissée un quart-d'heure auparavant.

« Très-révérend père, dit-il, vous êtes donc » de ceux qui pensent que tout ceci finira mal? » — Ami, je ne sais pas bien ce que la Provi- » dence destine à notre malheureuse Espagne; » mais je sais que quand un peuple emprisonne » et violente son roi, cette révolte est toujours » suivie d'un châtiment effroyable. — Sans con- » tredit, » ajouta don Géronimo; et les mouve-

(1) Joseph.

mens de l'étranger annoncèrent une anxiété croissante. Il releva à moitié sa tête, que ses mains avaient jusque-là soutenue et cachée.

Cependant le muletier agitait tranquillement une *azucarilla* (1) dans un verre d'eau fraiche : « Mon révérend père, répondit-il enfin, vous » tirez votre poudre aux nuées. Qui peut songer » à faire du mal au seigneur don Fernand? Les » méchans savent bien comment nous l'avons dé- » fendu une première fois. Moi, par exemple, » avec l'assistance de saint Antoine et de Notre- » Dame d'Atocha, j'ai renversé sur la poussière » des millions de soldats de l'intrus. Lorsque le » Roi courra un danger, il n'a qu'à le dire à son » peuple : nous saurons encore faire notre de- » voir. »

Il se tut : Paquita lui présentait, non sans rougir, un plat où nageaient, perdus dans le terrible piment, des pois-chiches qu'il avait apportés. Elle renouvela sa bouteille d'eau, et prit séance à côté du Dominicain. Je ne sais si la jeune fille s'était placée ainsi pour se trouver auprès du père procureur ou en face de son amant. Dame Urraque vint s'établir entre eux, vis-à-vis du religieux qu'elle contemplait avec béatitude, en murmurant, d'un air acariâtre et dévot, des paroles saintes sur un chapelet de verre. Toute à son occupation pieuse, elle ne savait s'en distraire que

(1) Gâteau de s..cre en forme de biscuit.

lorsque la voix du personnage sacré dominait la conversation; elle l'écoutait alors avec recueillement, et croyait n'avoir pas cessé de prier Dieu. — « Homme! » avait-il repris avec plus de douceur; « si vous aimiez don Fernand, il fallait le » défendre lorsque, au 9 mars, la révolte em- » brâsait le Nord et le Midi; que les soldats » étaient insurgés dans les provinces; qu'à Ma- » drid l'armée se taisait et laissait parler Balles- » téros, ce digne interprète d'une foule mena- » çante.... — Nous n'avions rien à y voir, inter- » rompit le muletier. Tout le monde était » d'accord, sans en excepter le Roi, puisqu'il a » promis sur les Saints-Evangiles d'observer le » *système*. — Ne vois-tu pas, repartit le moine, » que le serment dont les révolutionnaires se » prévalent fut arraché par la force? — Mon ré- » vérend père, si je le croyais!...... Mais on ne » peut pas être contraint de jurer, car on peut » toujours mourir. »

Il y eut ici quelques instans de silence. Paquita était sortie depuis un moment : je ne fus pas surpris de voir l'Andaloux se lever pour aller à ses mules. Don Géronimo regardait le disciple de saint Dominique d'un air d'affliction et de sagacité. « Seigneur alcalde, lui dit enfin le religieux » au désespoir, voilà pourtant où la corruption » des maximes françaises nous a conduits : il » n'est pas jusqu'à notre communauté qui ne » soit infectée des doctrines de l'enfer. A l'exem-

» ple de curés et de couvens renégats, on a osé
» parler d'une épître d'apostasie, d'une adresse
» de félicitation à Sa Majesté les futures cortès
» souveraines. »

L'inconnu qui avait écouté silencieusement jusqu'alors, se leva : « Des cortès, une constitution,
» une révolte! Que se passe-t-il donc? » s'écria-t-il, en cédant au trouble dont il était agité. L'alcalde s'ébranla pour porter un regard du côté de l'hôte qui l'interrogeait. « Seigneur Basque, dit-
» il en appercevant le costume béarnais, sachez
» que la nation s'est mise en rébellion contre le
» roi. Elle m'a forcé de prendre le titre héréti-
» que d'alcalde constitutionnel; au lieu d'être chef
» du canton par droit héréditaire, ainsi que mes
» aïeux en ont obtenu le privilége l'an de grâce
» 1684, il faudra dorénavant, à ce qu'on pré-
» tend, que je sois élu par le peuple. Ce n'est
» pas tout, il faudra que je rende des comptes...
» — Mais enfin, interrompit vivement l'étran-
» ger, quelle constitution régit aujourd'hui la
» monarchie? Qui l'a faite, qui l'a donnée? —
» Ce sont des républicains, répondit le moine en
» se retournant pour la première fois, c'est-à-
» dire des ennemis de Dieu et du roi qui l'ont
» conçue; des soldats et des marchands l'ont der-
» nièrement imposée au monarque notre sei-
» gneur : on l'appelle la constitution de Cadix. »
— A ces mots, l'étranger jeta une pièce de monnaie sur la table et disparut. Les deux Espagnols

se regardèrent. « Je me trompe fort, dit le père » procureur, ou ce Basque n'a pas vu souvent » dans son enfance les neiges des Pyrénées. — » Sans contredit, ajouta l'alcalde. » L'Andaloux était rentré. « Je ne me serais donc pas trompé! » s'écria-t-il. Je l'ai reconnu, au passage, mal- » gré son étrange costume et une longue absence. » Mais ses traits sont altérés; ses cheveux déjà » blanchis.... J'ai cru qu'une fausse ressemblance » m'abusait. »

La nièce de don Géronimo ne doutait point que ce ne fût un montagnard du pays de France. Elle l'avait remarqué plus d'une fois de l'autre côté du pont d'Oholdisun. Sa tête était affaiblie sans doute, ou une grande douleur tourmentait son ame : il errait toujours seul; quelquefois il se mettait à genoux sur les bords de l'Aïsagueri, aux lieux où ce torrent sépare les deux empires; quelquefois aussi, elle le voyait franchir l'étroite barrière, s'arrêter avec effroi, incliner son front sur le rivage espagnol, presser la terre de ses lèvres, et s'enfuir à travers les ravins. Il ne serait pas impossible que ce fût un malheureux échappé au châtiment de ses crimes; car un jour qu'elle s'était tout-à-coup trouvée auprès de lui, là-haut, du côté d'Ochaï, parmi des rochers arides sur lesquels il prenait du repos, elle le vit contempler avec désespoir ses mains marquées d'empreintes récentes. Pourtant son air annonçait beaucoup de noblesse ou du moins beaucoup

de repentir, et elle avait souvent imploré, pour ses fautes ou pour ses malheurs, la miséricorde du ciel.

Ici le muletier se leva précipitamment. — « Je » ne saurais plus long-temps m'y méprendre, dit- » il, et je cours après lui. — Gardez-vous-en » bien! » s'écria d'une voix tonnante le religieux qui semblait transporté de colère; « ne sa- » vez-vous pas quel est cet homme? un pervers » souillé des plus grands attentats. — Mon très- » révérend père, je préférerais un pervers comme » lui, à mille serviteurs de Dieu comme nous en » connaissons. De ce pas je cours à sa poursuite, » heureux si je n'ai pas déjà perdu ses traces! — » De par tous les saints! homme, je te défends » de passer outre : demeure, ou je t'excommu- » nie. »

L'Andaloux semblait pénétré d'indignation; la fureur brillait dans ses yeux; mais le crucifix étendu devant lui le tenait immobile. — « Puisse, » dit-il, au jour du dernier jugement, Dieu le » fils ne pas vous demander compte de la vio- » lence que vous me faites! » Il revint à sa place avec un soupir et finit son repas. On fit silence jusqu'au moment où il reprit sa cape, son chapeau, son arme, et partit en disant d'un ton brusque : « Dieu reste avec vos grâces! » Tous les assistans ripostèrent à la fois : « Votre grâce » aille avec Dieu! » — Ces mots ne sortirent qu'avec effort de la bouche de Paquita. Elle trem-

blait en les prononçant; les regards sévères du religieux, de don Géronimo et de dona Urraque, qu'elle rencontra en même temps fixés sur elle, la contraignirent à baisser les yeux. Elle ne put jouir de l'adieu muet que lui envoyait le triste muletier.

CHAPITRE II.

En ce moment, un homme à l'air important et réfléchi entra dans la salle. C'est à peine si une de ses mains qui sortait du haut de son manteau bleu, honora l'alcalde de ce mouvement précipité des doigts, le salut le plus ordinaire de la Péninsule. Toute la famille s'était levée pour accueillir celui qu'on appelait avec respect le seigneur intendant. Il s'approcha du père procureur et lui présenta des papiers dont tout le cercle parut se réjouir. On eût dit une liste d'enrôlemens. — « J'espère bien, s'écria dona Urraque en regardant le ciel, que mes deux fils » grossiront le nombre des héros.... des élus de » la reine des anges. — Il faut que les défenseurs » de la foi se hâtent, repartit l'intendant en » comptant ses paroles; car je dois vous annon» cer une mauvaise nouvelle. Des troupes arri-

» vent; elles ont à leur tête votre frère, dona » Urraque. » Francisca, placée négligemment à la fenêtre, sans doute pour voir plus long-temps celui qu'elle aimait, se retourna vivement au dernier mot qui venait d'être prononcé; son sein agitait avec violence le corsage qui le tenait captif : l'espérance semblait y avoir pris la place de la douleur. Le bruit des trompettes annonça l'arrivée d'un escadron à la tête duquel marchait un général. Le tambour du village essaya de répondre aux fanfares; les habitans accoururent en mêlant leurs cris de *vive la Constitution ! vive le roi constitutionnel!* aux acclamations des soldats. Surpris, indignés, le père procureur et l'intendant se montrèrent aux croisées. A leur aspect, les villageois intimidés se turent ou s'enfuirent; quelques femmes, dont l'opposition s'était manifestée d'abord par un morne silence, reprirent courage; mais le curé parut; ses paroissiens se rangèrent autour de lui; et, rassurés par son exemple, forts de la présence des dragons, ils ne craignirent plus d'arborer sur leurs chapeaux le ruban jaune et rouge. Les noms du *Code sacré* et du *bien aimé Fernand* sortirent de toutes les bouches; le religieux et l'homme d'affaires se reconnurent vaincus; ils abandonnèrent le champ de bataille, et sortirent par une porte qui s'ouvrait du côté des montagnes.

Cependant Francisca s'était élancée hors de la maison, ivre de plaisir et de tendresse. Le géné-

ral baise le front de sa fille, presse les longues tresses de ses cheveux noirs qui flottaient jusqu'à terre, et dit d'un accent ému : « Tu as la beauté » de ta mère, sa taille, sa chevelure !... » — En ce moment il relève la tête, découvre que la pierre de la constitution ne brille pas sur la place, et se dégageant brusquement d'une douce étreinte, il réprimande d'un ton bref et dur la lenteur des habitans à rétablir le signe de la régénération publique. Les villageois s'excusent sur ce qu'ils n'avaient pas osé manquer ainsi à l'alcalde, au monastère voisin, et à l'intendant des biens séquestrés de *l'Excellentissime* marquis de C***, banni ou mort; tous se hâtent de réunir les pièces de la table constitutionnelle renversée par les soldats en 1814. La plupart des débris avaient été conservés depuis lors dans le presbytère; le reste se retrouve chez les paysans, et c'est sur la façade du vieux manoir de don Géronimo, à côté de ses armoiries, que s'élève, au milieu des applaudissemens de l'escadron et de la foule, mais parmi les malédictions étouffées de dame Urraque, la pierre où sont tracés en lettres d'or ces mots : Constitution de la monarchie espagnole, sanctionnée le 19 mars de l'an 1812.

Le général entra chez sa sœur qui était en prières depuis son arrivée. C'était un homme d'un abord farouche; grand et robuste, il avait, avec son écharpe qui traînait jusqu'à terre, une sorte de dignité sauvage; un regard menaçant perçait à

travers les longs cils dont sa paupière était armée; son sourcil épais couvrait la moitié de ses yeux; et sa grande moustache, ses cheveux en désordre, plusieurs cicatrices profondes occupaient le reste de son visage. Il reçut fort durement les attentions obséquieuses de son beau-frère l'alcalde. — « Moins de phrases et d'inclinations, » dit-il en s'asseyant sur le banc qui régnait le long de la muraille; « *ma seigneurie*, puisque ce mot vous » plaît, n'a besoin que d'une chose : c'est d'obéis- » sance aux lois que don Fernand a jurées. Vous » n'êtes pas plus grands seigneurs que lui : imi- » tez-le, et que ce hameau puisse vous bénir » comme l'Espagne entière bénit son prince ma- » gnanime. » — L'alcalde se baissa jusqu'à terre pour répondre : « Sans contredit. » — Mais on sentait que ce mot lui coûtait à dire, et dona Urraque, agitant son rosaire, observait avec indignation l'air soumis de don Géronimo.

« Sœur, lui dit le général, tu ne me regardes » pas avec des yeux de chrétienne; est-ce que tu » as encore sur le cœur?..... — J'ai sur le cœur » tout ce qu'il me plaît, et quand je voudrai » faire mes confidences, ce ne sera pas à un » partisan des nouveautés. — Sœur, tu ne parles » pas comme une Arragonaise; si le vin de Na- » varre ne t'avait tourné la tête, tu saurais que » les cortès ne sont pas chose nouvelle. Les États » de la couronne d'Arragon étaient libres de » tout temps, et le seraient encore, sans les *Ca-*

» *marillas* (1) que Dieu et ses saints maudissent.
» Sœur! je ne plaisante pas! le roi a juré le sys-
» tème, et certes il était temps; la nation et lui
» faisaient assez mauvais ménage. Les voilà ré-
» conciliés! Trois millions de fois malheur à qui
» tenterait de rompre cet accord! Il n'y a pas de
» frère, sœur ou neveu qui tînt; je ferais tout
» pendre au plus grand chêne du pays. Notre-
» Dame del Pilar elle-même perdrait sa peine à
» vouloir vous tirer de mes mains. »

Un officier se pencha vers son oreille, pour lui rappeler qu'aux termes de la constitution, l'autorité militaire ne pouvait pas faire pendre les citoyens. — « Bon! reprit-il, vos articles ne peu-
» vent pas regarder les maudits de Dieu qui en-
» freignent le Code sacré. Ils se mettent en de-
» hors; tant pis pour eux! Au jour du jugement
» dernier, ils réclameront s'ils veulent. »

Pendant cette discussion, Francisca s'occupait à servir du vin et du chocolat aux nombreux aides-de-camp de son père. Fort jeunes pour la plupart, et annonçant une naissance plus élevée que celle de leur chef, ils portaient attaché à la cocarde rouge le ruban vert des soldats de l'île de

(1) Camarilla (petite chambre). Ce mot comprend, sans condition de rang ou de naissance, tout ce qui est admis à l'honneur de voir habituellement le monarque. La camarilla lui compose le soir un cercle intime. On sent que là, dans un Etat absolu, doit se décider le sort de l'empire.

Léon, sur lequel se lit l'inscription : *Constitucion o muerte.* Ils eurent d'abord beaucoup de respect pour la fille de leur général, puis ils songèrent à son état, à sa beauté, et l'un d'eux, pressant sa jolie taille, voulut emporter un baiser d'assaut. Le châtiment ne se fit pas attendre ; la maison en fut ébranlée. « Sa mère n'aurait pas fait mieux, » dit alors le maréchal-de-camp en allumant son cigarre ; et au souvenir qu'il venait de rappeler, une émotion se trahit sur un visage que rien ne semblait pouvoir attendrir.

Une musique discordante et des cris de joie, partis du dehors, avertirent que les villageois prétendaient donner une sérénade au général. L'alcalde, Francisca, les officiers le supplièrent de satisfaire l'impatience du peuple, qui voulait contempler une fois encore le héros de l'*indépendance nationale et de la liberté civile.* « Démonio, répondit-il, ces gens-là sont fous ! » quand ils m'auront vu, les voilà bien avancés. » Et comme les cris redoublaient, il ajouta : « Tiens, » Paquita ! représente à ma place ; ta figure leur » fera plus de plaisir que la mienne. »

Enfin les sollicitations devinrent si pressantes que, pour s'en délivrer, le terrible chef parut, en disant : « On me prend donc pour une statue de » saint Christophe ? croit-on que ma vue préserve » de la mort subite ? » Puis, il s'établit à la fenêtre, une main dans son écharpe, le cigarre à la bouche, l'œil attaché avec un imperturbable

sang-froid sur la foule qui remplissait les airs de ses bénédictions et lui jetait des fleurs.

Il y avait près de deux heures que j'étais dans la posade ; on avait oublié de me servir. Je me résignai sans peine à venir chercher sur le sol de France un repas plus facile.

Il me fallut régler mes comptes. Dona Urraque me demanda fort peu de chose pour l'avoine et la paille hachée ; je m'étonnais de sa modération, quand elle réclama un réal (1) de plus pour la place occupée dans l'écurie. Mon modeste coursier était demeuré sur la voie publique ; il m'eût été difficile de l'établir ailleurs : cette remarque, timidement hasardée, m'attira un déluge d'imprécations furibondes ; je me hâtai de satisfaire la noble dame, trop heureux d'être quitte à si bon marché de ses injures et des souvenirs de la bataille de Roncevaux. Mais ce n'était pas tout encore : trois réaux furent exigés pour le bruit, *para el ruido*. Je pensai qu'il me fallait payer le bruit que j'avais entendu ; la femme de l'alcalde, indignée, me répondit qu'il s'agissait de celui que j'avais fait. — « On voit bien, poursuivit-elle, » que vous n'avez jamais voyagé dans les États » de Sa Majesté catholique ; vous béniriez votre » bonne étoile de vous avoir conduit chez des » gens comme nous : partout ailleurs, cet article » vous eût coûté un million de fois davantage. »

(1) Cinq sous.

Je donnai les réaux et pus enfin partir. Le seigneur don Francisco de Paula, portant pour la première fois la main à son chapeau, et quittant le seuil de la porte contre laquelle il était resté tout le temps immobile, dérogea de sa dignité future jusqu'à réclamer, d'abord avec d'humbles paroles, ensuite d'un ton très-élevé, le pourboire du garçon. Sa mère, révoltée de mes refus, me poursuivit de ses outrages. Elle avait soin de m'appeler *maudit Français!* dans l'espoir d'ameuter contre moi la multitude. Mais le temps était passé, où l'Espagne détestait ce nom. Seuls, les ennemis du système constitutionnel nourrissent pour la patrie de Montesquieu, pour les concitoyens de l'Assemblée constituante, une sainte horreur. L'orgueil national est l'unique sentiment qui se prononce dans le souvenir que la population conserve des guerres de l'indépendance; ou si la haine s'y rencontre, c'est pour se porter toute brûlante sur l'auteur de ce grand attentat. Nos soldats ne sont pas compris dans une réprobation qui ne s'adresse qu'à leur chef. Sous la chaumière on parle d'eux avec admiration, avec bienveillance, comme dans les salons on cite, on invoque sans cesse nos écrivains, nos hommes d'État, nos publicistes. Un jour, des ruines s'offrirent sur ma route; je demandai qui les avait faites. « Ce sont les Français, me répondit un » paysan; mais que voulez-vous, ils étaient nos » ennemis. — Et celles-là, plus loin? — Ce sont

» les Anglais, » reprit-il avec un regard encore plus expressif que les malédictions dont il accompagna ce mot : « Ils étaient nos alliés ! »

Je pris mon cheval. Quelques dragons se détachèrent de la foule qui continuait à saluer de ses *vivats* le général immobile, et vinrent me tenir l'étrier. Un brigadier me proposa de me donner une escorte pour traverser les montagnes, infestées, me dit-il, de bandits et d'ours blancs. Les ornemens de leurs casques étaient brisés; leurs vêtemens tombaient en lambeaux. La diversité des étoffes, des couleurs, des formes, ajoutait à leur délabrement. Quelques-uns portaient l'habit de nos soldats ramassé, il y a dix ans, sur le champ de bataille. Ces malheureux défenseurs d'un grand peuple, quand ils virent que je n'acceptais pas leurs propositions de m'accompagner, se décidèrent à me dire qu'ils n'avaient pas touché leur paie depuis vingt mois. Ils me demandaient de venir au secours de leur indigence. — « La cons-
» titution, continuaient-ils, allait acquitter les
» dettes de la patrie; mais elle n'avait pas eu le
» temps encore, et la Vierge sainte me rendrait
» ce que j'aurais fait pour eux. » — Une sorte de pudeur fit rougir mon front tandis que je donnais l'aumône à ces modestes Bélisaires, et je partis en plaignant la liberté espagnole du triste héritage que le pouvoir absolu lui avait légué. Puisse-t-elle ne pas succomber sous le faix de toutes les calamités qu'il faut qu'elle répare !

Le général fumait toujours officiellement à la fenêtre. On lui persuada sans doute de haranguer les villageois. Il étendit la main; un grand silence régna sur la place. Je fis volte face et vis auprès du farouche orateur, un petit officier qui s'élevait sur la pointe du pied pour dicter la harangue et montrer son importance à tous les yeux. Il souffla, aussi haut que les hommes chargés de cet emploi dans les théâtres espagnols : « La constitution de la monarchie, » et le général répéta d'une voix retentissante : — « La constitution » de la monarchie...... — Est, poursuivit l'auteur du discours, le saphir des institutions libérales et l'étoile polaire de l'univers civilisé... » Le père de Francisca avait commencé de redire cette phrase. Il s'arrête, repousse le souffleur, et se contente de crier : « Mes amis, le bien-aimé » Fernand et la Constitution!..... la Constitution » et le bien-aimé Fernand.... » Tout le peuple répondit : « Être libres ou mourir, vive le Roi! »

Je repris la route du passage d'Oholdizun. A ma droite, une longue procession de religieux blancs et noirs descendait du monastère qui décore la colline. Ils venaient tenter le pouvoir de leur présence pour arrêter le triomphe du nouveau système. A leur aspect, il se fit une scission dans le hameau. Quelques anciens et la plupart des femmes se turent, comme s'ils craignaient d'encourir l'anathème; mais forts de l'alliance des soldats, les hommes tinrent bon, et les cris

de liberté, prolongés par les échos, me suivirent jusque sur le territoire français. Je rencontrai, avant de toucher la frontière, le muletier andaloux, assis sur une éminence, au milieu de ses mules qui paissaient en liberté. Tourné vers Urdax, il semblait ne pouvoir se résoudre à quitter l'aspect du séjour de sa Paquita chérie. La guitare était oisive dans ses mains. Son cœur pouvait trouver, dans cette vue lointaine de ce qui lui était cher, des alimens à sa rêverie sans en trouver à ses chants.

Ce fut à la faveur d'une température délicieuse, parmi de riantes cascades, des forges, des moulins sans nombre, que je rentrai sur la terre de France. J'arrivai bientôt à un vaste bassin qu'enveloppent les plus hautes cîmes de cette portion des Pyrénées. Là se présente le dernier village du pays des Basques; au milieu d'un carrefour, dont une petite esplanade occupe la moitié, règne une hôtellerie. Je m'y arrêtai pour prendre le repas que j'avais inutilement demandé à l'aubergiste de la Navarre.

Une maison bien tenue, une chambre arrangée avec recherche et presque avec goût, un bon dîner, de la propreté dans tous les détails de l'ameublement et du service, de tels avantages seraient, par tous pays, précieux dans un hameau. Le voyageur les remarque surtout quand il vient de s'asseoir au foyer du paysan espagnol; les soins empressés et les bonnes grâces de ma vieille hô-

tesse achevèrent de me rendre heureux et fier du parallèle. Je recommande à ceux de mes lecteurs qui parcourront les Pyrénées, la bonne madame Hiriart d'Aïnhoa.

Aïnhoa est composé de deux cents maisons. Aux heures des repas, les mille habitans siégent sur leurs portes, et l'on dirait d'autant mieux la communauté de Lacédémone, que la grande rue, la seule de la bourgade, possède aussi son gymnase. C'est une large arène pour la paume; les Basques excellent à un jeu qui demande autant de vigueur que d'agilité. Au moment de mon arrivée, ils charmaient par cet exercice les loisirs du dimanche, et tandis qu'ils recevaient la balle de plomb sur un gant de fer, les filles étaient toutes réunies pour d'autres amusemens sur l'esplanade située devant l'hôtellerie.

La cloche religieuse fit entendre son appel. Les jeux cessèrent. Tout Aïnhoa courut à l'office du soir, et je suivis la foule. Là, les cérémonies chrétiennes sont plus imposantes que parmi les pompes de nos villes; il y a quelque chose de plus religieux dans la distribution aussi bien que dans l'attitude des assistans. Les hommes sont séparés des femmes comme chez les sectateurs de l'ancienne loi; ils occupent une balustrade de bois de chêne qui règne en deux étages tout autour de la nef et lui sert d'ornement. Les femmes restent dans le bas de l'église; quelques-unes doivent au privilége des années, le seul que l'heureux canton con-

naisse, la chaise qui les soutient : les autres demeurent à genoux; et comme si la distance ne les protégeait pas assez contre les regards, contre les pensées que la maison de Dieu réprouve, toutes, au son de la cloche, ont caché leur tête sous une longue pièce de drap noir qui descend jusqu'à terre.

Je fus distrait des réflexions que m'inspirait la modeste majesté du lieu, par l'aspect d'un homme qui portait dans sa contenance et dans son regard je ne sais quoi d'extraordinaire. Il n'était pas avec les autres hommes. Debout sous l'un des deux escaliers de la balustrade qui leur est réservée, une main appuyée au bénitier de pierre, ses grands yeux noirs reposaient presque toujours sur une jeune femme agenouillée devant lui : c'était la seule qui se tînt dans son voisinage. Il y avait autour d'eux un cercle de solitude, quoique les rangs des fidèles, pressés partout ailleurs, s'étendissent jusqu'au milieu du cimetière. Les villageoises, qui se trouvaient encore le plus près de l'inconnu, semblaient détournées par une secrète inquiétude de l'attention due aux mystères saints : leur anxiété ne lui échappait pas, et son visage, d'une beauté sévère, se prêtait alors à un de ces sourires où se peignent à la fois un peu d'ironie et beaucoup de tristesse. Il était jeune; mais au milieu de sa chevelure d'ébène, une touffe de cheveux blanchis brillait comme ces flammes que les peintres font jaillir de la tête des

personnages sacrés. L'énergie, la fierté, l'habitude des sombres pensées se lisaient dans ses traits calmes et graves; son œil seul révélait une ame ardente. Vêtu comme les Basques, on devinait sans peine qu'il n'était pas né parmi eux; sa ceinture rouge avait sur le côté gauche un nœud qui lui donnait plus d'élégance; son col était rabattu avec plus de goût; ses cheveux, courts par-devant, flottaient en plus longues boucles sur ses épaules: cet usage du Béarn date peut-être des vieux fils de la Germanie. Avec son berret, espèce de bonnet plat qui se pose sur le côté de la tête, on eût pris l'étranger pour un de nos rois chevelus.

Je ne pus le méconnaître. C'était lui dont la présence avait si diversement ému le dominicain et l'Andaloux dans l'auberge d'Urdax. Les vêpres achevées, il présenta l'eau sainte, avec grâce, à la jeune femme que j'avais remarquée devant lui. La foule s'ouvrit pour lui livrer passage; les mères le montraient à leurs fils, et les enfans, murmurant des mots injurieux, s'attachaient à ses pas avec la curiosité cruelle de leur âge. Il marchait, au milieu de ce cortége, comme si l'attention publique n'avait rien qui pût l'affliger, ni le surprendre. Irrités de tant d'assurance, les villageois étaient près de donner un libre cours à leur indignation, quand ils virent la timide compagne dont il tenait le bras se presser contre son protecteur en tremblant pour lui. Cet effroi touchant suffit pour les désarmer. Elle cachait sous

sa mantille de laine noire sa figure et sa taille ; on n'apercevait qu'un port noble, un pied remarquable par son élégance, et une simple robe des étoffes bigarrées du pays.

Je demandai à mon hôtesse quel était ce couple extraordinaire. « Des gens exécrables, me » répondit madame Hiriart ; le mari du moins ! » c'est le fugitif des galères : nous ne lui con- » naissons pas d'autre nom. » Il était venu depuis quelques années s'établir parmi eux, et vivait loin de tout commerce avec le voisinage. On ignorait son rang et sa patrie ; mais ses mains avaient trahi le secret de son malheur : on les vit chargées d'indignes empreintes. Cette découverte révoltait déjà toutes les ames, quand on se rappela qu'un Grand d'Espagne, égaré dans cette partie des Pyrénées peu de temps auparavant, était descendu des sommets de l'Atzulaï, pénétré d'horreur : il venait d'y rencontrer un homme qui avait immolé son père. La pensée de si grands attentats faisait frémir tout le village, et j'éprouvai une partie de ces impressions. La rencontre d'un homme flétri d'ignobles châtimens, inspire le même effroi que les apparitions nocturnes dont se nourrit la crédulité populaire. Ce sont là de ces superstitions de la conscience, contre lesquelles la raison ne peut heureusement pas donner des armes.

Le soir était venu : les jeux recommencèrent. Les filles, vêtues de leurs plus beaux atours, dan-

saient au son du tambourin. Tout le village rassemblé autour d'elles, s'associait à leurs plaisirs; et des muletiers espagnols enveloppés du manteau fidèle, se distinguaient au milieu du cercle par une attitude pleine de dignité, comme leur costume. Des fenêtres de mon hôtellerie, j'avais le spectacle de la fête; j'en jouis long-temps. Mais un casier de chêne suspendu à la muraille avec un faix de livres poudreux, vint distraire mes regards. Cette bibliothèque modeste n'offrit à ma curiosité que des missels écrits dans les idiômes qui ont cours en Béarn, un volume d'alchimie en espagnol, des dissertations théologiques de l'université de Pampelune, un recueil de chansons nationales du pays, et une flore française. Je cherchais auquel de ces ouvrages j'aurais recours pour occuper les loisirs de la soirée. Mon hôtesse eut la bonté de concevoir une haute idée de ma littérature, et je la vis bientôt paraître armée d'un gros manuscrit que son fils avait trouvé, long-temps auparavant, sur les grands chemins de la Navarre. Madame Hiriart me parla, avec la prolixité des héros d'Homère, de l'intérêt qu'elle avait pris à cette lecture. Son suffrage m'encouragea, et je lus à mon tour la relation castillane que je traduis pour le public français. Il me reste à souhaiter que, malgré les défauts d'un récit où je n'ai pu reproduire la pompe et les brillantes images du style espagnol,

Tout Paris pour Rodrigue ait les yeux de Chimène.

LIVRE DEUXIÈME.

MANUSCRIT D'AÏNHOA.

CHAPITRE PREMIER.

« La main bienfaisante qui a fait arriver jusqu'à moi une consolation, m'impose un devoir ; je me soumets. Il m'en coûte peu de tracer les mémoires de ma vie : don Alonso ne craint pas ses souvenirs.

» L'homme reste si peu sur la terre qu'il se perd en efforts pour y prolonger son séjour dans tous les sens. On dirait du présent un abîme sur lequel il s'effraie d'être suspendu. L'ambition et l'orgueil sont les rameaux fragiles auxquels il s'attache pour atteindre ces bords inaccessibles : l'avenir et le passé.

» L'historien semblerait avoir omis une partie de sa tâche, s'il ne promenait ses lecteurs à travers les longues sépultures du milieu desquelles son héros est sorti. Je me conforme à l'usage, sans orgueil j'espère ; et aussi sans affectation

d'une fausse modestie : si je ne suis pas de ceux qui prétendent jeter des regards de dédain sur les fastes de famille où brillent de siècle en siècle des noms à jamais révérés parmi les hommes, je sais aussi qu'il vaudrait mieux n'avoir point d'ancêtres que n'être pas digne d'eux. Quel que soit le point du départ, celui qui fait honneur à ses fils est mille fois plus grand que le descendant des rois, s'il ne fait pas honneur à ses pères.

» Ma famille était au nombre de ces maisons castillanes qui n'ont que du sang royal dans les veines : issue, suivant quelques généalogistes, de Clovis ; suivant d'autres, que je vous abandonne, de Priam ; puissante du moins dès le temps des Goths ; associée plus tard aux travaux de Pélage, elle parut avec éclat dans les assemblées nationales entre les *Ricos homes*, aristocratie généreuse dont la *grandesse* d'aujourd'hui n'est qu'une douteuse et pâle imitation. Mes aïeux partagèrent, huit cents ans, avec nos races illustres, le privilége de donner aux monarques qui se sont succédés sur les trônes divers de la Péninsule, des femmes et des mères.

» L'introduction des majorats, peu antérieure aux rois du sang d'Autriche, fut propagée par ces princes avec leur empressement héréditaire à établir au-dessus du genre humain des obstacles à sa croissance. Cette institution est impie comme tout ce qui tend à classer les êtres-rois, que Dieu fit égaux et libres, en hiérarchies immuables et

oppressives. Dès lors, les grandes fortunes, transmises d'âge en âge, n'attestent plus une succession de sagesse et de vertu. Ce système fonde un privilége impérissable en faveur du vice; il rend la dissipation riche malgré elle-même, et la médiocrité prépondérante malgré le ciel et la terre. Il flétrit les dignités, inquiète la conscience publique, outrage les peuples en consacrant le scandale possible de l'infamie bercée, par l'illustration en même temps que par l'opulence, au faîte des sociétés humaines.

» Si les auteurs de cette législation barbare ne s'étaient proposé que la ruine de l'agriculture, la dépopulation des provinces, la misère enfin et l'ignorance, sa compagne fidèle, jamais but ne fut mieux atteint; mais ils voulurent aussi constituer une aristocratie grande et forte, et leur politique imprévoyante n'a su que ternir la splendeur de la noblesse castillane. Par eux, l'Espagne s'est vu peu à peu ravir la plupart de ces noms qui s'élèvent au milieu des peuples comme les trophées vivans de leur gloire. Voilà ce que l'Europe ne sait pas assez.

» Le marquis de C***, aïeul de mon père, avait ajouté à la gloire de sa race dans les campagnes d'Italie. Je descends du second de ses fils; l'aîné ne laissa qu'une fille qui porta ses biens immenses et ses trois cents titres dans une maison étrangère. C'est ainsi que les Ossuna sont propriétaires de quatre ou cinq mille noms. Le plus illustre

des nôtres, celui de marquis de C***, consacré à toutes les pages des annales espagnoles, serait demeuré à jamais enseveli dans le catalogue des fiefs et des dignités de ses nouveaux possesseurs, s'il n'était échu, il y a vingt années, à un vieux chambellan qui, le reconnaissant pour plus ancien que ses duchés, mit de l'orgueil, suivant nos usages, à ne pas en porter d'autre.

» Réduite au nom inconnu de B***, ma famille s'enfuit loin de la cour. Elle aurait dédaigné d'y paraître, ne pouvant plus *se couvrir* devant les rois. Désormais obscure et pauvre, elle se confondit avec les races qu'on appelle *agraviadas* (1), parce que l'injustice des princes ou le malheur des temps les a reléguées loin de la grandesse, plus récente et moins illustre qu'elles. Don Luis B***, mon père, servit, au sortir de l'enfance, en Italie, et plus tard en Amérique, dans le temps où le grand Charles III et le paternel Louis XVI donnaient à l'univers le spectacle des monarques de la vieille Europe, se liguant pour assurer au Nouveau-Monde les bienfaits de la civilisation et de la liberté. Il était en garnison à la Havane, riche colonie, dont l'importance s'accroissait déjà par l'émancipation dès-lors assurée de la patrie de Washington. Le capitaine-général, don Juan ***, homme ambitieux et hautain qui, tenant à la grandesse de tous cô-

(1) Lésées.

tés, avait eu le travers de se faire donner un titre de Castille (1) pour être appelé le baron de R***, s'était rencontré avec don Luis sur les rives du Pô. Une étroite intimité s'établit entre eux.

» Mon père connut l'amour, pour la première fois, dans un âge où cette vive flamme est d'ordinaire plus près de s'éteindre que de s'allumer : ce fut aux pieds d'une Française, fille d'un vieil officier, dont une croix de Saint-Louis venait de payer les longs services. Forcé par la poursuite d'une flotte anglaise à chercher asile dans un port ami, le bâtiment qui ramenait en Europe la belle Éléonore allait mettre à la voile. Don Luis voyait ce moment approcher avec désespoir, quand, un jour, don Juan lui apprit que l'étrangère avait quitté la Havane : arrachée à la tendresse d'un père, parmi les ténèbres de la nuit, elle était emportée sur les mers pour aller gémir à Mexico dans les cachots du tribunal de la foi. On l'accusait d'avoir repoussé avec tant de mépris à la porte d'une église, la bulle de la croisade (2), que le saint-ciboire en tressaillit dans le tabernacle. D'autres profanations lui étaient imputées. Don

(1) On appelle ainsi les titres que les rois confèrent sans y attacher la grandesse, c'est-à-dire le droit de se couvrir devant eux.

(2) Cette bulle, instituée dans les temps reculés pour réunir des moyens de combattre les infidèles, concède certaines indulgences; tout fidèle est obligé de s'en pourvoir et d'en proportionner le prix à sa fortune. C'est une branche de revenu considérable.

Luis, dans sa douleur, s'embarqua pour la Nouvelle-Espagne, et courut à la cité de Montézuma.

» Le conseil suprême du Saint-Office comptait parmi ses membres un ecclésiastique d'une piété aussi charitable que vive. Don Isidro n'était alors qu'à la moitié d'une carrière dans laquelle ses qualités évangéliques promettaient à sa vieillesse une riche moisson d'honneurs. Mon père se rendit près de lui sans hésiter; il comprit que ce religieux vénérable serait pour la malheureuse Éléonore un défenseur plutôt qu'un juge.

» Cependant la guerre, déclarée dans les premières années du règne de Charles III, entre l'inquisition et la couronne, ne portait pas les inquisiteurs à la clémence. Le roi avait été contraint, cinq années auparavant, d'abandonner à leurs foudres l'illustre Olavidé. Le parti du fanatisme, fier de sa victoire, tendait tous ses ressorts; il s'était donné la joie de rallumer à Séville des bûchers qu'on pouvait supposer éteints pour toujours. Le conseil de Mexico, qui n'avait jamais perdu l'habitude de faire briller au milieu du Nouveau-Monde des flammes homicides, semblait se croire appelé à rétablir cette théocratie sanguinaire dons son ancien éclat. Un *auto-da-fé* fut proclamé à son de trompe; le peuple frémissait de plaisir autour de l'échafaud: les condamnés parurent; sous ses vêtemens sinistres, Éléonore avait encore une attitude imposante qui refoula dans tous les cœurs l'expres-

sion du bonheur public. La sentence fut proclamée : mon père écoutait avec effroi. Don Isidro avait obtenu la vie de la jeune étrangère ; d'autres victimes périrent : elle ne fut condamnée qu'à une prison perpétuelle, et don Luis l'arracha peu après du monastère lointain où elle avait été reléguée. Tous deux réussirent à cacher long-temps leur tête proscrite, et à s'embarquer enfin pour l'Europe. Des nœuds sacrés les unirent. Éléonore est ma mère. L'infâme don Juan avait brûlé pour elle d'une flamme coupable ; il ne craignit point de lui adresser des vœux que l'honneur repoussa. Vous avez vu sa vengeance. Ses ressentimens ont poursuivi la vie de mon père, celle de dona Léonor, la mienne, et, comme pour rester éternels, ils renaquirent dans un fils, digne héritier de ses passions et de ses fureurs.

» Don Luis pouvait tout sacrifier à son amour, hormis le séjour de la patrie. Après quatre ans d'exil durant lesquels j'étais né, ainsi que mon frère Pablo, il se fit jeter sur les rivages de l'Andalousie, et alla tomber aux pieds de Charles III qui l'accueillit avec la grâce, c'est-à-dire la bonté de Henri IV, son aïeul. Ce grand prince était digne de descendre de l'immortel roi de Navarre ; nul potentat n'a tant fait pour la prospérité véritable de ses peuples. Plaçant sa gloire non dans le bruit des armes, mais dans les progrès de l'industrie, du commerce, des arts, c'est de lui que la civilisation date parmi nous.

» Une négociation fut entamée avec le Saint-Office. La bienveillance royale était secondée par la philosophie des Campomanes, des Aranda, des Florida Blanca. Les Sully et les Colbert ne manquent jamais aux Henri IV et aux Louis XIV.

» On promit de laisser mes parens en paix, pourvu qu'ils vécussent vingt ans dans l'exil loin des regards des hommes. Don Louis retourna triomphant à Séville où l'attendait ma mère. La terre que jamais Espagnol n'abandonne pour aller chercher la fortune, les honneurs, les distractions même aux rives lointaines; la terre natale lui était rendue : et le sacrifice de sa compagne qui renonçait pour lui aux douceurs de la patrie, pesait moins à sa reconnaissance, parce qu'elle allait bientôt posséder son père. Le digne chevalier de Saint-Louis, heureux d'apprendre que sa fille respirait encore, accourait pour finir ses jours auprès d'elle; on sut qu'il avait passé les Pyrénées, on le croyait parvenu à Madrid; mais dona Léonor n'était plus réservée à le serrer dans ses bras. Les traces de l'officier français furent tout-à-coup perdues sans retour.... Sans retour; non! je devais, après vingt-cinq ans, le retrouver pour le voir mourir.

Au milieu de ces perplexités, des ordres suprêmes obligèrent tout-à-coup mes parens à quitter les bords du Guadalquivir, et à se rendre sur-le-champ au lieu fixé pour leur exil. C'était un bourg à demi-ruiné de l'Estrémadure. Au triste voyage

qui nous y conduisit se rattache le premier de mes souvenirs; toutes les circonstances en sont encore vivantes dans ma pensée : pressentais-je l'empire que ces graves instans devaient exercer sur le cours entier de ma vie?

L'émotion d'un brusque départ ne tarda pas à mettre en péril les jours de dona Léonor. Un accouchement prématuré la contraignit à chercher un abri dans un cortijo (1) inconnu, au déclin de la Sierra-Morena. Après les longues souffrances par lesquelles s'achètent les jouissances de la maternité, elle n'entendit pas ces premiers cris qui ont une magie pour porter dans le cœur des femmes la joie à la place de la douleur. Le saisissement la précipita dans une léthargie effrayante. Enfin elle reprit ses sens, et don Louis, qui avait redouté long-temps le plus grand des malheurs, se hâta de lui dire que Pablo et moi n'étions pas seuls destinés à l'appeler du doux nom de mère : cette mère chérie nous fut rendue tandis qu'une sœur nous était donnée.

» C'était le temps où Charles III exhalait sa grande ame. Le dernier règne de la vieille monarchie espagnole commençait, et le dernier de la vieille monarchie française allait finir : l'année 1788, en expirant, léguait aux Bourbons... léguait au monde bien des orages.

» Dès le premier âge, j'aimai d'une affection

(1) Fermes de l'Andalousie.

infinie la petite compagne promise à mes jeux. Maria de las Angustias, c'est ainsi que mon père la nomma, était née avec une vivacité d'imagination et de cœur qui, faute d'alimens, s'exprimait sans cesse par des larmes. Cette habitude, ce besoin d'attendrissement lui prêtait d'autant plus de charmes que les larmes étaient en elle le langage d'une sensibilité exquise, mais non pas l'expression de la faiblesse. Nulle ame ne fut plus fortement trempée. Mon admiration, ma confiance resserraient chaque jour nos liens. Bientôt tout fut commun entre nous; mêmes goûts, mêmes vœux, même manière de sentir. Malgré les quatre ans qui nous séparaient l'un de l'autre, notre intelligence se dévéloppait par un égal progrès, et notre tendresse grandissait avec nous.

» La différence des caractères tenait mon frère à l'écart. Si lui aussi pleurait, c'était quand, parfois, il avait essayé de suivre nos promenades à travers des roches aiguës, au bord de ravins effrayans, sur les assises chancelantes d'aqueducs, de pans de murailles, imposans débris de la grandeur romaine partout cachés sous l'herbe dans les déserts de la moderne Estrémadure!

» Insouciant, étourdi, plein d'une gaieté dont s'amusait dona Léonor, Pablo ne pouvait se complaire avec nous, qui ne connûmes jamais les jeux de notre âge; il nous préférait les enfans du bourg et leurs bruyans ébats. Les heures du tra-

vail étaient les seules qui nous vissent ensemble.

» Le curé de la paroisse nous consacrait des soins précieux. Le docteur don Mathias avait dû à un examen brillant le poste qu'il occupait. Plein déjà d'une érudition plus vaste que bien entendue, il avait besoin d'un auditoire qui sût écouter ses éternelles dissertations sur les annales de la monarchie. Notre intérieur était le seul du village où il trouvât de la politesse et des lumières. La bibliothèque secrète de mes parens lui était ouverte ; il venait là s'enfermer avec eux, et, tout en se livrant à ses recherches, il nous initiait aux mystères de ces langues anciennes par qui des peuples, morts depuis quinze cents ans, règnent jusques sur un hémisphère qu'ils n'ont pas connu.

» Ma mère nous apprenait sa langue nationale, et l'esprit de sa fille recevait d'elle une culture féconde qui manque aux femmes de la Péninsule. Dans ce partage de soins, don Luis s'était chargé de professer pour sa jeune famille l'histoire de son pays ; mais une guerre civile naissait toujours de ses leçons. La révolution française déchaînait alors ses fureurs. La commotion se faisait sentir en-deçà des Pyrénées. Mon père, façonné aux habitudes et aux doctrines du gouvernement absolu, dont Charles III n'avait fait connaître que les bienfaits, se révoltait à la seule pensée de sujets dictant des lois à leur maître. Don Mathias tenait un tout autre langage, et allait jusqu'à défendre, par l'autorité des écrivains sacrés de

tous les temps, les crimes effroyables qui ensanglantaient l'autre côté des monts; et moi, témoin de ces débats, j'y trouvais la révélation d'un ordre d'idées inattendu. Je m'applaudissais, par un instinct irréfléchi, de ce monde nouveau que j'entrevoyais confusément par-delà les vieilles murailles de la bourgade.

» Les tourmentes m'attendaient sur cette mer inconnue où j'étais avide de m'élancer. Nous vîmes des nuages se lever sur l'étroit horizon du toit paternel; le docteur don Mathias n'y paraissait plus que rarement et à la dérobée. Pablo se plaignait d'outrages qu'il recevait de ses compagnons de jeu; moi-même, en traversant le village, je croyais entendre des paroles ou rencontrer des regards contre lesquels se révoltait mon orgueil blessé. Dans ces momens cruels, la douleur de Maria ne versait pas de larmes : elle s'indignait, et cet accord de nos sentimens accroissait notre tendresse en même temps que notre courage. Dona Léonor avait de la force pour tous; mais si nous arrivions à l'improviste, nous appercevions trop qu'elle n'en avait pas pour soi-même. Alors nos mains essuyaient ses pleurs; c'était loin de son regard que nous allions verser les nôtres.

» A la cure de *** était attaché un de ces bénéficiers qui surchargent de leur inutile fardeau nos plus misérables paroisses. Ils emploient trop souvent leur vie oisive à fatiguer de mauvais

exemples le troupeau qu'ils épuisent, et de persécutions jalouses l'utile pasteur qu'ils dépouillent. Du moins la plupart portent leurs revenus dans les villes populeuses où les vices peuvent se cacher ou s'exercer mieux. Mais celui-là résidait, et ne pardonnait pas au curé ses liaisons avec une famille près de laquelle lui-même n'obtenait pas le même accueil ; il trouvait un grief plus facile à exprimer dans les opinions philosophiques dont son collègue ne faisait pas mystère. Les moyens de contenter sa haine ne lui manquèrent pas.

» Quelques cantons de l'Estrémadure conservent une fête qui fut chère à toute la province. Le jour de Saint-Marc, le clergé, les confréries, la population entière, se rendent en grande pompe aux pâturages voisins; le mayordome de la congrégation du saint ou le chef de la paroisse fait un signe au premier bœuf errant qu'il rencontre, et l'appelle par le nom de l'évangéliste qu'on célèbre. L'hôte farouche des champs, devenu tout-à-coup docile, suit l'homme de Dieu, l'accompagne dans le lieu saint, assiste pieusement aux vêpres solennelles, et le lendemain il marche sans guide au milieu des processions; il pénètre sous le toit de tous les fidèles, n'omet que la porte du pécheur, se rend aux mystères sacrés; là, il incline sa corne inoffensive sous les guirlandes des jeunes filles, prête aux jeux des enfans sa force patiente, accepte le fardeau d'un pain-béni et d'un

cierge de cire jaune qu'on attache sur sa tête ; il unit enfin l'intelligence à la douceur jusqu'au moment où finissent les cantiques ; alors son œil reprend ses feux, il bondit, s'échappe et retourne en courant au désert.

» Don Mathias voulait abolir des coutumes contraires à la grandeur et à la sincérité du christianisme ; il dédaigna les artifices pratiqués d'ordinaire pour s'assurer, au jour fatal, l'obéissance du taureau ; tous les appels furent inutiles. Les paroissiens ne doutèrent pas que Saint-Marc ne réprouvât le docteur comme un serviteur indigne de lui. A dater de ce moment, le deuil régna dans le canton ; il n'était pas de malheur que ne présageât la crédulité populaire, et les villageois imputaient d'avance au curé tous leurs maux à venir.

» Quelques mois après, un capucin du voisinage vint exploiter le bourg. Il savait que don Luis avait arraché ma mère aux vindictes du Saint-Office, et il eut soin d'ajouter le mensonge à ses récits. J'ai eu, depuis lors, l'explication de son inimitié. L'ancien gouverneur de la Havane, don Juan, revenu en Europe, comptait le père de ce religieux parmi les paysans de ses domaines. Irritée par ses impostures, la population ne douta plus que Saint-Marc n'eût châtié les rapports de don Mathias avec mes parens. Le capucin encouragea cette croyance, heureux qu'il était de flétrir du reproche d'hétérodoxie un membre du clergé séculier. La solennité revint ; le taureau

obéit cette fois : c'était le bénéficier qui l'avait appelé ; mais, dans sa visite domiciliaire, il se garda de s'arrêter sur le seuil de notre demeure. Peu de jours après, la foudre vint briser une cloche que les habitans avaient soin de sonner durant l'orage ; les bedauds, les vieilles femmes, celle qui disait la bonne aventure, ne mirent plus de bornes à leurs fureurs. Nous fûmes contraints de céder le champ de bataille à de tels adversaires ; il y allait de notre vie.

» Don Luis se souvenait d'un lieu plus désert, quoique plus voisin de la capitale ; c'était vers la frontière des Deux-Castilles, dans un bassin affreux que traverse aujourd'hui la route de Bayonne. Le voyageur, engagé dans une gorge aride, sur le revers méridional de la Somo-Sierra, voit tout-à-coup une vallée s'élargir devant lui, et il s'arrête épouvanté : de tous côtés s'élèvent des montagnes qu'on dirait faites de main d'homme, tant les chétifs éclats de pierre dont elles se composent ont l'air d'être placés à dessein l'un sur l'autre, sans qu'aucune végétation interrompe et anime cet effrayant tableau. Là, sur une terre inféconde que sa solitude et sa nudité dérobèrent à l'envahissement des apanages féodaux, des hommes dont l'Europe accuse la paresse, quand elle devrait accuser nos lois, ont, à force de sueurs, obtenu d'un sol de granit quelques fruits et des arbres languissans.

» Telle était notre nouvelle retraite. Les habi-

tans choisirent don Luis pour alcalde. Cette commune était de celles qui réélisent leurs municipalités tous les deux ans.

» J'atteignis quinze ans. Mon éducation se trouvait arrêtée dans la solitude. Sans doute, j'aurais pu prendre en main la charrue, enfouir ma destinée dans d'obscurs sillons; mais il était trop tard : j'avais lu, et mes livres m'avaient transporté dans une région d'où je n'aurais pas su descendre. Les récits paternels m'avaient entretenu de la splendeur passée de ma race. Frémissant de voir autour de moi des barrières qu'il ne serait pas permis à mon ambition de franchir, je résolus de me rendre sur-le-champ à l'université de Salamanque. Mon frère qui m'admirait sans se résoudre à m'imiter, me donna des preuves de tendresse et de regret; il me sembla que nous serions l'ami, le soutien l'un de l'autre : je l'embrassais pour la dernière fois! Plus calme que ma mère, ma sœur m'effraya par son désespoir. Nous perdions tous deux le premier, l'unique confident de nos peines. En recevant ses adieux, mon cœur fut déchiré; je croyais sentir se briser mon existence.

» Mon père m'accompagna jusque près Alba de Tormès. Ce fut en vue de l'antique château des ducs d'Albe que je me séparai de lui. Une troupe de muletiers qui portaient à Tuy la soude et le safran de Murcie, en échange des toiles peintes de la Galice, se chargèrent de me con-

duire, de veiller sur moi, et ils poursuivirent leur route. Don Luis me pressa contre son cœur; je m'agenouillai. Le plus jeune de mes nouveaux guides, qui attendait la fin de nos adieux, se mit à genoux comme moi. Lui aussi était ému; il venait de quitter son père, et il croyait recevoir une part des biens que m'assurait la bénédiction paternelle. Don Luis étendit ses mains sur ma tête; aucune parole ne put sortir de sa bouche, et surpris de manquer de courage, il s'éloigna aussitôt pour me dérober le trouble qu'il ne pouvait pas vaincre. Je demeurai loin des êtres chers et sacrés parmi lesquels j'avais grandi : c'était la première fois.

CHAPITRE II.

» Le lendemain, Salamanque parut. A cet aspect, mon cœur battit comme celui du soldat, apprentif dans le métier des armes, lorsqu'il découvre tout-à-coup le champ d'honneur. Nous franchîmes le pont élevé sur la Tormès, il y a dix-huit cents ans, sous les auspices de l'aigle romaine.

» Tout me frappait : cette ville noire d'étudians et de prêtres, ses beaux cloîtres, ses vastes églises, ses édifices misérables, et ma liberté, ma solitude, étaient autant de choses nouvelles pour

moi. Je courus à l'Université, en songeant combien de grands hommes s'étaient formés dans cette enceinte, et je me félicitai d'être venu courageusement puiser à une source de savoir vers laquelle, autrefois, l'Allemagne et l'Italie envoyaient leurs fils. En franchissant le seuil, je fus surpris autant qu'heureux d'appercevoir sous les arcades le précepteur de mon enfance. Le docteur Don Mathias avait été contraint, après nous, de quitter sa paroisse; une chaire d'histoire vaquait à Salamanque. Il se mit sur les rangs, écrasa ses compétiteurs, et mérita, par sa science, que le recteur, au lieu de le ranger au nombre des aggrégés, le portât aussitôt parmi les professeurs. Je m'élançai vers lui avec la joie de l'orphelin qui retrouve une protection..... La froideur de son abord me glaça : on eût dit que je lui apparaissais comme un sinistre présage. Je n'avais pas encore vu le monde, et mon affection trahie, ma confiance repoussée, un mécompte enfin m'attendaient à mon début. Cette mésaventure me frappa comme une découverte. J'aurais dû excuser la faiblesse d'un homme dont l'existence s'était déjà trouvée compromise par ses rapports avec ma famille; des années de bons offices demandaient grâce pour le tort d'un moment : mais mon cœur était trop neuf pour entendre ces calculs, et trop haut pour les souffrir. Je m'éloignai du docteur avec un regard de mépris et je ne le revis plus.

» J'avais fixé ma demeure chez un commissaire des armées, en retraite depuis quelque temps, Castillan petit, maigre et sec, parlant peu ou ne parlant pas, et priant Dieu ou ne faisant rien. Ce vieux serviteur de l'État était sans famille; car il avait déshérité, pour punir sa mésalliance, une fille dont il n'avouait qu'en gémissant le mariage avec un banquier de Madrid. Ses manières furent, de prime abord, paternelles. Je m'applaudis d'être installé dans son intérieur; j'espérais y trouver une protection, des soins, un peu de ces choses si nécessaires, alors qu'on vient de s'expatrier du toit natal.

» Le monde au milieu duquel j'étais jeté avait de quoi effrayer mon inexpérience. Parmi mes trois ou quatre mille condisciples, un grand nombre étaient des fils d'artisans, de villageois qui voulaient fuir les pénibles occupations de leurs pères, sans se vouer aux austérités du cloître. Beaucoup marchaient demi-nus sous l'habit noir qui devait les couvrir; n'obtenant aucun secours de leurs familles épuisées par la seule acquisition du bonnet carré, ils étaient réduits à recevoir la portion du pauvre sur le seuil des couvens, ou à mendier au coin des rues, et quelquefois dans les environs, à main armée; d'autres mettaient leurs services aux gages des habitans, et quittaient la livrée pour venir dans nos salles apprendre une dialectique barbare, ou discuter la doctrine des idées innées. Au premier abord,

on croit appercevoir quelque chose d'estimable dans ce concours d'une jeunesse se pressant, en dépit de la misère, vers les sources du savoir. Mais combien l'université avait-elle d'élèves destinés à honorer un jour la médecine, la chaire, le barreau, la magistrature, les conseils du prince? Ce qu'ils venaient chercher, c'était un titre de bachelier, de licencié peut-être, qui leur conférât le droit de professer un souverain mépris pour les travaux paternels, et de vivre aux dépens de la partie laborieuse de leur famille, comme les membres parasites de notre clergé séculier, nos soixante-quinze mille moines, les puînés des grandes maisons avec leurs bénéfices ruineux, vivent aux dépens de la partie laborieuse de l'empire. Pauvre Espagne! combien peu de tes fils nourrissent tous les autres! la mendicité est chez toi bien ingénieuse : elle a pris tous les manteaux:

» La Péninsule est le pays de la terre où l'instruction est mise davantage à la portée du pauvre, et là réside une des causes les plus fécondes de la barbarie dans laquelle la population demeure plongée. C'est qu'au lieu de calculer l'enseignement sur les besoins des positions diverses, au lieu de présenter au laboureur, au manœuvre, des connaissances qui l'attachent à sa profession, en lui donnant les moyens d'accroître à la fois l'aisance de ses enfans et l'industrie de son pays, on lui offre, comme un appât empoisonné, des études

inutiles à l'État et à lui-même : il n'a que l'alternative de rester à sa charrue, ignorant et sauvage, ou de l'abandonner pour devenir un pédant oisif. A-t-il embrassé ce dernier parti ? On le lance contre la société comme un ennemi qui l'épuise, contre la raison humaine comme un compétiteur qui prétend l'étouffer. Il s'indigne qu'on parle de progrès. Le mot de découverte l'irrite à l'égal d'une aggression ou d'une offense; il proteste contre la circulation du sang, les phénomènes de l'électricité, la grande loi de l'attraction ; et des noms révérés d'un bout de l'Europe à l'autre, n'échappent à sa colère que grâce à une insolente pitié.

» Quelquefois, depuis vingt années, ces docteurs de l'ignorance associent à l'amour des idées stationnaires, le désir de réformes politiques. Plus d'un mobile les porte dans cette nouvelle carrière. Ils haïssent les moines, leurs rivaux de gloire dans les villages. Ils n'ont au hameau que de la considération, et voudraient de la puissance ; peut-être aussi un reflet des lumières véritables s'est-il égaré jusqu'à eux. Mais joignant à l'arrogance du faux savoir l'emportement de la médiocrité ; répétant, sans les comprendre, les mots sur lesquels l'ordre social repose ; faussant toutes les maximes qu'ils adoptent, leurs exagérations font de la vérité le mensonge ; du changement, un péril ; des améliorations, d'autres fléaux. Mieux vaudrait pour la liberté de tels adversaires que de tels champions !

» Je ne formai de rapports qu'avec un seul de mes condisciples. Le commissaire avait une servante âgée à peine de treize ou quatorze ans, dont le mari s'enorgueillissait d'être inscrit sur les tables de l'université. A une époque de la vie où d'ordinaire on a, depuis long-temps, quitté les bancs des écoles, il n'apportait sur les nôtres que de la fatuité, de l'ignorance et des vices. Cet homme, dont les déréglemens avaient prématurément blanchi le front, s'appelait Fortunato. Ses manières prenaient au besoin quelque chose d'engageant et d'affectueux; car la politesse était une de ses faussetés. Mais il avait dans son regard comme dans son sourire, une expression indéfinissable qui m'épouvanta au premier moment. La perfidie semblait siéger sur sa lèvre saillante, et sous ses paupières, inégalement fendues, se découvrait un abîme de méchanceté. Son état et sa naissance étaient inconnus. Il ne parlait que des campagnes où avait brillé son courage, et attribuait son éducation retardée à la haine de sa propre mère. J'ai su, quelques années après, que né dans les derniers rangs du peuple, et attaché d'abord à une troupe de mendians vagabonds, il encourut, presque au sortir de l'enfance, les disgrâces d'un grand seigneur en crédit, et fut jeté dans l'exil des présides. L'arbitraire acheva de le dépraver en le frappant. Lorsque les recruteurs, empruntant au bagne des soldats selon nos déplorables coutumes, l'enlevèrent du séjour de

l'infamie, il en conserva les traditions dans la carrière de l'honneur. Abandonné plus d'une fois au bras vengeur des lois, une protection inconnue le fit toujours porter, à la surprise universelle, sur la liste de grâce que la toute puissante Camara (1) soumet au roi le Vendredi-Saint. Ignorant son histoire, frappé du nom de bachelier dont il se décorait, lui portant du respect à ce titre, mes répugnances cédèrent à ses avances multipliées.

» Fortunato, livré à plus d'une coupable industrie, cherchait partout des complices et des victimes. Il ne tarda pas à contracter une étroite intimité avec un jeune étudiant qui venait prendre les grades afin de remplacer un jour, au conseil de Castille, son père, gouverneur d'une salle (2) de ce corps suprême, et membre de la Camara. Ce personnage puissant n'était autre que le persécuteur de ma famille, l'odieux don Juan, qui avait recueilli dans un opulent héritage la

(1) La Camara (chambre), commission chargée de présenter trois candidats pour les fonctions de magistrature, les bénéfices, etc. Elle est prise dans le sein du conseil de Castille, et possède de hautes prérogatives.

Un homme d'État a présenté, du haut de la tribune, cette institution, comme une garantie politique. Il oubliait que le pouvoir qui prend les *consultes* de la Camara, nomme, révoque, pensionne, exile et incarcère ses membres.—Il ne faut pas confondre la *Camara* qui dispose des places avec la *Camarilla* qui dispose de l'empire. La première n'est qu'une succursale.

(2) Le conseil de Castille est divisé en cinq salles ou cham-

grandesse et le duché de L***. Notre nouveau condisciple était le second de ses fils; il me parut digne d'une telle origine. Don Jaïmé avait une grande réputation de beauté; mais je ne remarquais en lui qu'un air sombre, un regard inquiet, une pâleur dans laquelle l'envie semblait empreinte.

» Quoiqu'il vouât un culte aveugle aux idées nouvelles, et que Fortunato n'éprouvât qu'une noble et sainte horreur pour les Montesquieu comme pour les Newton, chaque jour resserra leurs nœuds. Tous deux s'en trouvaient bien : le bachelier prêtait son esprit et croyait recevoir en échange quelques reflets d'un rang illustre.

» Nos relations avec le fils de don Juan me rapprochèrent d'un homme qui me frappa par son esprit supérieur et son rare savoir. Jaïmé avait rencontré chez un grand d'Espagne, son parent, un littérateur anglais dont la renommée avait franchi les trois royaumes. Malgré la guerre que le prince de la Paix faisait à la Grande-Bretagne pour complaire à la république française, Sir Georges avait obtenu la permission d'interroger dans les bibliothèques de Salamanque nos docu-

bres; deux, dites *de gouvernement*, sont principalement chargées d'affaires administratives; la troisième, dite *des quinze cents*, la quatrième, *de justice*, la cinquième, *de province*, ont des attributions judiciaires. Il y a de plus la salle des alcaldes de la couronne (*de casa y corte*), cour criminelle que président des membres du conseil de Castille.

mens historiques, et peut-être n'était-ce pas le seul intérêt des lettres qui le fixait dans la Péninsule. C'était un de ces citoyens de l'Angleterre dont la conscience politique cesse d'être en eux-mêmes, et réside dans les mains des gouvernans du jour : machines intelligentes, qui, dans ce grand combat du pouvoir et de la liberté, se livrent comme autant de ressorts flexibles à la discrétion de l'un, abandonnant la défense de l'autre aux citoyens que leur vertu, leur nom, et quelquefois leur humeur, voue à la tâche contraire. Mais, éclairé, ami des institutions de son pays, gémissant sur l'état de décadence et de misère auquel la monarchie de Philippe II était descendue, ses dissertations lumineuses éclaircissaient tout ce que la polémique du docteur don Mathias et de mon père, ou les extravagances opposées de Fortunato et de Jaïmé, avaient jeté de confusion dans mon esprit. Ce fut un plaisir pour lui de m'expliquer la structure de la constitution britannique. Il me savait gré de mon empressement à l'écouter. Heureux de me devoir une douceur presque équivalente au bonheur d'habiter le sol natal, celle de parler de la patrie et d'en vanter la gloire, il ne se lassait pas de répondre à mes questions, plus que moi de les produire. Ses entretiens m'offraient des révélations inattendues sur les causes de la prospérité des empires. « Votre pays, me disait-il, doit au *gothicisme* » de ses institutions, une multitude de préjugés

» désastreux. Chez vous la paresse est honorée
» avant toute chose ; l'état militaire vient ensuite,
» et vous placez à peu près sur la même ligne le
» brigandage, comme une imitation généreuse,
» quoique indisciplinée du métier des armes. »—
Je me récriais avec indignation : « Sûrement, re-
» prenait sir Georges ; malgré vos lois, tout ex-
» travagantes qu'elles sont d'oppression et de
» barbarie, une grande masse d'hommes est par-
» venue à s'associer au mouvement de la civili-
» sation européenne. Mais vous ne nierez pas
» que tout négoce ne soit encore une tache dans
» vos mœurs, et avec un tel système, les em-
» pires doivent périr faute d'alimens : car toutes
» les fois que deux hommes sont ensemble, ils
» trafiquent. Le propriétaire vend ses fruits comme
» l'ouvrier son travail, les soldats leur vie, les
» rois leurs jours, et les enfans des Muses leurs
» longues veilles. »

Sir Georges se complaisait à corriger ce qu'il y avait de vicieux et à compléter ce qu'il y avait d'imparfait dans mes études. La métaphysique péripatéticienne et l'astronomie de Ptolémée étaient encore à peu près les seules bases de l'instruction donnée dans nos écoles. La lumière des temps modernes en était sévèrement repoussée ; les noms de Descartes, de Gassendi, de Locke, de Condillac, de Newton même, ne pénétraient dans nos universités que pour y recevoir un tribut d'anathèmes. Lorsque je me retrouvais auprès du

littérateur anglais, combien n'étais-je pas surpris des pas immenses que l'esprit humain avait faits, à mon insu, dans la connaissance du ciel et de la terre? Je passais, comme par enchantement, du monde, tel que le connurent l'école du Lycée et celle d'Alexandrie, à celui qu'ont dévoilé les admirables travaux, les prodigieuses découvertes dont la France, l'Angleterre et l'Allemagne s'honorent. J'eus le bonheur d'étudier sous un maître trop éclairé pour se soumettre volontiers à la tyrannie qu'exerce encore, dans la Péninsule, Aristote, détrôné partout ailleurs depuis deux cents ans. Mais, n'osant attaquer de front cette puissance, il se hâtait d'en venir à dérouler devant ses jeunes auditeurs les trésors de la morale: dégagé alors de ses entraves, il fournissait une carrière où les erreurs de la physique ancienne ne le poursuivaient pas.

» La philosophie me présenta les choses de la vie sous un jour si nouveau, que je ne me lassais plus de méditer ses leçons. Sœur de la religion, elle ne m'apprenait pas les pratiques du culte, mais elle m'instruisait des vérités immuables sur lesquelles tout culte repose. Elle faisait battre mon cœur à ce grand mot de devoir dont elle ne se bornait pas à frapper mon oreille, en qui elle me montrait le but de l'existence et le sceau d'un avenir. La première fois que ces maximes fécondes furent développées devant nous, j'éprouvai un inexprimable mouvement de joie et d'orgueil. Je

me sentis affranchi du joug de mon indigence et de mon obscurité. J'apperçus au-dedans de moi-même des forces que j'ignorais encore. En reconnaissant nos deux natures, aussi distinctes que réciproquement dépendantes, je compris que la politique et la morale devaient tenir également compte de toutes deux, et se servir de l'une pour dominer l'autre. J'analysais ainsi ces deux grandes puissances qui, depuis six mille ans, se partagent le monde, l'une matérielle et brutale, qu'on appelle barbarie; l'autre morale et généreuse, la civilisation, divin attribut de la nature humaine.

» La jurisprudence m'offrait l'application la plus directe et la plus salutaire des hautes maximes de la philosophie dans ses rapports avec les sociétés humaines. Mais sa vive lumière me guidait dans le dédale de nos lois, ainsi que parmi de déplorables ruines. Quoique les universités se bornent à enseigner le droit romain, laissant à la pratique le soin d'initier les jeunes juristes aux inextricables mystères du nôtre; le professeur aimait à nous conduire à travers nos législations, presque toutes barbares, monumens et débris des dominations qui ont tour à tour pesé sur les Espagnes.

» Il ne se trouve sur le banc des juges, au barreau et dans la foule de tous ces *escribanos* qui vivent des erreurs inévitables et des cruelles lenteurs de la justice, que trop d'ennemis d'une réforme de nos codes contradictoires et surannés. Mais, dans le

premier âge de la vie, l'ame a trop de vigueur pour accepter les lâches calculs de l'égoïsme. Les étudians, je veux dire ceux pour qui les cours de l'Université étaient une affaire sérieuse, invoquaient, d'un vœu unanime, le temps où la nation espagnole pourrait, à l'exemple de la révolution française, donner de l'unité aux lois de la monarchie; accélérer la marche des tribunaux; rendre aux travaux de l'agriculture et des arts une portion des cent mille familles que notre procédure consacre à ses ruineux mystères; mettre enfin nos institutions en harmonie avec les nouvelles lumières et avec les nouveaux besoins.

» Sir Georges, en applaudissant à la direction de mes idées, avait soin de me présenter le *pacte de famille* et l'alliance que, depuis la paix de Bâle, le cabinet espagnol avait renouvelée avec le cabinet des Tuileries, comme des causes actives de notre ruine et de notre décadence. Les colonies séparées de la métropole par la guerre plus que par l'Océan, apprenaient à se passer de ses lois. Le commerce et l'industrie achevaient de périr. La misère publique avait envahi le trésor du prince. Enfin, tout gouvernement était dissous; à la place d'un pouvoir suprême et bienfaisant, nous avions un conseil de Castille esclave et oppresseur, des municipalités indépendantes, des tribunaux qui ne l'étaient pas et une cour dégradée. Là, entre un roi sans vices et une reine sans vertus, régnait par l'un et par l'autre un

homme dont l'existence entière sera dans l'histoire un déplorable phénomène. Premier ministre, pris aux gardes; généralissime qui n'avait pas vu un camp; grand-amiral, dont le pied n'avait pas effleuré nos rivages; grand d'Espagne, duc, prince sans illustration comme sans aïeux; porté enfin sur les degrés du trône par une alliance audacieuse avec le sang de ses maîtres, cet homme arriva, sans échelons, des derniers rangs à des honneurs fabuleux. Et il n'avait pas à opposer le prestige d'un talent, pas le mérite d'un service, pas l'apparence d'une qualité généreuse à l'opprobre de sa criminelle élévation! Incliné vers les idées nouvelles, ayant entendu dire que l'industrie enrichit un peuple, que les progrès des sciences et des lettres honorent un règne, il aurait consenti à parer son front du laurier de Charles III et de celui de Louis XIV; mais il n'avait d'énergie que pour le mal, de persévérance que pour l'avarice, la corruption et la vanité. Le bien, il l'entrevoyait, et n'osait le vouloir, ni ne savait le faire. Incapable de toute autre chose que de livrer l'Amérique aux Anglais par ses folles hostilités, et la Péninsule à Napoléon par ses complots parricides, dans son ignorance plébéienne, il ne savait pas même parler français (1). D'inconcevables bizarreries de sa desti-

(1) Je remarque que l'un des membres les plus importans des cortès, qui, depuis, a siégé dans le ministère, me faisant

née firent de lui à la fois le favori et le tyran d'un roi absolu et d'une reine impérieuse, qu'il trahissait tous deux.

» Placé jeune à la tête d'une moitié de l'univers, don Manuel de Godoy ne vit pas dans son immense pouvoir un moyen de gloire, mais seulement une occasion de fortune. Les richesses de l'État lui furent livrées, et tant d'opulence, tant de grandeur ne purent provoquer dans son ame un sentiment d'amour pour son pays. Centre de sa puissance, la cour fermait les yeux à la marche des événemens dans les deux mondes, et s'associait tout entière aux intrigues misérables, aux complots opposés d'un jeune garde-du-corps et d'une princesse à cheveux blancs : l'un dont la fatuité brutale foulait aux pieds sa bienfaitrice, sa souveraine ; l'autre qui toujours infidèle et toujours asservie, se perdait en efforts également inutiles pour ressaisir le pouvoir royal qu'elle avait livré, ou conserver au moins le cœur indigne dont ce pouvoir était le salaire. Autour de don Manuel, comme autour d'un grand scandale, se groupaient sans nombre les fortunes adultères. Les emplois, les dignités, les trésors de l'empire servaient de prix aux outrages que recevaient chaque jour la majesté royale et la mo-

le tableau de tous les torts du prince de la Paix, et celui de son incapacité, le termina par le même trait que le fait ici don Alonso. Il n'en trouvait pas de plus frappant.

rale publique. Le palais de Charles IV ressuscitait les temps de Claude aux yeux de l'Espagne en pleurs. Et quel moment prenait la royauté pour se passer du respect des peuples ! Celui où, de l'autre côté des Pyrénées, la révolution dans ses fureurs venait de donner aux chefs des nations de terribles enseignemens.

LIVRE TROISIÈME.

SUITE

DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

CHAPITRE PREMIER.

» Sir Georges me priait depuis long-temps de consentir à donner des soins au fils du comte de D***, son ami. C'était le grand d'Espagne, parent de don Jaïmé qui avait chez lui sa résidence. Le gouverneur français de l'enfant avait été contraint de faire un voyage dans sa patrie ; personne ne pouvait le remplacer mieux que moi : j'avais appris dès le berceau à parler la langue de Bossuet et de Corneille. L'Anglais, attribuant mes refus à des motifs d'orgueil, me rappelait que le cardinal Ximénès ne crut pas déroger lorsque, dans ces mêmes lieux, il préludait par le préceptorat au gouvernement des Espagnes.

» Je me rendis enfin aux vœux pressans, plus qu'aux souvenirs historiques de sir Georges, et je fus d'abord présenté au comte. Ce seigneur avait un air dédaigneux et dur. Je me redressai

pour rester à sa hauteur. Plus gracieuse et plus polie, la comtesse m'intimida. Je la trouvai assise, au milieu d'une vaste galerie, sur son *estrade* qu'ornaient l'argent et l'or. Elle brillait parée de plus de charmes que d'atours. J'avais déjà cet âge qui sait que les femmes sont aussi des puissances : j'éprouvai une vive émotion, celle du jeune homme rencontrant le regard qui lui révèle l'inévitable loi d'aimer. Mes yeux n'osaient pas s'élever jusqu'à dona Matéa ; ma bouche ne s'ouvrait qu'en tremblant pour répondre à ses questions : il faut qu'à l'exemple des autres maîtres de la terre les femmes sachent gré du trouble que leur abord fait naître ; car, le lendemain, la mère de mon jeune disciple parla de mon esprit à mon introducteur : sans doute, elle me tenait compte de ce que j'avais senti.

Fille d'un négociant de Cadix, elle achetait par d'amers chagrins l'éclat du rang auquel l'amour du comte l'avait élevée. La cour s'était plue à semer d'écueils ses premiers pas dans un monde si nouveau. Les dames de sa classe ne reçurent pas sa visite. La Camarilla, ce centre des affaires traitées sous la forme de plaisirs, ce rendez-vous des femmes les plus élégantes, et des courtisans de tout étage les plus chers au monarque, ne s'ouvrit jamais pour elle. Lors des baise-mains les gardes-du-corps ne frappaient pas du pied à son passage. Les grands, au lieu de la tutoyer, lui donnaient le titre d'excellence, et les valets

du château ne le lui donnaient pas. Enfin tous les honneurs dus à la grandesse lui étaient refusés. Vainement le comte s'était-il porté au nombre des personnages considérables qui se découvrirent tout-à-coup une vieille parenté avec le prince de la Paix. Il n'était ni dans la politique ni dans la vanité de don Manuel de prendre sous sa protection une mésalliance. Rien ne put fléchir cette réprobation hautaine que beaucoup d'esprit et de beauté rendait peut-être plus opiniâtre. Dona Matéa, n'espérant plus désarmer les préjugés par sa patience et sa douceur, venait de se retirer à Salamanque dans l'*état* du comte, loin d'une cour dont elle tirait vengeance en la vouant par de vives saillies au ridicule et au mépris.

» De grands yeux noirs pleins de vie, des dents admirables, un teint qui ne manquait pas de fraîcheur, quoique le soleil de l'Andalousie y eût laissé son empreinte, des cheveux dont l'ébène brillante répétait tous les reflets du jour : voilà ce qui me frappa d'abord dans l'illustre Gadétane (1). Ses traits auraient pu être plus réguliers; mais une sorte de langueur prêtait à ses manières et à son sourire l'attrait de la mélancolie, en même temps qu'une ame passionnée éclatait dans ses regards et dans ses paroles. On sentait qu'elle était née pour l'empire ; et la conscience de cette destinée des femmes, qui semblait

(1) De Cadix.

la sienne plus que celle de toute autre, mêlait quelque chose d'altier aux formes tendres et persuasives de son langage. L'accent andaloux avait dans sa bouche une grâce infinie; sa voix allait au cœur; c'était une harmonie pénétrante et délicieuse; ses chants me faisaient mal à entendre, et je ne me lassais pas de les écouter; je restais des heures entières debout aux côtés de l'enfant qui poursuivait les jeux de son âge, tandis que mon oreille attentive recueillait les accords de sa mère. Cette mélodie arrivait à mon ame comme les breuvages doux et trompeurs qui irritent la soif au lieu de l'apaiser. La grâce exquise de tous ses mouvemens, la souplesse de sa taille achevaient de lui donner une magie dont personne ne songeait à contester la puissance.

» Sir Georges faisait assidument partie du cercle étroit de dona Matéa. A côté de son esprit sérieux, ressortait avec grâce le perpétuel badinage de la comtesse. Je me taisais durant ces entretiens : j'avais mieux à faire que d'y mêler des paroles timides. Jaïmé aussi écoutait : il souriait aux discours légers de sa tante, comme aux graves réflexions de l'Anglais. Tout son esprit résidait dans cet éternel sourire, qui semblait le montrer d'intelligence avec la pensée des autres. L'approbation et l'ironie s'y peignaient tour à tour. Il n'y avait que la suffisance et la fatuité qui ne cessassent jamais d'y paraître. Si parfois ses lèvres achevaient de s'ouvrir, c'était pour donner passage à quelque

ignoble facétie, ou à quelque anecdote licencieuse.

» Je ne rencontrais plus que là mon noble condisciple. Ses dissipations et celles de Fortunato ne convenaient pas à mon caractère. Je m'étais éloigné d'eux par degrés; mais ce ne fut point sans provoquer leur haine. Les méchans ne pardonnent pas à qui les repousse : ils opposent la dérision au mépris. Mes rapports avec le grave sir Georges excitaient leurs sarcasmes. Ils ameutaient contre moi les étudians qui leur ressemblaient, et cette inimitié me poursuivait jusques au milieu du salon de dona Matéa. Quelquefois je croyais retrouver en elle l'empreinte des sentimens amers dont son parent se montrait animé. Alors l'abattement s'emparait de mon ame. Le monde me semblait conjuré contre moi. Que de nuits je passai dans les pleurs! et pas un sein ami ne s'ouvrait à mes peines! la main de Maria ne me soutenait plus!

» D'autres fois, touchée de mon empressement à prolonger sans fin les heures que je consacrais à mon élève, sa mère avait une manière d'exprimer sa reconnaissance qui troublait tous mes sentimens et toutes mes idées. Aussitôt un attendrissement indéfinissable portait à mes yeux de douces larmes. Les premières joies d'un cœur fait pour aimer n'ont pas d'autre langage.

» Mais alors on eût dit qu'une passion jalouse s'allumait dans les yeux de Jaïmé. Il s'efforçait d'intercepter les douces paroles qui, me montrant

une femme jeune et belle intéressée à mon sort, tempéraient l'amertume de mon profond délaissement. Le fils du duc de L*** entrait dans la vie, riche, réservé à des postes éminens, entouré d'appuis. Je trouvais cruelle son ardeur à me disputer la première consolation, le premier encouragement que j'eusse rencontré. Et au même instant lui-même déplorait les misères d'une destinée qui me semblait réunir tous les biens de ce monde! Né le même jour qu'un frère, il n'était pas celui que les lois reconnaissaient pour héritier de la grandesse paternelle; le ressentiment de cette partialité du sort livrait sa vie aux tourmens d'un sombre désespoir. Une vanité mécontente dominait son ame : il avait pris l'habitude de voir partout des prétentions ennemies, de chercher aussi partout des triomphes et des victimes; c'était désormais un de ces hommes qui, dans les calculs de l'ambition, n'omettent qu'une chose, les droits de la conscience. Êtres incomplets et déplorables! leur orgueil, en s'agitant dans une ame étroite ou dans un esprit faux, n'est bientôt plus que de la perversité; il fait leur tourment, et dans quelques rencontres, celui du monde.

» Un jour je traversais la place magnifique où de spacieuses arcades se développent sous trois rangs de balcons uniformes. Là brillent dans de larges écussons les bustes de tous les grands hommes qui ont honoré l'Espagne. Je m'étais arrêté devant l'image d'un héros dont je suis

descendu. En sa présence, une sainte émulation fermentait dans mon cœur. Je portais mes yeux humides sur des médaillons qui sont vides encore...... Le fils de don Juan et son ami m'abordèrent. Je sentais qu'une vive flamme embrasait mon sein et colorait mes joues. Ils promenèrent leur regard étonné autour d'eux, cherchant ce qui m'avait ainsi agité. Fortunato railla ma rougeur croissante, et ses suppositions, ses plaisanteries achevèrent de me déconcerter. Je n'osais pas répondre que mes interlocuteurs étaient mes aïeux ; ma maîtresse, la vraie gloire.

« On dit, continua-t-il, que vous vendez votre » français à une illustre dame. Si vous cherchez » ainsi à vous introduire auprès de la comtesse » de D***, à la bonne heure ; c'est une personne » charmante, et je vous souhaite toute sorte de » succès. » Il s'arrêta. Son regard, plein d'ironie et d'amertume, semblait d'intelligence avec le sourire confiant de Jaïmé : — « Autrement, re- » prit-il, je dois vous dire que vous vous ferez » beaucoup de tort, et déjà il n'est bruit que de » votre commerce dans toute l'Université. » — Je fus embarrassé des expressions de Fortunato, comme s'il avait lu dans mon cœur des choses que moi-même n'y soupçonnais pas. Je répondis, d'un accent qui mit fin à son air railleur, que j'agissais au gré de deux considérations dont j'étais seul juge : mon honneur et ma fortune. — « Eh ! » mon cher camarade, repartit le bachelier, au-

» cun de nous a-t-il sous la main les mines de
» Guanaxato et de Catorce ? Mon ami don
» Jaïmé, tout fils qu'il est d'un gouverneur du
» conseil de Castille, se laisserait, les trois quarts
» du temps, flageller, comme un pénitent de
» Galice, pour la valeur d'un *cornadillo* (1).
» Pourtant il ne se croit pas réduit à trafiquer
» pour vivre. Vous n'êtes pas riche ? — Ce n'est
» pas un tort, interrompit le neveu de la com-
» tesse, dans cette Espagne qui sera bientôt
» tout-à-fait ruinée, si nous ne la régénérons
» pas, à l'exemple de nos frères d'au-delà des
» monts ; mais faites comme tant d'autres, vivez
» aux dépens des moines ; nos pères ont assez
» engraissé ces sangsues de la fortune publique,
» pour qu'on puisse accepter une restitution.....
» — Qui s'appelle une aumône, m'écriai-je. » —
A ce mot don Jaïmé sourit et nous quitta. Fortunato poursuivit : « Démonio ! si vous avez tant
» de fierté, ne vous abaissez donc pas à un flé-
» trissant négoce de votre temps et de votre sa-
» voir ; je vous indiquerai de plus mâles ressour-
» ces. — Vous avez du cœur ? reprit-il. Eh bien !
» je ne vous proposerai pas d'imiter ceux de nos
» condisciples qui demandent ou imposent à la
» bonté des passans une contribution légère pour
» acheter des livres, du papier, de l'encre, et
» prendre leurs degrés : ce n'est pas que le mé-

(1) Ancienne monnaie.

» tier ne soit bon, car on ne rencontre guère de
» seigneur si pauvre ni de marchand si avare,
» qu'il n'ait égard aux suppliques; mais cette
» pensée vous fait frémir? Changez de théâtre:
» pour tout ennoblir, il ne faut qu'agrandir l'é-
» chelle. Joignez le péril au gain; vous suivrez les
» traces des héros comme Hernand Cortès ou le
» grand homme qui relève en France les autels.
» Quiconque ne sait pas défendre son bien n'en
» est pas digne; c'est là le code de la conquête.
» Sa noblesse n'existe que par ce principe, et
» l'Espagnol n'est pas autrement roi de tout un
» monde. Depuis les négociations entamées avec
» l'Angleterre, la route de Galice est très-fré-
» quentée..... — Vous me faites horreur, m'é-
» criai-je, » et je rentrai sous les arcades, en
repoussant avec indignation la porte derrière
moi.

» Je trouvai mon hôte livré à une agitation singulière. Depuis mon entrée dans sa maison, il n'était occupé que du soin de veiller sur l'honneur de sa jeune servante. On eût dit qu'il était le tuteur de Margarita, et qu'il en répondait à Fortunato. Une grande timidité, une profonde tristesse, une sorte de gaucherie qui annonçait qu'elle n'était pas née pour la situation pénible à laquelle des malheurs inconnus l'avaient réduite, la rendaient plus intéressante encore que son âge et sa beauté. Mais tandis qu'on tenait l'œil sur un étudiant timide, Margarita disparut avec un cer-

tain Fray Aparicio, capucin jeune, robuste et illétré, celui dont les complots avaient contraint mes parens à chercher loin de l'Estrémadure un autre exil. On le voyait sans ombrage passer les journées auprès de sa pénitente. L'enlèvement qu'il venait de commettre livrait le commissaire au désespoir, et son désespoir était de la fureur : je croyais assister à une scène de l'*Avare*.

» Fortunato, loin de suivre les traces de sa digne compagne, continua de fréquenter et de troubler les cours; il continua surtout de me persécuter, implacable qu'il était contre moi depuis que mon indignation avait repoussé ses plans. Ce fut ainsi que j'atteignis la fin de ma seconde année d'études, et j'obtins mon premier grade. Jaïmé, qui associait suivant l'usage, à son amour ardent des opinions libérales, l'orgueil aristocratique le plus exalté, s'indigna de se voir repoussé malgré l'éclat de sa naissance, et Fortunato ne le consolait pas en lui rappelant que le grand Covarrubias, ce savant illustre qui tint la plume au concile de Trente, n'avait pas été plus heureux. A la nouvelle de cet échec, le duc de L*** résolut de lui ouvrir, comme à son frère aîné, la carrière des armes. Il entrait avec un emploi élevé dans les compagnies des gardes. « L'uniforme m'ira, disait-il, à ravir. Je n'étais nullement flatté de la perspective de me masquer un jour d'une robe noire, et de m'ennuyer toute ma vie dans le sein du conseil

» de Castille. J'aime mieux la riche comman-
» derie qui m'est assurée, une commanderie de
» deux cent mille réaux de revenu, sans compter
» que le brevet de colonel ne pourra se faire
» beaucoup attendre. » Dona Matéa, chez qui il
s'exprimait ainsi, gardait le silence : elle semblait
émue. Son trouble fit passer dans mes veines un
froid mortel. J'entendis à peine sir Georges s'é-
crier : « Pauvre Espagne, comme on dispose des
» produits de ton sol et des grades de ton ar-
» mée! » — A ce mot, un feu inconnu éclata
dans les regards du fils de don Juan. — « Est-ce
» ma faute à moi, reprit-il, si les vieilles lois,
» des lois absurdes et iniques, font de moi un
» mendiant né au sein de l'opulence? Pourquoi
» un autre possèdera-t-il sans partage tous les
» honneurs et tous les biens de mon père? Le
» même sang coule dans nos veines; nous avons
» vu le jour en même temps; il n'y a entre nous
» d'autre différence que celle d'une heure tout
» au plus, et voyez comme le monde nous traite!
» Il faut bien que je vive sans doute; on n'a pas
» encore décidé que les puînés des grandes
» maisons seraient étouffés au berceau, et certes
» on eût fait tout aussi bien que de leur donner
» des noms qu'aucun titre n'ennoblit, et des ren-
» tes mesquines qu'ils doivent à la pitié frater-
» nelle. » — Il s'arrêta : on voyait dans son œil fer-
menter tous les poisons de la haine et de l'envie.
Nous le regardions d'un air étonné. — « Patience!

» continua-t-il, nous avons deux chances de salut, » une révolution et le prince de la Paix. Don » Manuel est ami des lumières ; politique sage et » profond, il aplanit peu à peu les Pyrénées de- » vant les idées philosophiques ; uni d'affection » avec le premier consul, il s'appuiera sur lui » pour opérer la régénération nationale, et son » heureux génie.... — Ainsi donc, » s'écria de nouveau sir Georges, que la paix d'Amiens ne réconciliait pas avec Godoy ; « ainsi donc il n'est » point de pouvoir tellement abject et tellement » destructeur, que des voix ne se rencontrent » pour l'exalter ! On découvre tous les jours des » médailles à la louange de Séjan, et ce fut l'Es- » pagne romaine qui éleva le premier temple au » dieu Tibère ! »

» Jaïmé partit. Quelques mois s'écoulèrent : il n'était bruit que des succès du bel officier aux gardes. Les grades, les emplois, tous les insignes de la faveur lui furent prodigués. Son incapacité, sa jeunesse, rien ne fit obstacle à sa rapide élévation. Le règne de Charles IV a vu de ces prodiges. Le prince de la Paix, loin d'en concevoir de l'ombrage, s'applaudissait d'incomplètes rivalités ; il était trop sûr de son empire pour craindre des émules.

» La haute fortune de Jaïmé frappa l'université de surprise. Sur ce théâtre où brillèrent sa médiocrité et ses vices, une vive indignation s'alluma dans les cœurs généreux. Le découra-

gement s'empara du plus grand nombre. Les mauvais gouvernemens, les gouvernemens dissolus, en courbant la tête des hommes sous le joug d'une sorte de fatalité insultante qu'on appelle le pouvoir, flétrissent nos ames et nous déshéritent de ces grandes conceptions, de ces sentimens exaltés qui sont la plus belle part des destinées humaines. La funeste puissance de la tyrannie, propre seulement à bannir des choses d'ici-bas toute moralité et tout espoir, attaque ainsi en même temps le ciel et la terre.

CHAPITRE II.

» Une lettre de Maria vint rendre pour moi ces tristes impressions plus profondes et plus vives. Sa main chérie ne m'a rien écrit qui ne m'ait accompagné à travers les scènes les plus brillantes ou les plus déplorables de ma vie.

» Je détache de ce faisceau un récit que ma plume ne ferait pas si bien.

« La Cabrera, ce mardi.... 1802, six heures du soir.

» Tu ne m'écris plus qu'en peintre, mon ami;
» les portraits de la comtesse de D*** remplissent
» ta correspondance; je reconnaîtrais cette belle
» et bonne dame entre mille; c'est dire que je
» partage l'admiration qu'elle t'inspire. J'éprouve

» de plus une grande reconnaissance pour la di-
» version qu'elle sait apporter à la tristesse que
» te donnait ta solitude. Il m'est si doux de te
» voir moins malheureux, même de mon absence!
» Mais je ne voudrais pas qu'une étrangère prît
» tout-à-fait la place de ces tendres épanchemens
» qui avaient tant de charme pour moi..... qui en
» avaient tant pour nous deux.

» Par représailles, je t'écris en historien. Un
» grand événement vient d'interrompre la mono-
» tonie de notre désert; ne t'effraie pas, mon
» ami : ce n'est pas un malheur. Nous avons un
» hôte illustre, c'est-à-dire un illustre prisonnier.
» Un haut et puissant seigneur, l'ami, dit-on, le
» confident le plus intime du premier sujet ou
» plutôt du véritable maître de la monarchie,
» vient d'être condamné à la prison par mon
» père; et, pour que rien ne manque à cette amu-
» sante aventure, le captif se dit l'homme le plus
» heureux du monde. Il est si ravi de son infor-
» tune, que don Luis n'hésite pas à croire qu'il
» lui obtiendra, pour prix de sa détention, le
» brevet de lieutenant ou même de capitaine en
» ta faveur.

» Tu te rappelles que l'*ayuntamiento* (1) pos-
» sède un colombier; les pigeons qui l'habitent
» reposent sous la protection de la foi publique.
» Un chasseur n'a point respecté cette sauve-

(1) Corps municipal.

» garde ; les paysans l'ont entouré, saisi malgré
» ses gens, et conduit devant le magistrat. Il
» avait beau dire sur la route, et ses piqueurs
» crier à tue tête, qu'il était membre du conseil
» de Sa Majesté, général de ses armées, comman-
» deur de l'ordre d'Alcantara ; nos Castillans se
» bornaient à répondre avec leur gros bon sens
» et leur sang-froid accoutumé : Les lois sont
» faites pour tout le monde, et à plus forte raison
» pour les grands : car on n'a rien à craindre des
» petits. — L'excellentissime seigneur a paru.
» Juge de notre surprise à l'aspect d'un jeune
» homme très-grand, très-beau de dorures, de
» diamans, de décorations ; il est même bien de
» sa personne, quoique sa figure manque de cette
» expression vive et franche qui donne aux traits
» de l'ame et de la vie. Nous n'avons vu en lui
» qu'un de ces favoris de la fortune qui, sans mé-
» rite et à peu près sans ancêtres, arrivent aux
» honneurs parce qu'un regard du roi, notre sei-
» gneur, est tombé sur eux. Il ne doutait pas que
» l'alcalde ne s'humiliât devant lui, et ne se con-
» fondît en excuses. Point du tout ; don Luis sans
» rien entendre a infligé au délinquant l'amende
» et la prison. A ce mot, les laquais de crier que
» le roi serait furieux, qu'il ferait raser la com-
» mune pour châtier cet attentat. Mon père, avec
» le calme que tu lui connais, les a envoyés dans
» le clocher. L'un d'eux a voulu opposer de la
» résistance : l'inflexible alcalde, faisant de ses

» droits un usage qui me semble bien sévère, l'a
» condamné aux présides. Par un acte particulier
» de clémence il a donné sa maison pour séjour
» à l'illustre coupable qui continuait de protes-
» ter. — Je ne puis, disait-il, être arrêté sans
» l'autorisation du conseil de Castille. — Par le
» roi, peut-être, mais non pas par les alcaldes.
» L'autorité a ses prérogatives, et les communes
» ont leurs franchises.—Je punirai votre audace.
» Le roi.... — Seigneur, S. M. le roi, notre sei-
» gneur, que Dieu conserve, peut tout, absolu-
» ment tout, hormis violer les *fuéros* (1) de ses
» peuples. A ces mots, il est sorti la tête droite,
» et nous a laissées en présence du prisonnier qui
» a porté autour de soi des regards où se peignait
» la fureur : il nous a vues, et les nuages de son
» front, aussitôt dissipés, ont fait place à une séré-
» nité charmante. On n'a pas plus de courtoisie. Il
» disait que s'il se révoltait contre les fers de mon
» père, il consentirait très-volontiers à porter les
» miens. Bientôt don Luis entra transporté de co-
» lère. Il voulut obliger notre hôte à mettre l'épée
» à la main. Ce jeune seigneur est fils de l'ancien
» gouverneur de la Havane..... A ce nom dona
» Léonor a frémi; elle s'est remise cependant
» pour travailler à calmer une fougue périlleuse.
» Le commandeur Frey (2) don Jaïmé a plus fait

(1) Immunités, priviléges.

(2) Les chevaliers des ordres militaires reçoivent le titre de

» que nous par ses généreux égards pour son ad-
» versaire. Ses manières respectueuses envers ceux
» que don Juan persécuta, et une galanterie che-
» valeresque auprès de moi, étaient des séduc-
» tions auxquelles don Luis ne pouvait échapper.
» Il s'est réconcilié de bonne grâce avec le fils de
» son ennemi; moi je suis un peu déconcertée de
» son langage; mais tel est le style de la cour, il
» faut se soumettre à l'entendre. Ce doit être un
» étrange pays que celui où un flot de tendres décla-
» rations coule à la fois de toutes les bouches pour
» aller se perdre aux pieds de toutes les femmes.
» A quoi bon ce perpétuel mensonge? Sommes-
» nous si peu de chose qu'on doive se jouer ainsi
» de nous, et comment nous juge-t-on, pour
» nous croire flattées de louanges si banales, et
» sensibles à des hommages si frivoles!

» Frey don Jaïmé s'est hâté de transmettre à
» Saint-Ildefonse, où réside la cour, le récit de
» son aventure. Pendant qu'il expédiait son cour-
» rier, je me suis échappée; il me tardait de te
» raconter cette singulière histoire. Quand re-
» viendra le temps où je n'avais pas besoin de
» t'écrire mes impressions ni même de te les dire?
» Nous savions si bien voir jusqu'au fond de notre
» ame dans les yeux l'un de l'autre.... Don Luis

frays, comme les membres du clergé régulier; mais on voit que l'orthographe diffère, et le *don* s'y joint.

» se plaint de mon absence. Je te quitte pour
» l'homme aux paroles dorées. »

« Dix heures du soir.

» Je t'écris maintenant avec mes larmes, mon
» cher Alonso. La soirée a été bien longue; don
» Jaïmé m'a poursuivie de discours, de regards
» qui m'ont mise au désespoir. Il m'a fallu chan-
» ter avec lui, et l'expression qu'il donnait aux
» paroles de nos romances achevait de me trou-
» bler. Dans un moment où nous étions seuls, il
» m'a tellement épouvantée que je me suis enfuie
» en pleurant. Don Luis m'accuse d'avoir eu des
» terreurs de jeune fille; il rit de mon effroi, et
» y voit une insulte pour ce seigneur dont la
» bonne humeur le charme de plus en plus.
» Quand serons-nous délivrés de son importune
» présence? je n'ose lever les yeux sur lui ni sur
» personne. Ma mère avait bien raison de me
» peindre les hommes sous de tristes couleurs.
» O mon frère! n'imite pas de tels exemples. Tu
» ne peux savoir à quel point le mépris fait mal au
» cœur des femmes; combien je suis humiliée des
» hommages insultans que j'ai reçus! s'il me fal-
» lait les endurer encore, j'aimerais mieux mou-
» rir. »

« Le mercredi, 10 heures du matin.

» Un gentilhomme de la chambre, oncle du
» prisonnier, est arrivé de Saint-Ildefonse, au

» lever du jour; je ne doute pas qu'il n'ait apporté un ordre de mise en liberté pour son neveu, et quoi qu'en dise le seigneur don Luis, il aurait obéi au seigneur don Carlos. Mais le commandeur s'obstine à nous rester jusqu'à ce que le temps de sa prison soit expiré, et il m'a fallu servir le chocolat à nos deux convives. J'étais toute tremblante. Le nouveau venu m'a heureusement distraite. Je n'avais pas encore vu un chambellan. Celui-ci, avec la clef pendue aux basques de son habit, est vieux, petit et contrefait. Il se perd sous son immense habit cousu d'or. Ses broderies sont tellement passées, que j'étais disposée à plaindre son indigence, quand j'ai appris qu'il possédait une province. C'est l'usage, m'assure-t-on : sans doute qu'à la cour l'ancienneté des dorures est une recommandation comme les autres anciennetés.

» J'ai tort de te parler ainsi du chambellan. Ce n'est pas que lui aussi ne m'embarrassât beaucoup par son attention soutenue et par les louanges qu'il donnait à mes cheveux blonds. Il ne se lassait pas d'en vanter la beauté; mais c'était avec émotion qu'il parlait ainsi. — Ces tresses d'or me rappellent, disait-il, la femme et la fille d'un frère que j'ai passé ma vie à chérir. Il n'est plus. Le désespoir a blanchi sa veuve inconsolable, et l'unique enfant qu'il nous eût laissée, ma jeune héritière m'a été ravie! —

» Le bon vieillard a été nommé; beau-frère » du coupable don Juan, il s'appelle le marquis » de C***. Ce titre, que nos aïeux portèrent, a » fait tressaillir mon père. Je ne lui ai jamais vu » une si vive émotion. Le marquis, en apprenant » que nous portions le nom de B***, a comblé » d'égards les descendans de ceux dont il possède » les biens et les honneurs. Il veut réparer les torts » de la fortune, et nous offre dans Madrid une rési- » dence plus digne de nous. Il insiste d'autant plus » que don Luis, touché d'offres généreuses que sa » fierté repousse, lui a raconté l'histoire entière de » sa vie. Ce seigneur a entendu avec indignation le » récit des complots de la Havane. — Rien ne peut » me surprendre, a-t-il dit, en serrant la main de » don Luis; ..... puis il a poussé un profond sou- » pir, et a continué : — Je serai bien aise de mon- » trer au duc, logée dans ma maison, cette dona » Léonor qu'il a lâchement immolée. A l'accent » dont ces mots ont été prononcés, il était facile » de voir que des griefs secrets en provoquaient » l'amertume, et qu'à côté du plaisir de réparer » un crime, se trouvait celui d'accomplir une » vengeance. Du moins celle-là n'a rien que de » magnanime. Mais, grâce à Dieu! les instances » du marquis échoneront devant les nobles refus » de mon père. Je dis grâce à Dieu! car j'ai déjà » Madrid en horreur! Un grand bruit de chevaux, » de fouets et de cors se fait entendre. Est-ce la » fin de nos grandes aventures? »

« A midi.

» Mon ami, devine quelles augustes visites nous
» avons reçues. Le roi et la reine dans notre mai-
» son! comprends-tu notre joie, notre étonne-
» ment, notre embarras! Don Luis était le plus
» heureux d'entre nous; car il ne pensait pas à
» faire à Leurs Majestés les honneurs de son hum-
» ble séjour; il ne rêvait qu'aux moyens de trans-
» porter ici une chaîne de fer, pour décorer la
» façade de sa maison et apprendre ainsi aux siè-
» cles à venir que des têtes couronnées en avaient
» franchi le seuil. Le roi, pressé de poursuivre sa
» partie de chasse, n'est entré qu'un moment.
» Don Jaïmé, que le prince de la Paix, ou, comme
» Leurs Majestés l'appellent, *Manuelito* (1), vou-
» lait emmener, a déclaré lui-même que l'arrêt
» devait être subi tout entier, et il a laissé le
» Roi repartir sans lui. Dona Marie-Louise,
» obligée par un peu de fatigue à rester avec nous,
» semblait indignée du fade langage du comman-
» deur; plusieurs fois elle a essayé de lui imposer
» silence. J'aurais voulu pouvoir embrasser les
» genoux de Sa Majesté. Je me sentais mainte-
» nant rassurée par son auguste appui. Dona
» Marie-Louise serait la plus aimable des femmes
» si elle n'était la plus noble, la plus belle des

(1) Pour Manuel.

» reines. Quand on m'a dit qu'elle venait d'avoir
» cinquante ans, j'ai cru que l'on tentait ma cré-
» dulité. Elle est grande; ses traits et sa taille
» semblent jeunes encore; il y a de la séduction
» dans toute sa personne. Son accent italien est
» loin de nuire au charme de ses paroles; ses
» manières sont si faciles, sa grâce si naturelle,
» sa politesse si bienveillante, que je me suis
» trouvée dès l'abord à mon aise en sa présence;
» et pourtant à l'affabilité qui fait oublier la dis-
» tance des rangs, elle unit un tel caractère de
» majesté, qu'on ne peut méconnaître dans son
» port et dans tout son air, l'impératrice d'une
» moitié du monde.

» Je sais gré au marquis de C*** d'avoir seul,
» entre tous les courtisans, entretenu la reine,
» non plus de ce qu'ils appelaient ma beauté,
» mais de l'ancienne splendeur et de l'abaisse-
» ment de notre famille. Tout-à-coup dona Marie-
» Louise a désiré demeurer seule avec le cham-
» bellan et mon persécuteur. Au fond de son œil
» ardent, on voyait s'agiter une grande pensée.
» Je suis bien sûre qu'elle a trouvé un moyen de
» châtier l'insolence du sujet qui lui désobéit.
» Heureuse d'être rendue à moi-même, je suis
» venue te continuer cette singulière histoire.
» Ma pensée a besoin d'arriver jusqu'à toi pour
» prendre du repos. Tu m'es indispensable
» comme un appui à nos frêles arbustes. Com-
» ment font les femmes à qui un frère n'a pas été

» donné? elles n'ont reçu de Dieu qu'une ame
» incomplète. »

« A trois heures.

» Aurai-je la force d'achever ce récit? la tête
» me tourne comme au-dessus d'un abîme. Mon
» existence vient d'être bouleversée; une pensée
» qui ne s'était jamais offerte à moi, se présente
» sans ménagement, tout entière; et avec quel
» cortége! je n'ai pas quinze ans...., ma vie est
» déjà enchaînée pour jamais! O mon Alonso, ta
» sœur n'appartient plus ni à soi-même, ni à toi.
» Ils m'ont rappelée. La reine m'a dit qu'elle
» ressuscitait en moi la splendeur éteinte de ma
» maison, qu'elle m'élevait à la grandesse. A ces
» mots, j'ai tremblé; le commandeur me regar-
» dait comme une proie qu'il venait de s'assurer.
» j'ai eu moins de trouble peut-être lorsque le
» chambellan, malgré son âge, m'a été désigné par
» la reine comme l'époux qu'elle m'ordonnait d'ac-
» cepter. Tant de pensées douloureuses m'acca-
» blaient, j'éprouvais tant d'impressions nou-
» velles que je n'ai pas trouvé une parole à dire;
» je me suis enfuie. Depuis ce moment, laissées
» libres par la sieste, ma mère et moi nous con-
» fondons nos pleurs. Ma main défaillante ne
» peut plus tenir la plume. Parmi les idées af-
» freuses qui m'assiégent, il en est une qui do-
» mine toutes les autres, contre laquelle mon
» cœur n'a pas de courage: se peut-il que dans
» quelques jours j'aie à reléguer au second rang

» une tendresse qui a grandi avec nous? Ah! je » sens trop que cet effort sera au-dessus de ma » puissance!

» MARIA DE LAS ANGUSTIAS. »

» S'il eût été temps encore, je serais allé ravir Maria à une alliance si peu faite pour son cœur aimant, et aux piéges d'un courtisan dépravé. Il était trop tard. J'éprouvai un sombre désespoir. Les longues illusions de mon enfance venaient de s'évanouir : nous nous étions tant de fois promis de vivre l'un pour l'autre, que ce rêve insensé avait fini par s'emparer de tous nos sentimens et de toutes nos idées. Je me réveillais au désert.

» Une nouvelle lettre, datée de Madrid, me donna la suite de ces tristes scènes.

« Don Luis, me disait Maria, était trop flatté » dans son orgueil de Castillan et dans sa ten- » dresse de père, pour soupçonner ou apperce- » voir mes peines; il oubliait qu'un lien, par » lequel deux vies s'attachent l'une à l'autre, » veut l'accord des sentimens, des goûts, de tout » ce qui constitue l'existence intime; autrement » c'est s'enchaîner au malheur même. Frappé » seulement de l'âge du marquis et de son extérieur, » il croyait me réconcilier avec l'alliance à laquelle » j'étais destinée, en me déroulant le tableau de » ses honneurs. Ce seigneur, ajoutait mon père, » avait comme moi une imagination romanesque : » depuis quinze ans qu'un crime lui avait enlevé

» au berceau sa nièce, sa fille adoptive, il cher-
» chait à former des nœuds qui pussent consoler
» sa douleur; peut-être aussi voulait-il ne pas
» laisser à don Juan, qu'il paraissait haïr, son
» immense fortune.

» On décida que nous irions sur-le-champ à
» Madrid. Mon père pouvait sans péril, après
» tant d'années, paraître dans la capitale; le
» terme de son exil approche : d'ailleurs on dit
» que sous l'empire de don Manuel le saint tribu-
» nal sommeille.

» La nouvelle de notre prompt départ fut pour
» moi un coup de foudre, comme si cette préci-
» pitation changeait quelque chose à mon destin
» en l'accomplissant. Il fallut obéir; je quittai
» avec des pleurs cette vallée aride et sauvage.
» Oh! combien maintenant je la trouvais belle;
» combien j'aurais donné pour pouvoir y vivre et
» y mourir.

» Aux portes de Madrid, j'exprimai le désir
» de passer dans une maison sainte le temps qui
» devait s'écouler jusqu'au jour solennel. Je fus
» menée au couvent de***, qui a pour supérieure
» la veuve non consolée du frère que le marquis
» a perdu. Possédant de son chef un chapeau qui
» lui promettait de nombreux hommages, elle
» porta dans le cloître son titre désormais éteint
» avec elle, et sa douleur qui ne doit pas finir.
» Dieu l'avait frappée dans toutes les affections
» de sa vie en souffrant qu'après des fils moisson-

» nés par la guerre, après un époux adoré, la
» petite Manolita, en qui tous ces êtres chéris
» devaient revivre, lui fût enlevée par un lâche
» complot. Il ne pouvait y avoir d'adoucissement
» à ses peines que dans le silence et la solitude
» des monastères. Elle a pris avec le voile un
» nom qui rappelle ses infortunes. L'excellentis-
» sime *Sor* (1) Maria de *los Dolores* me toucha vi-
» vement par son abord. Une imagination souf-
» frante et exaltée se révèle dans tous ses traits.
» Ses manières attestent une vive sensibilité. Ma
» jeunesse et ma timidité l'intéressèrent. Elle
» fut surprise de la détermination à la fois tar-
» dive et subite du chambellan, mais sans blâ-
» mer sa résolution, ni même son choix. Elle
» regrettait moins qu'il eût pris une compagne
» en dehors de la grandesse, en se rappelant
» l'ancien éclat de notre race; mais elle songea
» que je me consacrais à embellir les derniers
» jours du vieillard à la place de la fille qu'on
» lui a ravie : ses souvenirs se réveillèrent, et
» ses larmes se mêlèrent à celles que je versais.

» Le surlendemain devait être le jour des ser-
» mens irrévocables. Le marquis vint bientôt
» avec mon père; il resta long-temps. Je voulus
» obtenir des délais; mais il parut attristé de mes
» prières, et j'ai consenti à tout. Devais-je affli-

(1) Sœur.

» ger déjà celui dont je vais promettre au ciel le
» bonheur ?

» Mon ami, je suis bien émue. Il y a tant de
» choses qui m'accablent! il en est tant qui me
» troublent et me désolent! Le jour qui se pré-
» pare est si imposant, si mystérieux! Oh!
» toutes les femmes ont-elles à subir ces affreux
» combats! Hélas! toutes n'ont pas à remplacer
» des affections douces et saintes par de cruels
» devoirs. L'époux qu'elles acceptent est de leur
» choix, l'ami préféré, celui qu'elles adoptent
» pour dépositaire de leur destinée... Mon Dieu!
» que dis-je? je retombe dans mon coupable éga-
» rement en me livrant à la douceur de te confier
» mes peines. Adieu, je sens qu'il faut que je re-
» tourne aux pieds de celui qui a souffert pour
» nous.

» ...Adieu, toi le compagnon de mon enfance,
» l'ami de mon cœur, adieu! prie de ton côté
» pour ta sœur Q. B. T. M. (1). »

» Jaïmé, sa fortune, son audace me révoltaient. Je haïssais davantage le despotisme dépravé sous lequel gémissaient les Espagnes, en voyant associé à ses faveurs l'homme qui aspirait à dominer, à corrompre le cœur de Maria : une autre lettre vint me rassurer.

(1) Qui baise tes mains.

« De Ségovie.

» Mon frère bien-aimé, je t'écris quelques » lignes à la hâte, pendant le relais. Le marquis » est allé remercier le commandant du fort, offi- » cier de ses amis, qui a cérémonieusement salué » notre arrivée des trente coups de canon dus à » la grandesse. Je veux m'entretenir un moment » avec toi.

» C'est dans sa chapelle que le marquis a reçu » ma foi. Durant cette heure terrible, je te cher- » chais, et, ne te trouvant pas, je fondais en » larmes. Ma mère et la supérieure du couvent » de*** m'ont soutenue dans le cours de l'acte » solennel; toutes deux étaient également agi- » tées : dona Léonor voyait sa fille disposer de » son existence et quitter le toit paternel; sor » Maria de los Dolores songeait aussi qu'elle au- » rait pu voir sa Manolita couverte des voiles et des » parures de l'hyménée. Ces pensées ont tant » ébranlé son ame, qu'à la fin des mystères elle » s'est évanouie : je me suis ranimée pour la se- » courir.

» Tout le monde pleurait : don Luis cherchait » vainement à se défendre de son émotion; Pablo » sanglottait. Le pauvre Pablo! on va bientôt le » conduire au royal monastère de San-Lorenzo » del Escorial, dont un parent du marquis est » prieur. Dieu lui envoie sa grâce et le rende » digne de l'habit auguste qu'il va revêtir!

» Nous nous retirons dans le Guipuscoa. J'i-
» gnore les motifs de ce brusque départ. Don
» Jaïmé, qui assistait à mon mariage ainsi que
» son frère aîné, vint aussitôt m'entretenir d'une
» affaire à laquelle il consacrait tous ses soins : il
» s'agissait de ma présentation. Peu après, la
» reine exigea du marquis qu'à l'instant même il
» allât solliciter du roi la permission de visiter
» son État (1), et qu'il partît sur l'heure. Il m'a
» fallu quitter ma pauvre mère : cette séparation
» inattendue m'a navrée de douleur. Encore si
» Pablo devait rester avec eux! Si toi-même tu
» devais les rejoindre! Mais non! leurs enfans
» sont tous entraînés loin d'eux, peut-être pour
» toujours!....

» Nous partons. Adieu, mon Alonso; sois heu-
» reux, et, à travers les affections que tu vas con-
» tracter dans le monde, réserve un tendre sou-
» venir à ta pauvre sœur Q. B. T. M. »

» Maria m'était enlevée : le malheur l'attei-
gnait elle-même. Je succombais sous le poids de
ma douleur; mais c'est pour cet âge que les poëtes
antiques ont inventé la fable de Pandore. Au fond
de toutes les peines du jeune homme reste tou-
jours une espérance cachée, qui se dévoile quand
le dernier moment est venu.

» La comtesse remarqua mon accablement; la
première parole de compassion qu'elle laissa tom-

(1) Nom des domaines des grands.

ber sur moi porta au milieu de mes noires pensées un rayon de joie, comme le soleil perce d'épais nuages et dissipe la tempête. Je lui racontai toutes mes peines : elle fut à la fois indignée des poursuites du commandeur et surprise de me voir mettre dans le nombre de mes chagrins la soudaine élévation de Maria. Des relations de rang et même de parenté s'établissaient entre elle et la marquise. Je m'assis à sa table; je me promenai tous les jours à ses côtés. Il faut avoir été jeune, timide, admis près d'une femme, brillante du double éclat du rang et de la beauté, pour comprendre le sentiment de joie et d'orgueil que faisait naître en moi la plus simple de ses faveurs.

» Les bontés de cette femme charmante me flattaient comme des promotions, comme tout ce qui nous agrandit à nos propres yeux, et je demeurai non moins timide à ses côtés. Peut-être sa bienveillance était-elle pour moi, à mon insu, ce qu'est celle des rois : plus ils nous élèvent, mieux nous mesurons la distance qu'il nous resterait à franchir pour arriver jusqu'à eux. O femmes ! votre empire est plus grand et plus redoutable que celui des maîtres du monde. Ces ministres de la fortune ne peuvent atteindre que notre vie extérieure de leurs disgrâces ou de leurs bienfaits ; on réussit à les fuir, à les défier peut-être. Vous seules régnez sur notre existence intime ! vous seules avez des secrets pour la désoler et l'embellir ! c'est au fond de nos cœurs qu'arrive

votre sourire, doux comme l'espérance ou enivrant comme la félicité!

CHAPITRE III.

» Je portais souvent auprès de sir Georges le trouble de mon ame. Il avait une manière de parler de dona Matéa qui charmait mon admiration en la justifiant. Il ne s'arrêtait plus quand il avait commencé de rendre hommage à la comtesse, de vanter les dons attachans de son esprit et de son cœur. « Ses manières, disait-il, presque étrangères à l'abandon révoltant des femmes du » Midi, ont reçu de la direction de ses idées et » de la fermeté de ses principes une réserve que » je pourrais dire anglaise. Cette femme charmante m'inspire tant d'estime, son ame est si » élevée, que je ne puis me persuader qu'elle ait » exaucé les vœux d'un personnage médiocre, » comme cet imberbe jacobin, ce courtisan dissolu de Jaïmé. — Jaïmé! Que dites-vous? m'écriai-je avec l'accent du désespoir. — Je pense » tout-à-fait comme vous, reprit l'Anglais; ce » bruit ne m'a pas moins révolté. Mais il est très-répandu, peut-être parce que, dans ce pays, » on ne suppose pas une femme sans amant plus » que sans directeur. Cet écolier arrogant et ignare,

» qui voudrait mettre son pays en cendres parce
» que le hasard a placé son berceau après celui
» d'un frère, ce courtisan dissolu qui achète des
» honneurs par des infamies, ne pouvait séduire
» un esprit élevé, ni satisfaire aux besoins d'une
» sensibilité exquise. Non! Il ne se sera pas
» trouvé à la fois dans un pays deux femmes as-
» servies par qui devrait fléchir le genou devant
» leur supériorité. Cet empire de la médiocrité
» sur l'esprit, sur l'imagination, sur la grâce,
» est un hideux phénomène que le monde ne
» verra pas se reproduire. »

» Un jour, sir Georges n'était pas venu passer l'après-midi chez dona Matéa. Je l'accompagnai seul à la promenade publique. Les momens s'écoulèrent, bien doux et bien rapides; la nuit était déjà venue, lorsqu'une diseuse de bonne aventure s'offrit à nous. Sa mantille blanche brillait à travers les ombres, et, sous le costume de sa tribu, se montrait une sorte de beauté sauvage.

» L'Espagne a été inondée au quatorzième siècle, ainsi que la moitié de l'Europe, des flots errans de cette nation de magiciens populaires, pour qui la divination était un moyen de vol et le meurtre un moyen d'existence. On les appelait Égyptiens ailleurs; dans la Péninsule on les nomma *Gitanos*; race odieuse, qui, mettant sa scélératesse à la solde des passions étrangères, fut chargée d'assouvir les haines des riches et des grands. Le gouvernement ferma long-temps les yeux sur leurs

sanglans désordres, il les proscrivit enfin : mais Charles III seul réussit à les extirper, et depuis lors, quelques familles, cachant dans les montagnes de l'Andalousie leurs habitudes sauvages, ou rentrées à peu près dans la vie commune, et occupées à dévoiler sur les carrefours les secrets de l'avenir, sont tout ce qui reste de cette dernière invasion de Barbares.

» La Gitana nous proposa ses oracles, et la comtesse, lasse de poursuites importunes, consentit en riant à écouter ses prophéties. Aux formules consacrées succédèrent, suivant l'usage, des détails sur les événemens déjà accomplis. Les premiers mots m'inspirèrent une surprise toujours plus vive. Je ne croyais point aux génies familiers, ni aux divinations mystiques; et cependant on eût dit que la jeune Bohémienne avait passé sa vie dans l'intérieur de dona Matéa, tant ses révélations avaient d'exactitude. La comtesse se hâta d'y couper court avec un air d'effroi; il serait difficile d'exprimer ce qui se passa dans mon ame lorsque, se retournant vers moi, la Gitana nous entretint de l'amour que je nourrissais : comment le savait-elle? Je n'avais dit à personne mon secret, ou plutôt je l'ignorais encore. Dona Matéa prit pitié du trouble où j'étais. « Je ne te demande, dit-elle, ni le » passé, ni le présent; surtout, eut-elle soin d'a- » jouter, puisque tu n'as à me dire que des folies. » C'est de l'avenir que me promet ta science. — » Hé bien! répondit l'étrangère d'une voix que

» j'entends encore, le comte ne peut manquer
» de tomber bientôt sous le poignard! »

» Cette scène produisit sur la comtesse une impression profonde. Poussant la piété jusqu'au respect des minuties sans nombre, des pratiques idolâtres, des grossières croyances dont la dévotion espagnole se compose, la superstition pouvait sans peine avoir accès auprès d'elle. La fidélité des souvenirs invoqués par la Gitana l'effrayait sur l'oracle sinistre : elle resta triste et épouvantée. Dépositaire de ses sollicitudes, j'essayais de les dissiper ; mais ce n'était pas sans rougir : je songeais aux indiscrètes paroles de l'Egyptienne.

» Cependant une sorte d'intimité naquit de ces communications familières qu'un secret avait établies entre nous. Il me sembla qu'une autre sœur m'était donnée ; une autre sœur, non ! je vouais à toutes deux un culte ; l'une et l'autre étaient à mes yeux plus que de simples femmes ; mais, avec sa chevelure blonde qui tombait à grandes boucles sur ses épaules, avec ses yeux d'azur dont le feu était tempéré par une bonté divine, sa rougeur modeste, sa taille svelte et légère, Maria ne paraissait pas être de ce monde que nous habitons : c'était une fleur dont le doux parfum restait seul à la portée des hommes ; c'était un ange tutélaire qui veillait sur moi ; je ne savais attendre d'elle que des biens. La comtesse m'inspirait de la crainte, une voix secrète me disait déjà qu'elle pourrait désoler ma vie.

» Je m'étais souvent étonné des manières froides et indifférentes qui annonçaient que l'amour du comte était éteint depuis long-temps. Combien alors mon cœur prenait parti pour dona Matéa! Son affection était résignée aux torts de son infidèle époux, mais non pas sa fierté. Elle s'irritait de le voir étaler à tous les regards ses efforts pour obtenir une misérable conquête : une fille de l'Andalousie, dont la voix publique vantait la beauté, était venue s'établir dans un village voisin de Salamanque, sur la route des troupeaux du nord aux hivernages de l'Estrémadure, et demander au curé de la paroisse la consécration des liens qu'elle voulait former avec un jeune Arragonais, *mayoral* (1) de la *Mesta* (2). Comme il arrive trop souvent, le *proviseur*, mû par des considérations temporelles, différait sans cesse depuis plusieurs mois l'autorisation que le curé devait attendre, et le comte était accusé de ces retards. Loin de faire mystère de son amour repoussé, il semblait tirer vanité de sa passion, comme si la vivacité de ses sentimens devait l'honorer plus que ses torts le flétrir. La comtesse indignée essaya enfin de faire enlever la fiancée du *mayoral*. C'était appeler sur soi des ressentimens

(1) Chef de troupeau qui conduit dix mille têtes.

(2) Société de tous les propriétaires puissans de troupeaux. Ses immenses prérogatives sont comptées parmi les causes les plus actives de la décadence de l'Espagne.

terribles. Les enfans de l'Andalousie ne savent point haïr à demi, et peu de jours après, dans une nouvelle apparition, la Gitana lui déclara, avec un accent qui la fit frissonner, que sa vie entière serait en butte aux persécutions d'une haine implacable. Cette Bohémienne n'était autre que la compagne désignée du pasteur. Quelle main lui avait dévoilé les secrets les plus intimes de dona Matéa? Comment ses yeux avaient-ils pu lire dans l'ame de l'illustre Gadétane et dans ma pensée?

» Cependant la séduction de l'or échouait, aussi bien que toutes les autres, contre ses opiniâtres dédains, et le saint-office dont le comte était alguazil-major, allait prendre soin de le venger, lorsqu'un soir je me trouvais chez dona Matéa avec son fils, sa fille au berceau et leur père : on annonça un homme qui demandait à entretenir l'excellentissime seigneur d'une affaire importante. L'inconnu parut, en même temps, au fond de la longue galerie qu'éclairait mal une petite lampe récemment apportée de France. Le comte alla vers lui. La voix de son fils, qui faisait à lui seul la petite guerre, en accompagnant chacune de ses charges du cri de vive le général Bonaparte! ne couvrit qu'à moitié le dialogue sinistre. — « Votre excellence me reconnaît-elle? » dit l'étranger. **Je suis don Bartholomé de Darroca; elle m'outrage depuis six mois. Qu'elle meure sans confession avec tous les siens!** »

Ce dernier mot retentit accompagné d'un cri douloureux : l'oracle de la Gitana venait de s'accomplir. L'enfant tombe au même instant. Je n'ai que le temps de saisir la première arme que m'offre le hasard et de courir à l'assassin. Il s'était déjà élancé sur un berceau que la malheureuse Matéa essayait de couvrir, en demandant grâce pour sa fille. Je porte au pâtre farouche un coup qui l'arrête et l'ébranle. Tandis que je redouble, il me frappe de sa dague terrible ; mais lui-même chancelle. Il serait tombé en même temps que moi, si l'aspect d'une foule de domestiques attirés par le bruit n'avait réveillé ses forces expirantes. Le furieux songea à se frayer un passage, tout affaibli qu'il était, au milieu de cette troupe désarmée. La peur ouvrit les rangs, et il disparut. Plusieurs domestiques renversés, le comte noyé dans le sang, son fils expirant à ses côtés, Matéa évanouie sur ces cadavres, moi-même me traînant auprès de l'infortunée pour l'arracher à son désespoir, telle était l'affreuse scène que l'Arragonais laissait après soi.

» Je ne sentais pas ma blessure ; je ne sentais que la douleur de l'épouse, de la mère désolée. Je lui présentai sa fille. Aldouzita ne savait pas encore prononcer des paroles. Elle fit mieux, et porta ses petites mains vers les yeux de sa mère, comme pour essuyer les pleurs dont ils étaient baignés. Dona Matéa sourit tristement à cet augure. Bientôt elle reprit des forces, quitta Sala-

manque, désormais rempli pour elle de souvenirs cruels, et porta dans Madrid le deuil profond de son ame.

» La comtesse et ma sœur me manquaient à la fois. L'absence de Matéa réveillait dans mon cœur et exaltait toutes mes peines ; grâce à Dieu, peu de jours devaient s'écouler : ils eussent été bien longs si le moment d'obtenir mes degrés n'était venu. Le travail apportait une diversion impérieuse à l'inquiétude de mon ame.

» Pablo venait aussi de prendre possession de son nouvel état. Ce qu'il m'écrivit de ce moment solennel ne m'alarma pas seulement pour son repos ; je tremblai d'apprendre que les passions du monde, le poursuivant jusques sous le cilice, me donnassent un frère pour rival.

« Le voyage de San-Lorenzo del Escorial, me
» disait-il, a fait sur moi une impression pro-
» fonde. L'Afrique n'a pas de plus hideux aspect,
» de plus triste silence que les huit ou dix lieues
» qui séparent Madrid et le *royal monastère*.

» De tristes pensées m'avaient assailli. Le parc
» de la Fresneda avec ses frênes, ses chênes verts,
» ses platanes, me rendit quelque courage. Par-
» donne si je t'entretiens de ces émotions : ce
» sont les plus fortes, hélas! et peut-être les
» plus décisives que j'aie ressenties. L'aspect de
» cette nature tristement majestueuse, ce mo-
» nument où allait se dérouler le cercle entier de

» ma vie, la douleur que j'avais éprouvée en
» quittant le toit paternel, tant de secousses je-
» taient mon imagination ébranlée en dehors de
» la sphère étroite où elle s'était renfermée jus-
» qu'alors.

» Nous sortions de la Fresneda ; mon père
» m'expliquait la scène livrée à mes regards : en
» face de nous, la vaste chaîne des monts neigeux
» de Guadarrama ; et sur leurs croupes le village de
» l'Escurial, le bourg de San-Lorenzo, le couvent
» immense, les jardins qui s'étendent jusques
» dans la vallée. Un seul point de cet imposant
» tableau arrêta ma vue. Une grande croix de fer
» s'élève près de la route sur un des mille rochers
» qui couvrent le sol et lui donnent un air sau-
» vage. A genoux devant le monument religieux,
» une femme priait. Des habits de deuil la cou-
» vraient tout entière. Ses yeux levés vers le ciel
» imploraient cette Providence qui venait sans
» doute d'arracher à sa tendresse des êtres chéris.
» Son affliction rendait sa beauté plus touchante.
» Pourquoi ce spectacle, au milieu d'une grave
» solitude, en présence du mausolée des rois où
» moi-même je venais ensevelir mes jours, éveilla-
» t-il tout-à-coup dans mon sein mille pensées
» d'amour et de vie ? L'existence, une existence
» passionnée, ardente, infinie, commençait pour
» moi aux pieds de ces sombres murailles qui al-
» laient me voir abjurer, et les affections, et les
» joies du monde.

» Cependant, l'inconnue se lève. Sa voiture
» descendait de San-Lorenzo, escortée d'un grand
» nombre de laquais à cheval et armés. Leur
» riche livrée, les armoiries de son carrosse, les
» dessins dorés dont les panneaux étaient couverts,
» tout montrait unie à l'éclat de la beauté cette
» inévitable magie de l'éclat du rang. Long-temps
» je suivis de l'œil et du cœur le char rapide.
» J'étais bouleversé : on eût dit qu'il emportait
» toute ma destinée.

» Un autre univers venait de s'ouvrir pour
» moi; mais ma vie ne s'agrandissait qu'en se
» sentant incomplète; mon ame, élancée vers un
» champ immense de rêves enivrans, s'indignait
» de trouver là aussi des limites qu'elle ne pouvait
» franchir; en ce moment j'entends la porte de
» la cour des rois, celle où les personnes royales
» ne passent qu'une fois vivantes, se refermer sur
» mes pas. Tout mon être tressaillit d'horreur :
» c'était comme une révolte de mon sang; la na-
» ture protestait en moi contre l'irrévocable
» arrêt du sort. »

» Je ne pus méconnaître la comtesse dans le portrait animé qu'ajoutait Fray Pablo. Son imagination ardente y avait déposé toutes ses couleurs et tous ses feux. J'étais encore troublé de ce récit quand le jour des thèses arriva. Fortunato tenta en vain un dernier effort pour s'élever au rang de licencié. Je montai en chaire après lui; il eut le chagrin de me voir accueilli par un concert d'ap-

plaudissemens. Quand la conférence fut terminée et ma réception résolue, le recteur de l'université, grand d'Espagne, suivant l'usage, et parent du feu comte de D***, me remit une cédule qui me nommait officier aux gardes. Les voûtes retentirent des témoignages de la satisfaction publique. Un concours nombreux se pressait autour de moi. J'étais étourdi de mon bonheur; il n'y manquait que la douceur de tomber dans les bras de Maria et de ma mère.

» Malgré les dédains inexorables du monde, les tragiques infortunes de dona Matéa avaient appelé sur elle l'intérêt public. Godoy ne dédaigna pas de se montrer sensible au meurtre d'un personnage illustre, son parent. La renommée, qui ne raconte qu'en exagérant, attribuait à l'étudiant de Salamanque, au frère de la belle marquise de C***, une part poétique dans le salut de la comtesse. On crut me devoir une récompense.

» Je savais autant de gré à dona Matéa de la manière dont m'arrivait cette grâce royale que de ma promotion. J'y trouvais une recherche de bienveillance qui faisait battre mon cœur de plus d'une émotion délicieuse. Fortunato vint me serrer dans ses bras. Les impressions du premier âge sont expansives et confiantes; je le crus réconcilié avec moi par mon succès. Un moment après je rencontrai son regard, et tant de haine, tant de méchanceté s'y trahissait, que j'en fus saisi comme de la déclaration que toutes mes

épreuves n'étaient pas terminées ; je vis qu'un ennemi me restait, et je traversai la foule avec une sorte d'effroi. Un ennemi ! ce mot a quelque chose de terrible pour le jeune homme qui ne sait encore rien haïr, pas même les pervers !

» Époque de la vie fortunée ! Alors les peines sont passagères ! alors il n'y a de durable que la confiance ! J'allais voir Madrid, retrouver mes parens, porter aux pieds de dona Matéa ma reconnaissance ; et dans ce mot je comprenais tant de choses ! j'étais si heureux d'avoir le droit, le devoir d'aimer cette femme charmante ! Une carrière s'ouvrait devant mes vœux, c'était celle de l'honneur, celle que mes ancêtres avaient fournie avec gloire. Pouvais-je assez bénir la main qui me l'avait aplanie ? L'estime de dona Matéa m'attendait sur la route pour couronner mes travaux ; son suffrage c'était la gloire. Moins favorisé du sort que mes ancêtres, je partais de plus loin et ne me plaignais plus de mon partage. Il y avait en moi une voix secrète qui me félicitait d'avoir à recommencer pour mon compte l'œuvre de mes aïeux.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

CHAPITRE PREMIER.

» Il me tardait de dire adieu à Salamanque. Un *coche de Colleras* (1), qui arrivait de la Corogne, allait repartir aussitôt pour Madrid. Les six mules n'attendaient que le signal; à les voir, dans leur ardeur impatiente, agiter leurs nombreux pompons de dix couleurs et leurs grelots retentissans, ou brandir les longues cordes qui les tenaient grossièrement attelées, on n'eût pas deviné qu'elles arrivaient des extrémités de la Galice. Un négociant avait loué tout l'intérieur, ne laissant à la disposition du *mayoral* (2) que l'étroit cabriolet d'osier suspendu au-devant de la voiture; là une place restait.

(1) Grand et lourd carrosse qui sert de chaise de poste et de diligence publique.

(2) Le conducteur.

» Je n'étais pas bien sûr que ma double dignité d'officier aux gardes et de licencié me permît de la prendre. Un jeune Andaloux, à l'œil vif, à l'air décidé, me fit, avec tout le babil de son rôle, les honneurs de la place que je dédaignais. — « Nous vous promettons, me disait-il, la compa-» gnie d'un magistrat aussi grave que s'il avait » déjà fait le métier de juge au temps de Jeanne » la folle, et plus noble que les fils de roi dans » le siècle où nous sommes. *Ergo igitur*, venez » avec nous, très-érudit seigneur : comme je » m'appelle Antonio, Andaloux et vieux chré-» tien, vous irez un train d'étudiant qui s'en va, » ou de solliciteur qui arrive. D'abord vous m'a-» vez pour *zagal*, et il n'est pas dans la chré-» tienté un postillon qui me vaille. Ensuite la » *colonelle* que vous voyez ici est une mule de » prince ; elle est sortie des écuries de Sa Majesté » pour un œil qu'elle venait de perdre ; la pauvre » bête ! si elle les avait perdus tous deux, elle » serait entrée dans ses conseils. La *capitaine* » qui vient après.... » — Tandis que le *zagal* parlait encore, je réfléchis qu'en ne saisissant pas l'occasion qui s'offrait à moi, je courrais le risque d'attendre, des mois entiers, un moyen de transport; et je partis. Le mayoral, sans s'inquiéter de ses voyageurs, s'était installé d'abord dans les vastes replis de son manteau brun et emparé de l'un des coins du cabriolet incommode; dans l'autre, s'établit un grave personnage qui ca-

chait sous le petit manteau, réservé dès-lors aux valets de comédie, sa taille épaisse et courte; il portait au cou la *golille* (1) des anciens temps; la rapière qui ne finit pas et la vieille ceinture de cuir complétaient son costume. Je regardai avec surprise son habillement suranné, puis je me glissai dans la place étroite que me laissaient mes deux voisins. Tous deux répondirent à mon salut avec une dignité presque égale. Le brigadier qui commandait notre escorte rangea ses cinq cavaliers en bataille. Je réfléchis que bientôt j'en commanderais cinquante. Antonio se plaça à la tête des mules de devant, les saisit au mors, poussa le cri du départ, s'élança au galop avec elles, et je me sentis emporté loin de Salamanque.

» Il est des momens où le repos nous fatigue par son contraste avec l'activité de notre ame. J'enviais le *zagal* qui, presque toujours suspendu à la tête de ses mules, courant plus vite qu'elles, les appelant par leurs noms militaires pour hâter leur course rapide ou pour la diriger, ne venant que de loin à loin prendre haleine sur le brancard, guidait le long et périlleux attelage à travers les plaines, le long des précipices, au déclin des montagnes.

» Mes idées étaient vagues et ardentes; la joie les dominait toutes. Affranchi du joug des études,

(1) Col étroit qui servait de cravatte.

lancé dans la grande carrière de la vie, j'avais déjà un rang parmi les citoyens éclairés, parmi les défenseurs de la patrie. Mes titres plaisaient en même temps à mon orgueil comme ma conquête et comme le don de Matéa. Matéa! car je le disais dès-lors : ma pensée osait aborder son image, osait s'occuper d'elle, sans recourir à des formules établies pour l'indifférence ou pour un froid respest. Telle fut ma première témérité; alors mon cœur était de feu : une sorte d'ivresse ébranlait autour de moi le monde; une sorte de songe brûlant le livrait à mon ambition, et le tendre sourire, qui avait tant de fois porté dans mon ame un trouble inconnu, en reculait sans fin les limites. O délire du premier âge! O attente confuse de félicités infinies! O prestiges d'une imagination jeune et satisfaite! Que ne pouvez-vous avoir de la durée? Vivre ce serait être Dieu. Éclair qui embrassez le monde et ne faites que passer, vous êtes tout le destin de l'homme : vous attestez sa puissance à la fois et sa faiblesse.

» Mon agitation contrastait avec le calme de mes deux compagnons de voyage. Il semblait que l'existence ne fût autre chose pour eux qu'un long sommeil. J'admirais que l'on pût sentir si peu ce bienfait du Dieu qui nous créa, et si mal en jouir. L'homme noir, ainsi qu'Antonio s'amusait à l'appeler, était livré à une léthargie profonde; seulement un de ces soupirs retentissans qui sem-

blent un appel prémédité à l'attention publique, plutôt que l'épanchement involontaire d'une ame souffrante, m'avertissait par intervalles que l'Andaloux avait tort de l'appeler un échappé de l'autre monde, égaré sur la route de l'enfer. L'inexorable Antonio le remerciait alors de ces soupirs comme d'un souffle propice que ses mules avaient en poupe. « Un peu plus fort, disait-il, et nous » serions arrivés tout d'un trait au monastère » qui est là-haut. — L'insolent! » me dit le voyageur dont la colère avait besoin de se trahir par des paroles; car pas un de ses traits ne l'aurait décelée. — « L'insolent! voilà donc à quel point » la corruption publique est venue, grâce à la » victoire du parti français! » — Je regardais l'inconnu pour essayer de comprendre ce qu'il voulait dire. Il ajouta : — « Depuis Philippe d'An-» jou, soi-disant Philippe V, qui, comme vous » savez, était ivrogne et borgne (1), quoi qu'on » ait pu dire, il n'y a plus de mœurs en Espagne, » plus de respect, plus de lois! tout est boule-» versé : il n'est qu'un remède à tant de maux. » — Je voulus répondre que, de temps immémorial, les enfans de l'Andalousie avaient le privilége de s'ériger en *graciosos*, de prodiguer d'impertinentes railleries. Je rappelai que l'insolence des valets datait précisément des vieux siècles qu'il paraissait regretter. — « Tout est boule-

(1) Les partisans de l'archiduc avaient accrédité ces bruits. Nous les verrons renouvelés contre Joseph.

» versé, reprit-il sans m'entendre, et la preuve,
» c'est que je suis ici : car enfin, outre que ce
» banc grossier n'est pas la place d'un homme
» tel que moi, croiriez-vous bien que c'est sous
» le soleil du royaume de Valence, à Xativa, que
» j'ai vu le jour? et j'arrive du fond de la Ga-
» lice! Il m'a fallu aller en pélerinage dans la
» ville du grand apôtre saint Jacques pour obte-
» nir de sa toute-puissance la conclusion d'un
» procès qui dure depuis plus d'un siècle et demi.
» Dans le bon temps, sous Charles II par exem-
» ple, un homme d'un sang aussi *rouge* (1), et
» même aussi *bleu* que le mien, eût-il par-
» couru ainsi les contrées lointaines? Ma race
» n'a pas vu un tel phénomène depuis celui de
» mes aïeux qui était un des douze preux du grand
» empereur Charlemagne, et qui même, si j'en
» crois ma généalogie, s'asseyait dans les galas de
» la table ronde au côté droit de Sa Majesté im-
» périale. Il faut bien que vous soyez jeune et
» imbu des idées nouvelles pour n'être pas sur-
» pris comme moi; car vous savez où est Xativa?—
» San-Félipe el Réal, » lui dis-je, en employant
le nom que donna à l'antique Sætabis le premier
de nos Bourbons. — « Non! Xativa, » reprit-il
avec violence, et pour la première fois ses yeux

(1) Dans quelques parties de l'Espagne, particulièrement dans le royaume de Valence, la noblesse se classe par la couleur du sang jaune, rouge et bleu.

s'animèrent. — « Xativa, la Sagonte des temps » modernes, la cité immortelle dont les jansé- » nistes français ont pu détruire les remparts, » effacer le nom sur nos cartes! Mais ce nom vi- » vra dans l'histoire, impérissable comme le » souvenir de ce siége fameux qu'elle soutint, il » y a tout à l'heure cent ans, pour la défense de » S. M. le seigneur don Carlos III (1) d'Autri- » che. Mon aïeul, sa femme, trois de ses fils, » ses deux filles, dont l'une n'avait pas quinze » ans, se firent tuer sur les murailles. Leur maison » fût détruite, et grâce à Dieu! elle n'a pas été » réparée depuis. Elle ne le sera jamais tant » que..... Par un miracle dont la reine des Anges » nous a favorisés, la seule salle qui soit restée » intacte au milieu des ruines est celle où Sa » Majesté avait promis à mon aïeul de le nom- » mer conseiller de Castille : ce miracle veut dire » quelque chose. Aussi mon fils étudie la juris- » prudence comme je l'ai étudiée moi-même. » Les promesses des rois sont sacrées, et voilà » long-temps que je l'ai dit : il n'y a qu'un re- » mède à tant de maux. »

» Nous arrivâmes au lieu du repos. Le principal voyageur, négociant âgé, auquel la voiture était louée, voulait qu'on prît plus loin un gîte. Les dragons s'y opposèrent. Leurs chevaux étaient harassés. L'assassin du comte s'était jeté dans les

(1) L'archiduc, compétiteur de Philippe V.

montagnes ; il avait réuni une bande nombreuse ; et le nom de Bartholomé de Darroca jetait l'effroi dans tout le royaume de Léon. — « Si vous » prétendez passer outre, dit le brigadier, payez-» nous et priez la mère de Dieu de protéger vos » trésors, aussi bien que l'eussent fait nos cara-» bines. » Le voyageur fut contraint de céder ; une vive douleur se montrait sur son visage austère. Il se retira dans l'hôtellerie, et demanda une chambre où il fût libre de demeurer seul. Mais le modeste logis ne pouvait offrir qu'un seul appartement aux étrangers. La conversation bruyante et grossière des soldats paraissait blesser son affliction. — « Je ne comprends pas, » lui dit mon noble compagnon de voyage, avec importance, et après un de ses soupirs, « que vous puissiez » avoir quelque chagrin, seigneur négociant, » vous qui voyagez dans l'intérieur d'une bonne » voiture, où vous êtes dignement et à votre aise » entre vos coffre-forts, tandis qu'un homme de » ma sorte, faute de temps, il est vrai, pour » trouver mieux, se voit relégué..... Heureuse-» ment, je sais un remède à tant de maux. » Le négociant sortit de son abattement pour répondre avec violence : « Un homme tel que moi, seigneur » hidalgo, après avoir eu le courage de deman-» der au travail d'honorables richesses, en use » sans y attacher un orgueil qui serait légitime, » peut-être, et sans placer dans leur possession » toutes ses jouissances ! Hélas ! il peut connaître

» la douleur, car il a un cœur de père; seulement quand un coup affreux vient de livrer ma fille au désespoir, en lui ravissant à la fois son époux et son fils, ce n'est pas l'héritier d'un grand nom que je pleure, c'est le petit-fils en qui je recommençais ma vie, c'est son père, le mari de ma bien-aimée Matéa, dont le meurtre.... » Je saisis sa main. — « Quoi! m'écriai-je, vous êtes don Domingo? — Comment le savez-vous! Vous connaissez ma fille? — J'étais près d'elle dans l'affreux moment.... — Oh! alors, je sais qui vous êtes, » me répondit-il en me pressant dans ses bras.

» Le négociant de Cadix ne trouvait pas de mots pour me dire toutes les sensations de son cœur paternel. — Sans votre secours, répétait-il, » je ne serais plus de ce monde : comment un » père survivrait-il à sa fille bien-aimée? Enfin » Matéa ne m'est pas ravie; la petite Aldouza » rendra à ses jours le charme que sa tendresse » répand sur les miens. Tout cela est votre ouvrage. Généreux jeune homme, je ne puis vous » offrir que le partage de ma fortune, et j'éprouve que c'est trop peu encore pour de tels » bienfaits. »

» Ainsi parlait le Gadétan. Il était arrivé à l'âge des froids calculs. Ses façons étaient brusques, son sourcil arqué avait de la rudesse, et sa grande bouche de l'amertume; on ne comprenait pas que des pleurs pussent sortir de ses yeux desséchés.

Son visage, pâle et maigre, ne trahissait d'ordinaire que par le feu de son regard l'ardeur de ses sentimens et de ses pensées; au milieu de ses mouvemens les plus impétueux, ses traits restaient immobiles, sa pâleur croissait avec son émotion, sa figure ne s'animait pas plus que le marbre, et cet étrange contraste, qui faisait ressortir quelquefois d'une manière effrayante la violence inconnue de ses pensées, donnait un prix nouveau à ses tendres épanchemens.

» La conquête d'un tel ami me sembla un succès de plus. Je réfléchissais que sa prudence guiderait ma jeunesse, que son affection m'ouvrirait le palais de sa fille. L'hidalgo de Xativa vint me distraire, par ses soupirs redoublés, de ces douces rêveries. Dans son mépris héréditaire pour tout ce qui avait quelque chose de commun avec le commerce et l'industrie, il ne concevait pas que cette variété de l'espèce humaine connût des douceurs et des angoisses dont il croyait le partage réservé aux castes de sang rouge et bleu.

» Don Domingo jeta un regard de mépris sur le Xativan, et il alla errer seul sur le grand chemin. J'aurais voulu le suivre : l'hidalgo m'avait pris à partie. « Le seigneur négociant, me dit-il, » ne veut pas entendre que lorsqu'on possède, » grâce à la mère de Dieu le fils, une noblesse, » pure et sans tache autant que l'immaculée » conception, on sent certaines choses d'une » toute autre manière que des gens adonnés à des

» travaux pénibles, et par conséquent doués
» d'une écorce plus dure. Mes pères ont brillé
» dans les cortès d'Arragon ; car il fut un temps
» où la couronne d'Arragon avait des cortès, et
» vous savez comment Philippe d'Anjou, qui était
» borgne, en dépit des flatteurs, et ivre les trois
» quarts de la journée, a tout détruit.... »

» Ici l'hidalgo poussa un tel soupir, qu'Antonio se laissa tomber sur le carreau, renversé, dit-il, par l'ouragan. Le Xativan reprit son histoire en ces termes, sans remarquer les facéties du zagal :
— « Ma race se compose de cent vingt-trois gé-
» nérations connues, depuis le Grec Ménesthée
» qui jeta les fondemens de Sætabis ou Xativa,
» avant d'aller bâtir le port de Sainte-Marie.
» Pour la première fois, dans ce long intervalle,
» une fille s'est départie de la sagesse dont ses
» aïeules lui ont donné l'exemple, et il faut que
» ce soit la mienne..... Un jeune officier vint, il
» y a quatre ans, chercher un refuge dans ma
» demeure, obligé, disait-il, par son amour pour
» la maison d'Autriche, à cacher sa tête proscrite.
» Ma fille était belle comme les anges et les do-
» minations des cieux. Séduite par l'étranger, elle
» a fui loin du toit paternel ; dès ses douze ans
» accomplis, ils ont demandé la bénédiction
» nuptiale, l'ont reçue malgré moi, et, pour
» comble de malheurs, loin d'avoir un grade
» dans l'armée, son détestable époux n'était
» qu'un roturier. Concevez-vous des lois qui

» permettent à une fille.... Voilà la corruption
» que le système français a introduite parmi
» nous. J'ai bien raison de le dire : Il n'est qu'un
» remède à tant de maux. »

» J'allais rappeler à mon compagnon de voyage qu'une législation, dont il se plaignait avec justice, était l'ouvrage de ces princes chers à son souvenir.

» Le conducteur nous annonça qu'il partirait avant le lever du soleil. L'hidalgo courut à l'un des quatre ou cinq lits dressés autour de nous sur des planches de chêne; il eut la douleur de voir don Domingo, qui rentrait de sa promenade solitaire, s'étendre sur une couche plus propre et plus douce avec laquelle le riche Gadétan voyageait toujours. Indigné d'une telle recherche, le descendant de Ménesthée murmura qu'il n'était qu'un remède à l'insolence croissante des marchands, et s'endormit en invoquant la reine du ciel ou la maison d'Autriche. Je voulus chercher comme lui le repos sur le seul de ces lits grossiers qui restât encore. La clarté douteuse d'une petite lampe de fer suffit pour me montrer réunis les motifs de plainte les plus graves et aussi les plus communs dans la Péninsule. J'appelai le maître du lieu. Il arriva. Sa femme, ses filles le suivirent. Un déluge, une tempête d'injures, de cris, de menaces accueillirent l'exposé de mes griefs. Les valets, les fils de l'hôte étaient accourus, armés de leurs fusils. Les dragons, le

cigarre à la bouche, maintenaient strictement leur neutralité ; le plaideur de Xativa se réveilla pour se joindre aux assaillans. Ma délicatesse lui paraissait une de ces importations françaises qu'on ne pouvait trop déplorer. Les inconvéniens dont je me plaignais faisaient partie de cet ancien régime qui lui était cher. Il me fallut céder à l'orage. Je me résignai gaiement à chercher sur deux bancs que je rapprochai un sommeil qui ne se fit pas long-temps attendre. Les douces impressions qui m'avaient agité depuis les portes de Salamanque conservèrent leur empire, et toute la nuit des songes fortunés entretinrent dans mon cœur des vœux plus hardis que ceux du jour. A dix-huit ans, le sommeil et la veille se ressemblent : on ne fait que changer de rêves.

» Le lendemain, don Domingo me força de prendre place à côté de lui. Le Xativan, en me voyant monter dans la voiture, pensa de nouveau que tous les rangs étaient confondus. Antonio lui répondit une de ses railleries. L'escorte mêla quelques sarcasmes militaires aux plaisanteries de l'Andaloux. Le mayoral donna le signal du départ : un grand cri le transmit à l'attelage, et les mules nous emportèrent comme si elles allaient nous précipiter dans les abîmes.

» Le père de Matéa ne se lassait pas de me parler de sa fille, plus que je ne me lassais de l'entendre. C'était à la Corogne, près de s'embarquer pour nos royaumes d'outre-mer, que

quelques lignes de la comtesse lui avaient appris l'affreux malheur. Ces récits nous conduisirent jusqu'aux portes de Madrid.

» Mon cœur battait avec violence; tout l'échafaudage de mes joies venait de s'écrouler; on eût dit qu'une fée ennemie l'avait touché de sa baguette. Il n'est pas de magie plus puissante et plus rapide que celle du sentiment qui commençait à dominer mon amê; il nous rend tour à tour insensés d'espérance ou de crainte. Mais nous ne sommes confians que loin de la personne aimée. Alors nous la voyons seulement parée des grâces qui nous ont séduits. De près, nous sentons tout le mal qu'elle peut nous faire.

» Nous suivions les rives boisées du Manzanarès. Je ne savais pas que ce fût le beau côté de Madrid, et je m'attendais à marcher parmi des merveilles. Assise sur le déclin escarpé d'une plaine qui commence aux pieds de la Somo-Sierra, la ville se déployait majestueusement devant nous en amphithéâtre; les avenues de la Floride nous cachaient l'intervalle de sol inculte et désert, qui occupe le penchant des collines, depuis le pied des murailles, jusqu'au fond du bassin, à travers lequel le Manzanarès promène son cours inapperçu; je ne voyais que les hauteurs. Sur leurs croupes imposantes se montraient des portes monumentales, des clochers sans nombre, le somptueux palais qui a remplacé l'*Alcazar* antique; bientôt nous eûmes traversé le premier des

deux vastes ponts sous lesquels se perd le faible ruisseau, et je franchis la porte de Ségovie. La voix confondue des troupeaux de bœufs, de moutons, d'ânes surtout, qui se croisaient dans tous les sens; le cri monotone des *aguadores* (1), charriant sur leurs épaules la tonnelle pesante; les bourdons des longues files de mulets qui portaient à la capitale les richesses des provinces; les grelots des voitures lancées d'une manière effrayante à travers les rues et les carrefours; les chants des processions qui se heurtaient de tous côtés; les querelles de l'Andaloux à l'élégant costume, du Valencien demi-nu, du Manchègue à la saye romaine, tous ces bruits si divers retentissaient en même temps autour de moi; et des rues mal percées, des édifices sans noblesse, des fontaines sans goût, ne ranimaient pas mon admiration déconcertée.

» Enfin le zagal poussa un cri aigu. Les mules s'arrêtèrent, et je me fis conduire à la demeure de mes parens; ils revenaient de la chapelle voisine. Tous deux, en me pressant contre leur sein, oublièrent les chagrins de leur solitude. Je sentis mon bonheur incomplet : ma sœur n'était plus là pour s'associer à notre joie.

» Dona Léonor, répondant à mes vives sollicitudes, m'entretint aussitôt de Maria, du marquis, de leur hymen. Une de ces immenses fortunes

(1) Porteurs d'eau.

qui mettent dans les mains de quelques grands seigneurs tout ce que le clergé ne possède pas du territoire espagnol, était, suivant l'usage, confiée sans réserve à l'autorité de la marquise. Déjà les paysans l'admiraient comme une Providence qui veillait sur eux. Pour la première fois, ils voyaient un grand personnage résider dans son *État*. Cette nouveauté, source féconde de biens, les remplissait de joie. Les monastères sont les seules habitations qui animent nos champs; tandis que dans le reste de l'Europe, les seigneurs, pour se maintenir indépendans de l'autorité royale, se renfermaient dans leurs châteaux et laissaient aux *vilains* le séjour des cités, ils étaient obligés, parmi nous, à chercher un refuge, avec leurs familles et leurs richesses, derrière des remparts que le Maure fût contraint de respecter. De-là il est arrivé que l'Espagne n'a pas conservé une aristocratie influente; que l'esprit d'égalité a résisté aux hiérarchies nominales; que le pouvoir absolu s'est plus tôt et plus complétement établi que partout ailleurs : trois causes qui rendraient une révolution plus facile. Mais il est arrivé aussi que le clergé régulier, seul propriétaire qui réside, seul placé près du sol, y a jeté de profondes racines, et c'est là un des grands obstacles que rencontre l'introduction d'un gouvernement libre.

» Je courus chez la comtesse. Don Domingo, assis auprès d'elle, serrait dans ses bras la jeune

enfant que j'avais défendue. Il la présenta à mes caresses, en me disant : « Ami, c'est elle qui nous » acquittera, qui s'acquittera soi-même avec vous. » Ma fille et moi, nous vous la donnons. » A ce mot, dans lequel ma reconnaissance remarqua le sentiment qui l'avait dicté plus que l'avenir qu'il me promettait, je pressai la main du négociant; et voyant Matéa me tendre la sienne, je m'en emparai avec transport; j'y attachai mes lèvres.

» Une flamme inconnue brûla mon sein; j'entendis à peine la comtesse me dire avec son accent qui pénétrait jusqu'au fond de mon ame : « Recevez de la mère l'anneau nuptial que vous donnerez un jour à la fille. » Elle mettait à mon doigt la plus magnifique de ses bagues. Une devise y était gravée, qui associait mon nom au sien, avec la date du jour où je disputai aux fureurs de l'Arragonais le berceau d'Aldouza. Je m'enivrai d'amour et de joie.

» Matéa était encore à cette époque du veuvage où les femmes, couvertes de leurs plus riches atours, attendent les condoléances de la cour et de la ville. Son appartement tendu de noir, et sa lugubre parure, prêtaient un charme de plus à la mélancolie de son sourire et à la vivacité singulière de son regard. Son ame brûlante, son esprit enjoué, semblaient soulever ces sombres vêtemens, et montrer tous les trésors de la vie sous les livrées de la mort. Je cherchais des paroles et n'en trouvais pas. Elle me parla de l'alliance dont

son père avait eu la première pensée, et me dit, avec sa grâce persuasive, qu'elle voulait prendre dès-lors possession de ses droits maternels, obtenir ma confiance et guider mes pas dans la longue carrière où j'allais entrer.

» Une de ses femmes, qui jouait de la guitare auprès de la fenêtre, se leva précipitamment pour annoncer l'arrivée du prince de la Paix. Elle avait vu s'arrêter sur la porte les gardes et les étendards dont la voiture de Godoy, par une faveur extravagante, marchait toujours environnée. Comme Domingo, j'allais fuir; toutes les portes s'ouvrirent avec fracas, et Jaïmé seul parut, chamarré dans tous les sens de cordons de toutes les couleurs, et chargé d'une masse de broderies d'or sous laquelle son habit disparaissait.

» A tes pieds, Matéita, » dit-il, et il baisa le front de la comtesse, posa sur un prie-Dieu son chapeau couvert d'or et de plumes, prit la guitare de la Camaréra, fit entendre quelques-uns de ces accords qui avaient charmé une oreille royale, puis il alla rajuster sa coiffure devant une glace apportée de France pour décorer la salle voisine. Il revint presser la taille de la belle veuve, et tandis que ses familiarités faisaient bouillir mon sang, le sourire dont il accompagnait ses gestes et ses paroles, le montrait d'avance convaincu de ce que lui répondit Matéa, qu'il était toujours charmant. — « Mais, beau cousin, ajouta-t-elle » avec dignité, sois aimable de plus loin; tes

» hommages m'attireraient de trop redoutables
» querelles. »

» Jaïmé n'avait pas jusque-là paru m'appercevoir. Dona Matéa, qui semblait tourmentée de cet entretien, appela son attention sur moi. Mon condisciple parvenu laissa tomber de mon côté un de ses regards, en empruntant à son maître cette attitude hautaine qui, plus peut-être que l'administration de Godoy, souleva contre lui l'indignation nationale dans un pays où la dignité de l'homme ne fut jamais impunément attaquée. J'admirais que la possession du pouvoir donnât tant d'assurance, et que sur ce mobile théâtre de l'ambition, les plus médiocres acteurs fussent en même temps les plus prompts à porter dédaigneusement la toge. — « Vous avez montré, me dit-il, un
» vrai courage. C'est fort bien, on aura soin de
» vous. A propos, vous êtes le frère de la belle
» dona Maria de las Angustias! Femme char-
» mante, la plus belle qui soit au monde. — Ah!
» commandeur, interrompit Matéa, donner en
» ma présence de telles louanges! Si j'avais de la
» coquetterie! .... — Ah! ah! reprit-il avec un
» rire prolongé, je ne sais pas flatter les femmes;
» foi de général, je n'en gâte aucune. » Et il eut soin d'insister sur ce dernier mot. Il continua :
« Pères, directeurs, maris, tout le monde a peur
» de moi. Je fais en conscience mon métier de
» général. Mon modèle à moi, c'est le premier
» consul. — Voilà bien de la gloire assurée à la

» monarchie, » pensai-je alors tout haut, révolté que j'étais de ce langage, de ces formes, de la pensée qu'un tel personnage fût un des arbitres des destinées publiques. Le mot qui venait d'échapper à mon indignation ne fut pas perdu ; il rougit, et je triomphai. Malgré ses grandeurs, j'étais donc plus fort que lui. Dans la jeunesse, on n'entend pas ce mot de force comme le fait l'âge mûr. Les puissances de l'ame sont alors les seules que l'on sache comprendre et respecter.

» Je sortis le cœur gros de colère. Des éclats d'une gaieté bruyante me poursuivirent jusque dans la dernière galerie où je m'étais arrêté pour prendre mon manteau. La sensation pénible que j'éprouvai d'abord, ne tarda pas à se perdre parmi des impressions plus douces. Je portais à mon doigt une bague qui avait pressé celui de Matéa; j'avais senti une de ses mains se promener à travers les boucles de mes cheveux tandis que j'étais incliné sur l'autre; cette main charmante était restée long-temps abandonnée à ma reconnaissance; j'avais osé y attacher des baisers de feu.... Tant de découvertes dans un monde inconnu jusqu'alors, livraient mon ame à un trouble, à une exaltation encore pleins de charmes et non plus sans souffrances. Tout autre souvenir s'enfuit loin de moi : le commandeur et son langage ignoble, et son insolente fortune, j'oubliai tout. J'oubliai même la condescendance de la comtesse pour son audacieuse galanterie. J'avais rassemblé sur elle tous

mes rêves de beauté extérieure et morale, tous les prestiges à travers lesquels ma jeune imagination voyait les femmes, toutes les perfections d'un sexe que je sentais dès-lors établi comme l'arbitre de nos félicités. S'il m'avait fallu renoncer à mon culte, le monde se fût anéanti pour moi. La jeunesse a besoin de respecter quelque chose. Quiconque entre dans la vie sans payer un tribut de vénération, la traversera tout entière sans en avoir reçu. Le plus grand maître de la sagesse antique, celui que l'Espagne a vu naître, Sénèque, proposait un héros et un sage à l'hommage de tous les momens; moi, je proposerais les femmes. Cette religion écarte des lèvres du jeune homme la coupe des voluptés perverses; elle fait de l'amour un gardien sévère qui nous guide à travers les périls du monde, et nous montre le plus vif bonheur de la vie comme la plus noble des conquêtes, en même temps que la plus désirable, la plus complète des récompenses.

CHAPITRE II.

» Une vie nouvelle avait commencé pour moi. Je reçus de la comtesse de fréquens *recados* (1).

(1) Nous conservons ce mot qui n'a pas, en français, d'équivalent, et qui est d'un usage infini dans la vie espagnole; il veut dire envoi, commission, message.

Fier autant qu'heureux de ses bontés, je portais sans cesse, sur un cœur qui battait d'amour, les billets qu'elle avait tracés. Le matin, peu après le lever du soleil, je prenais le chocolat avec elle, je l'accompagnais aux saints offices, et ne me retirais qu'à l'heure où le flot des visites était attendu. En vain avait-elle soin, dans nos entretiens, de lier souvent mon avenir à celui d'Aldouza. Quand il eût été dans mon caractère d'accepter des grandeurs acquises par une alliance et non par des services, un attrait invincible eût toujours, du berceau de sa fille, ramené mes regards sur elle. Tantôt le son de la guitare, marié aux accens pénétrans et suaves de sa voix, tantôt le jeu de sa mantille, qui découvrait et voilait tour à tour ses beaux cheveux et sa taille animée, quelquefois un élan subit de sa douleur aurait rendu impuissans ses efforts ou les miens pour mêler un sentiment filial à la brûlante admiration qui remplissait mon ame ; enfin je partais, j'allais à la Puerta-del-Sol prendre place parmi les officiers, les moines, les marchands qui couvrent à toute heure ce long carrefour. Matéa ne manquait pas de le traverser plusieurs fois dans la matinée, et je lui savais gré de ses apparitions au milieu de nos groupes immobiles, comme si le hasard ne l'y avait pas conduite, ou que je fusse bien sûr d'être pour quelque chose dans le soin qu'elle prenait de se montrer ainsi à la foule attentive.

» Le jour ne s'écoulait guère alors sans que les

dames du haut rang, aussi bien que les simples *manolas* (1), ne fussent amenées, dans le cours de leurs exercices religieux et de leurs visites, à ce rendez-vous des oisifs de tous les rangs. Je les observais avec un sentiment confus de surprise. Le costume national si simple, et je dirais si sincère, donne aux femmes de la Péninsule un certain charme qu'elles ne sauraient, ce me semble, avoir ailleurs. Cette taille qu'aucun ornement étranger, aucun fichu ne disputent aux regards; cette tête nue dont une mantille de dent elle n'ombrage que l'épaisse chevelure; ce vêtement noir avec son uniformité qui confond tous les états comme tous les âges; une démarche vive et décidée; de grands yeux qui lancent de tous côtés leurs feux redoutables, distinguent l'Espagnole. Il n'est pas jusqu'à l'habitude de se montrer seules; de ne pas prendre le bras des hommes, qui ne soit un attrait de plus. Ensevelis dans nos vastes manteaux, tandis que leur étroite et courte *basquine* trahit tous les dons de la nature, nous formons deux camps, dont l'un semble avoir la mission de toujours défier l'autre; aussi remarquai-je à la Puerta-del-Sol des hommes que le désœuvrement n'y avait pas conduits. Beaucoup y étaient amenés par l'affaire la plus importante qui occupât leurs journées; ils étaient là pour jouir du perpétuel passage d'une foule de femmes charmantes. Parmi

(1) Femmes du peuple.

eux se signalait un officier des gardes, dont l'immense chapeau, avec un panache sans fin, au lieu de le grandir, achevait d'écraser sa taille aussi remarquable par son élégante régularité que par sa petitesse singulière. Placé tout le jour en avant de la fontaine du Bon-Succès, à l'endroit où se rencontrent les cinq ou six grandes rues dont l'embranchement forme la Puerta-del-Sol, il se trouvait sur la route de toutes les belles *Madrilègnes* (1), et il n'en était pas une avec laquelle il n'échangeât des discours, des regards, des sourires; on eût dit qu'il était le maître des cérémonies de la place publique, et qu'il en faisait les honneurs. Ne sachant pas encore quelle familiarité rapprochait dès-lors les sexes aussi bien que les rangs, j'admirais dans le jeune officier cette prodigieuse étendue de rapports intimes; mais je ne lui aurais rien envié, si sa main, agitée avec une vive expression d'intimité, n'eût chaque fois rendu un salut familier à l'éventail de la comtesse. Matéa m'occupait sans partage: l'aspect de tant de femmes, riches d'attraits, attachait davantage à une seule mon existence entière. Celle qui règne sur nous n'est jamais si bien aimée que lorsque son sexe déploie autour de nous ses trésors de jeunesse, de grâce et de beauté.

» Le grand d'Espagne qui commandait le régiment des gardes espagnoles, avait assigné la première revue pour ma réception sous les dra-

(1) De Madrid.

peaux. Ce jour désiré se leva enfin ; je revêtis l'uniforme dès l'aurore. J'étais impatient de montrer à la comtesse le brillant officier des gardes, à la place du noir licencié de Salamanque. Lorsqu'on chausse l'éperon pour la première fois, on puise, dans la possession d'une épée, un tel sentiment de force, qu'on ne croit plus aux obstacles. Il semble que toutes les palmes doivent être désormais facilement conquises ; celles de l'amour comme celles de la victoire.

» Je trouvai la fille de Domingo répétant les danses de l'Andalousie devant le berceau de la petite Aldouza qui avait un chagrin à distraire : elle accompagnait du tambour de basque, et de la voix, ses pas aussi élégans que pressés. Exécutées par elle avec leurs vives attitudes, leurs mouvemens rapides, leurs balancemens harmonieux, ces danses méridionales empruntaient aux grâces de sa personne un charme de plus ; et à leur tour, ces airs nationaux, ces figures animées lui donnaient une beauté enchanteresse que la nature n'avait peut-être pas mise dans son partage. La comtesse accorda le *boléro* à mes prières. Elle prit des castagnettes, fit le salut d'un air de dignité royale à son danseur absent, et s'élança : elle représentait avec tant de légèreté, tant d'ardeur, tant de vérité, cette pantomime cadencée qui plaît à l'imagination espagnole comme un défi, comme une promesse peut-être, qu'on aurait cru voir devant elle celui qu'elle semblait appeler,

fuir, encourager et fuir encore. Son pied glissa : je soutins, je pressai sa taille. A cet instant, le commandeur parut sans être annoncé ; il porta sur moi un regard où se peignirent la surprise et la colère : j'étais trop agité pour le braver ; je sortis. Après avoir erré au Buen-Retiro, parcouru le Prado plusieurs fois, regardé toujours si j'appercevais Matéa à son *mirador* (1), j'entendis sonner l'heure où je devais me rendre au quartier des gardes. Le régiment était sous les armes devant la caserne. En voyant ces vieux guerriers qui allaient obéir à mon inexpérience et à ma jeunesse, mon respect pour eux m'inspira un mélange d'orgueil et de timidité. Cette longue file de soldats, ce brillant état-major, le bruit des fanfares, le concours d'un peuple immense, don Luis et ma mère parmi les assistans, Maria absente, les grands et saints devoirs que je contractais, toutes ces choses, la plupart si imposantes, ou si nouvelles, portaient dans mon ame un trouble profond. Je tirai mon épée ; le drapeau des Espagnes s'inclina devant mon serment de lui rester fidèle. Dieu dut l'entendre, ce serment de l'honneur ; mon cœur passait tout entier dans les paroles sacrées que je prononçais. La foule, attentive à cet engagement solennel, semblait émue ainsi que moi, et mon père laissait tomber une larme sur la croix de Charles III, qui décorait sa poitrine. Le cri de *vive le Roi!* retentit long-temps dans les airs ; il

(1) Balcon garni de jalousies en été, de vitres en hiver.

partait à la fois de tous les cœurs : ce mot comprenait la patrie.

» Les officiers m'environnèrent ; tous portaient la bienveillance sur leurs visages pleins de franchise. Parmi les plus empressés, je reconnus le galant chevalier de la Puerta-del-Sol. Son œil vif, ses mouvemens brusques, son air martial, son enjouement me plurent d'abord ; il traînait un grand sabre, et ses longues moustaches ombrageaient la moitié de son visage. Revêtu déjà du grade de colonel, il commandait la compagnie à laquelle j'étais attaché et paraissait avoir mon âge. Il prit ma main dans les siennes, la secoua sans fin, m'embrassa pour compléter la connaissance, et me dit : « Démonio ! seigneur don Alonso, » soyez le bien venu : vous avez fait vos preuves, » et nous serons tous ravis de vous avoir pour » camarade. Démonio ! vous et moi nous sommes » déjà des parens et des amis : car vous êtes le » frère d'une de mes parentes et le sauveur d'une » autre ; vous pouvez compter sur don Carlos, à » la vie et à la mort. »

» Don Carlos était le fils aîné de don Juan, le frère de don Jaïmé ; son regard avait tant de douceur, ses expressions sur ma famille tant de naturel, que je ne pus révoquer en doute sa sincérité. Je le quittai, soulagé d'un poids importun, en ne trouvant pas en lui un ennemi de plus. Cette fois encore, je voyais un horizon sans nuages s'étendre devant moi, et l'image de la comtesse

m'apparaissait au milieu de mes vives espérances, comme réservée à m'apprendre tout ce que le Dieu, qui a créé les femmes, mit de félicité sur la terre.

» De retour chez mes parens, j'entendis de loin pleurer dona Léonor. Quand le guichet fut ouvert, j'apperçus à ses côtés mon père consterné comme elle. La porte s'ouvrit à son tour, et j'appris qu'un homme, de la livrée du roi, venait de m'apporter un message, se justifiant d'un long retard par je ne sais quelle excuse : c'était un ordre du ministre de la guerre qui changeait ma destination et m'envoyait à un régiment expéditionnaire, cantonné alors dans les savannes désertes du Nouveau-Mexique. La date de cet arrêt funeste m'apprit trop que j'avais encouru, dans ma première rencontre, les ressentimens inexorables du commandeur. L'ordre était de ce jour même; il fallait quitter tout ce qui m'était cher, don Luis, ma mère, Fray Pablo que je n'avais pas eu le temps de visiter, ma sœur que j'espérais voir durant mes sémestres, Matéa enfin dont j'aurais appris en ce moment le souverain empire, si j'avais pu l'ignorer encore. Un autre message de la couronne arriva; je pensai que la comtesse, instruite par l'heureux courtisan de sa misérable vengeance, avait détourné le coup dont il me frappait. Je lus : on me commandait de partir le lendemain pour la Corogne, afin de me rendre à mon poste par le *courrier maritime* du mois suivant.

Le monde d'illusions, dans lequel je m'étais perdu une heure auparavant, venait de s'évanouir; un voile lugubre m'environna; je me demandais quelle est cette mystérieuse puissance qui fait toujours sortir une affliction du milieu de nos joies les plus vives, comme si, en les goûtant, l'homme était infidèle à sa mission, et que la destinée dût aussitôt le ramener violemment à cette loi de son existence.... le malheur!

» Je courus chez la comtesse : on me dit qu'elle était à l'office du soir. Je la cherchai inutilement. Tout me manquait à la fois, les consolations comme les espérances. C'était l'heure où l'ardeur du jour déployait tous ses feux. Madrid, auparavant si bruyant, se taisait; la sieste l'avait endormi. L'aspect de toutes les fenêtres cachées par un rideau blanc et de toutes les rues désertes, avait quelque chose de lugubre qui n'était que trop conforme à l'état de mon ame. Des Français bravaient seuls une température brûlante : ils étaient les Bédouins de ce désert. La Puerta-del-Sol avait perdu ses oisifs. Quelques-uns pourtant ne voulant pas céder au soleil une entière victoire, s'étaient transplantés dans les boutiques d'alentour. Don Domingo, qui discutait les affaires publiques avec un ou deux prélats, des grands et des officiers, chez un fourbisseur du voisinage, sortit à mon aspect, tout animé de l'entretien qu'il venait de soutenir. « Bon jour, » me dit-il, en me tendant la main : la Puerta-

» del-Sol n'a point de nouvelles ou presque pas ;
» en savez-vous ? — Une seule, répondis-je. —
» Vraiment, interrompit-il avec sa vivacité ac-
» coutumée, le bruit est donc vrai ? quand
» se montre-t-il sur les Pyrénées ? Voilà long-
» temps que je l'avais prévu. » Et le père de Matéa se livra au cours de ses idées, sans que je pusse arrêter cette bouillante démonstration de la sagesse de ses vues. Enfin le récit de mon infortune trouva place entre deux de ses plans politiques. J'avais cru que son indignation éclaterait tout entière, en apprenant les vengeances ignobles qui me proscrivaient. « Votre exil, reprit le
» Gadétan sans s'émouvoir, ne sera pas de longue
» durée. Le général Bonaparte est le héros du
» siècle, l'Hercule de la liberté. Il parcourra la
» terre sa massue à la main, étouffant partout les
» monstres, et vous savez que, dans ses courses,
» l'Hercule ancien n'oublia point l'Espagne. »
Je frémis de ces vœux téméraires : on eût dit que je pressentais le châtiment effroyable que leur réservait la Providence. Don Domingo crut que je lui conseillais de parler avec plus de circonspection. » Qu'ai-je à craindre ? poursuivit-il. La
» Puerta-del-Sol appelle d'une voix unanime le
» vainqueur de Marengo. Par lui du moins s'ac-
» complira tout entier le grand œuvre que pré-
» pare le prince de la Paix. En traînant dans
» la fange le manteau royal, en détruisant le
» prestige gothique de la couronne, il rend un

» grand service à l'Espagne, il tue la vieille
» royauté. Lui seul accomplit ce que vingt siè-
» cles n'auraient peut-être pas réussi à faire : il
» soulève l'apathie espagnole contre le pouvoir
» absolu. Les grands, indignés de voir un par-
» venu marcher à leur tête, et les moines, dé-
» sespérés de son indulgence pour les idées
» nouvelles, apprennent à faire cause commune
» avec nous contre le vieux système. Tous nous
» aideront à déraciner l'arbre du despotisme qui
» peut porter de tels fruits; une fois la hache en
» mouvement, il faudra bien que toutes les ins-
» titutions caduques succombent l'une après
» l'autre. Les amis de la liberté peuvent déjà
» dire qu'il n'y a plus de Pyrénées. »

» Don Domingo s'arrêta, puis il me prit la main et me dit : « Pour moi, je suis ravi de
» cet arrangement; car je ferai route avec vous.
» Je devais repartir dans trois jours. Je partirai
» demain et je vous mène. » A ce mot il m'entraîne, loue une voiture jusqu'à la Corogne, me charge de passer chez le capitaine général pour demander une escorte, et court à ses affaires.

» Don Carlos me joignit; il me parla avec vivacité de l'ordre qui m'enlevait à une fraterni d'armes dont il s'était réjoui. Je m'étonnai d'apprendre que la comtesse lui avait annoncé mon exil. « Consolez-vous, ajouta le frère de Jaïmé :
» vous ne verrez pas, dans ce palais confié à notre

» défense, des infamies dont l'imagination s'épou-
» vante. Démonio! je l'avoue, le roi, avec sa
» soumission aux impérieuses volontés d'une reine
» esclave, avec son chaste aveuglement parmi
» les scandales de sa cour, me pénètre d'une
» pitié profonde. Il n'a pas une affection, pas
» une vertu qui ne tourne à son déshonneur et
» à notre ruine. Il adore, après trente-six ans
» d'hymen, une épouse qui se rit tout haut de
» son amour crédule, celle qui dispute l'appui
» de la tendresse paternelle à des fils délaissés.
» Son règne est un fléau pour un peuple qu'il
» aime. L'existence entière de tous ceux qu'il
» élève aux honneurs lui est un outrage. Croi-
» riez-vous qu'hier, voyant passer un jeune garde-
» du-corps dans un riche équipage, il demande à
» Marie-Louise depuis quand don *** a fait for-
» tune; don Manuel prend la parole, et fou-
» lant aux pieds à la fois ses devoirs contraires
» envers ses maîtres, insultant l'un comme roi
» et comme ami, l'autre comme reine et comme
» femme : C'est, répond-il, depuis qu'une vieille
» femme l'entretient. »

» Le lendemain, à l'heure fatale, je quittai avec désespoir mes parens en pleurs. Ce moment fut bien cruel pour eux et pour moi : je m'indignais de penser que le pouvoir, cette arme créée par le concours et pour le salut de tous, pût devenir l'instrument de viles passions, et provoquer dans la conscience du jeune homme des doutes

affreux. C'est là le crime des despotes et de leurs visirs : ils découragent nos plus nobles espérances, et nous exposent à nous demander avec effroi, jusqu'à ce que notre raison soit plus forte que le malheur, s'il y a une vertu, une justice, un Dieu.

» J'allai enfin joindre don Domingo. Sa fille me reçut au bain. Ses longs cheveux noirs qu'une de ses femmes couvrait de parfums, flottaient jusques à terre : une plus vive émotion ne fit jamais battre mon cœur. En ce moment, Matéa m'apprit que le commandeur l'avait entretenue de mon bannissement. Elle me parla de ses efforts inutiles pour le fléchir. La pensée de tout le mal qu'un tel homme pouvait me faire, grâces à son immorale puissance; l'image de tous les biens qu'il me ravissait peut-être, allumaient dans mon sein autant d'indignation qu'il y avait de vœux brûlans. — « Dites-» lui, m'écriai-je, dites-lui bien que je lui porte un » profond mépris. Ce mot suffit pour me venger. » — Au nom du ciel, mon ami, répondit la com-» tesse en me prenant les mains, calmez cette » fougue imprudente; ne vous exprimez pas ainsi » sur l'un des dépositaires du pouvoir suprême. » Songez à Aldouza, songez à sa mère dont la » pensée vous suivra partout, et veillera sur votre » destinée. Mon jeune cousin est sans doute » chargé de ridicules autant que d'honneurs ; » mais si vous encourez davantage ses disgrâces, » que deviendrez-vous?» Les disgrâces de Jaïme! Ce

mot acheva d'exaspérer ma colère. — « Peu m'im- » porte, répondis-je, de devenir quelque chose » de plus, pourvu que je reste ce que Dieu m'a » fait, un véritable Espagnol et un honnête » homme! » Cette scène, en m'irritant, me donna du courage pour répondre à l'appel de don Domingo et m'apprêter à le suivre. Matéa fit présenter Aldouza à mes dernières caresses, et me permit de l'embrasser elle-même. Jamais je ne l'avais vue si enivrante et si belle; jamais tant de charmes ne s'étaient offerts à mes yeux, et c'était alors qu'il fallait la quitter. Ma bouche recueillit une de ses larmes, les miennes ne coulèrent pas; j'étais insensible, muet, glacé de douleur. Mon vieil ami put m'entraîner presqu'à mon insu.

CHAPITRE III.

» Notre bruyant attelage nous emporta; j'étais comme un homme qu'un choc violent vient d'étourdir. Quiconque a pu s'éloigner une fois de l'objet aimé, est à l'épreuve de tous les chagrins de la vie: le malheur ne sera jamais plus fort que lui.

» Bien du temps s'écoula avant que je reconnusse le zagal qui reprenait avec nous le chemin de la Corogne. Il me salua d'un air joyeux; c'était

Antonio. Sa gaieté me serra le cœur. — « Seigneur, me dit-il, il m'est advenu force aventures depuis que je ne vous ai vu. Deux heures
» après notre arrivée, le roi partait en pompe
» pour la maison de plaisance où sont enterrés
» ses aïeux. La presse des mules a été publiée;
» on a enlevé les pauvres bêtes que j'amenais du
» fond de la Galice : aucune n'a réclamé pourtant; elles savent les obligations des vassaux de
» Sa Majesté. Mais, à moitié chemin de San-Lorenzo, on les a mises sur la voiture du grand
» joueur de guitare que vous savez. Elles ont
» trouvé qu'il y avait abus, et par forme de protestation, elles ont jeté leur charge dans un
» fossé. Notre-Dame d'Atocha a permis que le
» fossé ne fît pas son devoir ainsi qu'elles, et
» l'enfer n'a pas repris son bien. Mais moi qui ne
» pouvais rien à tout cela, comme vous voyez,
» il m'a fallu fuir à toutes jambes; on voulait
» m'employer à décorer de l'ordre de la Toison-d'Or, le plus grand arbre de la Fresnéda; voilà
» comme on récompense ceux qui s'avisent de
» bien servir le roi. »

» Aux pieds du Guadarrama, il fallut mettre pied à terre; je tombai avec surprise dans les bras de mon père et de doña Léonor. Ils n'avaient pu renoncer au plaisir de m'embrasser une fois encore, et m'avaient gagné de vitesse pendant ma visite à dona Matéa. Je pleurai, en les pressant contre mon sein; un mois auparavant, je versais



aussi des larmes dans ces mêmes lieux : alors c'était à force de bonheur ; maintenant elles soulageaient mon désespoir. Mes parens gravirent avec moi jusqu'au sommet de cette chaîne imposante que Madrid a pour décoration et pour rempart. Nous étions devant le lion de marbre qui, debout sur ces crêtes escarpées, semble dominer tout son empire : d'un côté, s'étendaient les plaines castillanes que je quittais ; de l'autre des bois, des monts, et plus loin cet Océan, cette Amérique où j'allais trouver, au lieu d'une mère, l'abandon ; au lieu de Matéa, le désespoir et la solitude. Dona Léonor, épuisée par sa douleur, peut-être par le subit passage d'une température ardente à une atmosphère glacée, s'évanouit dans mes bras. Nos secours furent long-temps inutiles. Je voulais que Domingo me laissât en arrière ; le sous-officier qui commandait l'escorte me montra un ordre de ne point me perdre de vue. Je transportai ma mère dans la *tartane* (1) qui l'avait amenée ; don Luis confondit ses larmes avec les miennes, et je partis, soutenu peut-être par mon indignation contre cette autorité despotique qui, pour complaire aux caprices d'un fat, d'un méchant en crédit, arrachait un fils à sa mère mourante. Combien on sent ce qu'il y a d'effroyable dans l'alliance du pouvoir et de l'iniquité, alors que le coup, parti de si haut, s'attaque à nos affections intimes, et nous blesse au cœur !

(1) Voiture de louage à deux ou quatre mules.

» Le bon Antonio quittait ses mules pour venir à la portière m'exprimer sa fureur. « Moi, disait- » il, j'aurais recommandé mon ame aux saints » Archanges, et le sous-officier serait mort sur » la place. Mon espingole n'a jamais manqué un » chrétien à deux cents pas. — Ami, répondait » gravement mon compagnon de voyage : ce n'est » pas lui qui est responsable de la tyrannie dont » ta raison s'offense. — Laissez, interrompit » l'Andaloux. Quand le roi, notre seigneur, » commande une injustice, car Sa Majesté ne » peut pas tout voir et tout savoir, si on lui di- » sait, comme font les républiques de Bizcaye, » nous n'exécuterons pas (1), il faudrait bien que » Sa Majesté changeât ses plans : *Ergo*, ceux qui » exécutent sont plus coupables que celui qui » ordonne. Aussi les tuerais-je tous comme des » chiens de renégats qu'ils sont. » Et sans attendre la réponse du négociant, il retournait à ses mules, haranguait chacune par son nom, et revenait nous dire : « Je ne m'étonne pas que ce » sous-officier se soit comporté ainsi ; il a l'aigui- » lette d'argent ; c'est quelque enfant de la cour. » Ces gens-là ont l'ame et la bouche dorée ; mais » pour ce qui est d'un cœur espagnol, ils ne s'en » doutent pas. Des hommes tels que nous ne » sauraient pas tromper leur souverain ni fléchir

(1) La formule est celle-ci : *Se obedezca, pero no se cumpla*; qu'on obéisse, mais qu'on n'exécute pas. La Bizcaye allie ainsi le respect et l'indépendance.

» devant un traître. » Don Domingo ne se lassait pas de gémir sur l'ignorance qui tournait au profit du fanatisme et de la servitude, des qualités généreuses et un bon sens fait pour rendre la liberté si facile et si féconde. Il prit à tâche de donner au jeune zagal des notions plus justes. Encouragé par cet entretien, Antonio nous raconta à peu près ainsi son histoire.

« Je suis fils de l'un des plus célèbres *Matadores* (1) qui aient fleuri depuis l'origine de » la monarchie. Beau et bien fait, Enriqué Enriquez débuta dans le temps où la noblesse, » pour complaire à l'hérétique Charles III, ce » persécuteur du Saint-Office, des révérends » pères jésuites et du *noble jeu*, ne paraissait » déjà plus dans l'arène. Les jeunes seigneurs ne » tardèrent pas à ignorer l'art de combattre le taureau. Il ne resta que leur riche parure, fidèlement reproduite par les nouveaux champions : » ceux-ci étaient moins illustres, mais plus habiles. L'éclat des courses fut conservé avec l'élégance du costume; et les périls, les jouissances s'accrurent.

» L'adresse de mon père et son courage égalaient sa beauté. A son aspect les éventails, les » mantilles, les cris ne suffisaient pas à l'expression de l'enthousiasme public. Jamais il ne » lui fallut plus d'un coup de dague pour termi-

(1) Le *Toréador* chargé de tuer le taureau. Son rôle est le plus brillant et le plus périlleux (de *matar*, tuer.)

» ner le combat. La science est bien dégénérée
» depuis lors : les vieillards vous diront que les
» matadores les plus célèbres d'aujourd'hui, ceux
» que l'Espagne est tout entière avide de voir,
» ressemblent au grand Enriqué, comme el gé-
» néralissime que vous savez, à Ruy Diaz el Cid
» et à Gonzalve de Cordoue.

» Je n'ai pas besoin de vous apprendre, la
» renommée vous l'a dit assez, que les entrepre-
» neurs les plus opulens de l'Andalousie se dis-
» putaient la gloire de posséder mon père pour
» s'assurer la victoire sur leurs rivaux de la
» Manche. Il aurait pu se créer une riche exis-
» tence; des habitudes de dissipation, la re-
» cherche de sa parure, d'éternels voyages faits
» toujours avec un faste royal, de fréquentes of-
» frandes aux monastères pour expier ses désor-
» dres, épuisaient ses énormes traitemens. Sa
» beauté aurait pu devenir une mine aussi fé-
» conde que son talent; mais fier d'avoir d'illustres
» amours, il profitait des dons de la nature dans
» l'intérêt de ses plaisirs et de son orgueil, non
» pas, comme ses parcils, dans celui de sa for-
» tune.

» Lorsque sa jeunesse se fut écoulée parmi tant
» de succès divers, il épousa la fille d'un riche
» fermier du duché de L***, l'une des trois pro-
» priétés entre lesquelles la vaste et belle An-
» dalousie se trouve partagée. Peu de temps
» après, il fut arraché de sa retraite par un

» ordre de la cour. Charles III n'avait jamais
» offert à ses peuples le spectacle de courses
» royales. Mais il allait bientôt rendre compte à
» Dieu le père de son règne schismatique. Déjà
» le prince et la princesse des Asturies, qui don-
» naient alors tant d'espérances, n'avaient plus
» besoin de cacher leur amour pour l'une des
» branches les plus respectables de la gloire na-
» tionale. Les héritiers du trône célébraient à
» l'Escurial des courses dont le bruit vengeur de-
» vait tourmenter, comme une expiation, jusques
» sur son lit de mort, le souverain à demi déchu.
» Charles et Marie-Louise voulurent qu'En-
» riqué décorât de sa présence les fêtes de San-
» Lorenzo. Par malheur, il se rendit au cirque
» sans avoir eu le temps d'assister au saint sacri-
» fice; un taureau franchit en fureur la barrière.
» L'illustre matador, qui attendait dans les lices
» le moment de paraître, se trouva attaqué sans
» pouvoir recourir à ses armes. Dieu permit qu'il
» ne perdît pas la vie; mais il resta mutilé. L'Es-
» pagne apprit à la fois que mon père ne descen-
» drait plus dans l'arène, et que Charles III
» avait vécu.

» Enriquez se retira près de sa jeune compagne;
» la duchesse de L*** mourut vers ce temps-là.
» Elle eut pour héritier son gendre, don Juan***,
» alors capitaine-général de la Havane. Le nou-
» veau duc ne tarda pas à entrer en possession
» de son héritage. Il prit sous sa protection mon

» frère Aparicio, plus âgé que moi, et qui » obtint la gloire de revêtir l'habit sacré. Ce fut » en Estrémadure qu'il prononça les vœux. Il » vint bientôt se montrer à nous dans sa nouvelle » dignité. Nous baisions tous ses mains avec des » transports de joie et de respect. Le duc lui » promit de l'élever aux charges de l'Église; mais » S. E. n'a pas encore tenu parole. Fray Aparicio, de retour en Estrémadure, n'y resta que » peu d'années, et passa dans une communauté » de Salamanque. Maintenant il vient d'obtenir » à Madrid, des bontés de son protecteur, le » poste d'ermite dans le jardin royal du Buen-» Retiro. »

» Fray Aparicio n'était autre que le ravisseur de Margarita, celui dont les calomnies et les efforts avaient obligé mon père à cacher sa noble indigence dans les gorges de la Somo-Sierra. Don Juan, fidèle à sa haine, l'avait pris pour le ministre de ses lâches vengeances. L'Andaloux s'apperçut que j'étais occupé d'un sentiment pénible, et, pour m'en distraire, il reprit ainsi son histoire.

« Toutes les choses de ce monde sont bien, » puisque Dieu les a faites. Pourtant il me semble » que j'aurais mieux convenu que mon frère à la » vie monastique. Très-jeune, mes vœux appe-» laient cette existence solitaire et sainte. Mais » dans les grandes maisons ce sont les cadets qui » entrent au couvent; dans les nôtres, les aînés.

» Sûrement je n'étais pas digne d'un si auguste
» ministère, puisque Dieu a repoussé ma voca-
» tion. J'étudiais avec les autres enfans du pays
» auprès du curé qui nous apprenait à lire cou-
» ramment dans des traités d'*Aristote*, et je con-
» voitais déjà le titre de bachelier, lorsqu'un
» grand malheur bouleversa mes espérances. Mon
» père eut à défendre un étroit enclos contre un
» mayoral de *la Mesta* (1), Arragonais intraitable,
» peut-être celui-là même qui a dernièrement
» occupé tout Salamanque de son courage et du
» vôtre, puisqu'il s'appelait aussi Bartholomé.
» Cet homme vit une agression au privilége de
» ses formidables mandataires dans l'établisse-
» ment d'un mur grossier, construit autour d'un
» chétif jardin, pour protéger nos légumes contre
» le passage destructeur des immenses troupeaux
» errans. Un lettré, savant dans les lois de la mo-
» narchie, nous assura que rien n'autorisait la
» prétention barbare de laisser sans barrière et
» sans défense toutes les propriétés de l'empire.
» Mais ceux qui se sont donné le droit illimité du
» ravage, se sont institués les juges de l'abus
» qu'ils pourraient faire de cette tyrannie. Le
» tribunal de la Mesta condamna Enriqué. Le
» duc était intéressé comme propriétaire de mé-
» rinos à ne pas le défendre, et il l'abandonna
» aux ressentimens de la société. Il fallut nous
» arracher à notre résidence. Le procès avait

(1) Voyez les notes de la page 100.

» achevé la ruine de mon père. Le désespoir de » mes parens me pénétra d'indignation contre » l'autorité par laquelle trois chrétiens pouvaient » être iniquement frappés. Je songeai à la ven» geance, cette justice, qu'à défaut de protec» tion, le faible se doit contre les lâches attaques » du fort. Mais comment atteindre un oppres» seur qui n'a pas de corps à présenter au poi» gnard?

» Réduit à attendre de mon saint patron un » avenir meilleur, je ne m'occupai plus que de » soutenir Enriqué par le travail de mes mains. » Vous savez le reste. »

» A ces mots, le bon Antonio court à un de ses mulets, qui, tout en gravissant, maltraitait *la vieja* (1) avec laquelle il était attelé. « Pauvre » ami, s'écrie le zagal, rien ne te servira de mordre » et de frapper la vieille. Tout le monde ne gagne » pas à ce métier un rang de prince. »

» Nous arrivâmes à la Corogne le soir du douzième jour. Le *courrier maritime* d'octobre mettait à la voile le lendemain pour la Havane. Longtemps avant le lever du soleil, j'allai au loin contempler le roc escarpé sur lequel s'élève la tour d'Hercule, immobile depuis trente siècles entre les révolutions de l'Espagne et les tempêtes de l'Océan qu'elle voit également expirer à ses pieds. Je parcourus les ports; j'errai autour des rem-

(1) La vieille.

parts. Debout sur les murailles, je voyais à ma gauche la rade, les forts où l'illustre Malaspina gémissait alors captif, le cap Prior, derrière lequel se cachait le Ferrol; plus loin, cet Océan que j'allais traverser, et la ligne imposante de rivages montagneux d'où les anciens croyaient entendre le soleil se plonger, le soir, avec un grand bruit, au sein de la vaste mer. Trois cavaliers accouraient dans le lointain de toute la vitesse de leurs chevaux; la rapidité de leur marche fixa d'abord mon attention. Dans l'un d'entre eux, je reconnus, à ses jambes nues, un habitant du pays; la riche livrée du dernier annonçait un page de grande maison, et entre eux s'avançait une femme qui paraissait presser leur course. Son voile flottait au gré des vents; un chapeau, selon la mode de France, couvrait sa tête; les plumes tombaient jusques sur son épaule; sa taille était élégante et légère; elle maniait son cheval avec autant de grâce que d'assurance. Je ne pus voir ses traits au passage; mais son port m'avait frappé; mon cœur s'était ému au moment où les ponts-levis, fermés jusques-là, se baissèrent devant elle. Une pensée soudaine m'attacha à ses traces : j'arrivai presque aussitôt que l'étrangère à la *fonda* (1). C'était elle, c'était Maria que je pressais contre mon sein. Après une séparation de plus de trois années, le ciel m'accordait le bonheur de la

(1) Auberge du premier rang. On y trouve le logement et la nourriture.

revoir sur le seuil de mon exil. Ces trois ans avaient donné à son maintien plus de fermeté, à son regard plus d'expression, à sa beauté plus de vie. L'agitation d'un long voyage animait ses traits d'un feu nouveau; je ne pus m'empêcher de remarquer combien elle était belle, plus belle que tout ce qui avait frappé mes regards. L'image de Matéa s'offrit alors comme pour me reprocher mes admirations infidèles; mais le temps n'était plus où le culte que je portais à la comtesse et à Maria pouvait se confondre. Je voyais toujours dans ma sœur une fille du ciel; Matéa se montrait à moi comme ce qu'il y avait de plus digne d'amour sur la terre.

» Après ce premier silence qui accompagne les vives expressions de la surprise et de la joie : « Ne » perdons pas de temps, me dit ma sœur, je n'en » ai perdu que trop. Ta lettre, qui m'apprenait » ton malheur, m'est arrivée il y a cinq jours. Je » fus désespérée. Le marquis venait de recevoir » un ordre du roi qui l'appelait à reprendre son » service. Quoique souffrant, il m'offrit de se » rendre à Madrid sur l'heure pour essayer de » changer ton sort. Il est parti; je me suis embarquée à Saint-Sébastien, et les vents con- » traires m'ont forcée de relâcher à Santona. J'ai » pris des chevaux, j'ai suivi les côtes, traversé, » entre l'Océan et les montagnes, de magnifiques » vallées, d'horribles précipices, les plus beaux » spectacles qu'il y ait au monde, et me voici

» dans tes bras, assez tôt pour arrêter ton dé-
» part. » — A ces mots, l'espérance de revoir Matéa, de n'être point arraché à une affection plus ancienne et non moins vive, brillèrent d'abord à mes yeux; puis je songeai que je devrais mon retour à l'insolent garde-du-corps, au condisciple qui m'avait proscrit. Je le vis laissant tomber ma grâce aux pieds de la marquise, peut-être parmi d'outrageux hommages. — « Non,
» m'écriai-je en me levant avec colère; ma sœur
» et moi nous ne tendrons pas la main aux bien-
» faits du fils de don Juan. Mille fois plutôt traîner
» ma vie au bout de l'univers, et souffrir tous les
» tourmens auxquels ton malheureux frère est en
» proie! » Maria me prit la main et me dit : —
« Alonso, c'est au prince de la Paix lui-même
» que le marquis se propose de demander ton
» retour. Il y va pour toi du présent et de l'ave-
» nir; il y va du repos de ta sœur qui t'implore.
» Que deviendrais-je, s'il y avait entre nous des
» mers et tout un monde? Tu es l'ami de mon
» enfance; toi seul me consoles et me fortifies :
» ne m'abandonne pas. » — Ici Maria fut interrompue par des larmes qu'elle voulait en vain retenir. Sa douleur m'apprit mieux que sa correspondance contrainte, quelles peines profondes régnaient dans son ame. — « Ton affliction me
» désole, lui répondis-je; si je t'avais laissée
» contente de ton sort, le mien eût été meilleur;

» je serais parti avec plus de courage et plus d'es-
» poir. — Tu partiras, » reprit-elle, en relevant sa tête et attachant sur moi ses yeux humides qui semblaient me demander grâce, et attendre avec auxiété ma réponse. Je fus ébranlé. — « Mari-
» quita bien-aimée, lui dis-je, te quitter mainte-
» nant me coûtera mille fois plus que de mourir.
» Mais laissons d'autres se faire les complices du
» commun opprobre, en s'humiliant devant l'i-
» dole que leur cœur hait et méprise. Moi, je ne
» serai pas compté parmi les cliens du pervers
» qui va détruisant toute prospérité, toute gloire,
» toute dignité nationales. Celui qui s'est donné
» en spectacle au monde comme bravant à ce
» point l'estime des hommes, qu'il n'a pas craint
» de s'accorder les bienfaits du trône, d'élever
» sa propre famille aux charges et aux honneurs ;
» celui qui, par ses scandales, a corrompu la
» morale publique; cet homme ne doit voir à ses
» pieds ni Maria, ni son frère. Il m'en coûte de
» quitter tout ce qui m'est cher et sacré ; mais il
» le faut. »

» La marquise se taisait, le désespoir était dans ses yeux; je pris sa main, je la pressai. Don Domingo entra. — « Vous me voyez désolé, me
» dit-il; un courrier que Matéa m'adresse, m'ins-
» truit d'une catastrophe qui rompt tous mes
» plans. La faillite d'une maison de Londres
» m'oblige à vous quitter. Adieu! embrassons-

» nous : j'irai bientôt vous rejoindre. Adieu, mon » ami, et je puis dire, mon fils. Je rentre pour » écrire à la hâte au vice-roi une lettre que je » vais vous envoyer à bord. »

» Ainsi tout appui m'était retiré sur ces plages lointaines vers lesquelles je m'élançais. — « N'im- » porte ! » dis-je à Maria qui tenait les yeux levés vers le ciel et les mains jointes, dans l'attitude de la prière ou de la résignation ; « n'importe ! je » serai seul, sans protecteur, sans ami, sous un » ciel inconnu ; mais je ne plierai pas sous l'in- » justice du sort plus que sous l'injustice des » hommes ! »

» J'étais hors de moi ; la marquise me pressa dans ses bras : « Tu veux quitter ta pauvre sœur, » me dit-elle d'une voix déchirante ; quitter l'Es- » pagne, quitter tout ce qui t'est cher?... Tu as » raison, » reprit-elle, en s'armant de courage, « ton sort sera plus noble et peut-être plus heu- » reux. Oh ! ajouta-t-elle encore avec un redou- » blement de sanglots, tu as raison, il ne faut » pas fléchir devant l'iniquité. »

» Ici un soldat parut, il m'apportait l'ordre de me rendre sur-le-champ au navire. Maria serra ma main, et me dit avec l'expression de la dou- leur vaincue : « Quand j'ai su que tu entrais au » service du roi, j'ai commandé à Bordeaux une » épée sur laquelle sont gravés d'un côté nos deux » noms, et de l'autre ces mots : *Dieu, le roi, la*

» *patrie*. Elle n'est pas bénie. Viens, nous en-
» trerons dans la première église qui s'offrira sur
» notre route. Viens, nous demanderons ensem-
» ble à ma bienheureuse patronne de te protéger
» sur les mers, de t'accorder des consolations
» dans ton exil, et de ne pas rendre éternels nos
» tristes adieux. »

» Avant de quitter l'hôtellerie, j'entrai chez Domingo pour l'embrasser une dernière fois, et recommander ma sœur à ses soins paternels. Je désirais qu'elle fît avec lui le voyage de Mádrid. Il promit de reporter sur la jeune marquise l'affection qu'il avait pour moi, et je me séparai du père de Matéa, non sans avoir le cœur déchiré comme si je perdais alors la comtesse elle-même. Cet adieu mettait les mers entre elle et moi.

» Je revins à Maria, et nous partîmes ensemble; le messager du gouverneur, vétéran blanchi sous le harnais, remplissait avec une sorte de douleur et de honte, la tâche d'observer mes pas. Une église s'offrit sur notre route. Tendue de noir tout entière, elle avait reçu ou attendait la visite suprême de quelque illustre mort; les cierges de cire jaune n'étaient allumés que dans le chœur. Ils projetaient sous ces sombres voûtes de pâles clartés : un reflet incertain arrivait à peine au fond d'une étroite chapelle où s'accomplissait le divin sacrifice. Je demandai au prêtre la consécration du noble présent de la marquise. Le soldat

l'étendit sur ma tête ; le pontife prononça les paroles saintes, et je ceignis l'épée que me donnait la plus pure des femmes, que Dieu bénissait par la bouche de son ministre, qui portait tracés les devoirs pour lesquels j'ai mille fois donné mes jours! Cette épée, Napoléon, alors qu'il me tenait captif, la laissa à mes côtés en sa présence, et le prince dont elle défendit la couronne... ce prince me l'a ravie!

» La pompe lugubre du lieu, le faible rayon de lumière qui éclairait le front pâlissant de Maria et me montrait le bon Antonio agenouillé derrière nous ; les devoirs que je contractais, mon exil, ma douleur, les sentimens contraires entre lesquels j'étais partagé, donnaient à la scène la plus simple quelque chose d'imposant qui me pénétra d'un recueillement pieux. L'image de Matéa traversa ma pensée. Je ne m'arrêtai pas à ce souvenir : sans doute les émotions qu'il eût excitées n'auraient pas été dignes d'un tel lieu et d'un tel moment.

» Ma sœur me suivit sur le port. Je ne l'avais jamais plus chérie que dans ces graves instans où j'allais la quitter : il semblait que la cérémonie sacrée, en élevant mon ame, eût donné des forces nouvelles à cette tendresse et si pure et si vive. Pourtant j'eus le courage de m'arracher aux adieux de ma douce amie. La religion a une majesté devant l quelle se tait la douleur, et une onc-

tion qui mêle aux étreintes les plus poignantes de l'infortune les douceurs de quelque grande espérance.

» Maria cependant, demeurée sur la plage, tenait ses yeux tournés vers moi. Nos regards ne pouvaient plus se rencontrer qu'ils se devinaient encore. L'ancre fut levée ; un cri de *vive le roi!* partit de toutes les bouches, et le navire s'ébranla. Au premier mouvement du frêle édifice qui allait, à travers les immensités de l'océan Atlantique, porter mon existence sur une autre moitié du monde et de ma patrie, mon cœur se brisa ; ma famille, Matéa, ma sœur, ma sœur surtout et la terre natale m'échappaient en même temps. Au milieu de la rade, un canot nous amena l'évêque de *** que je n'apperçus pas d'abord : un homme venait de s'élancer hors de l'esquif pour courir à moi et me baiser la main : c'était le bon Antonio apportant le message que Domingo m'avait promis. « Ce matin, me dit-il,
» j'étais allé de bonne heure chercher au tribunal
» de la pénitence l'absolution de mes fautes ; j'ai
» rencontré ce digne prélat, et je lui ai dit à ge-
» noux : Seigneur, votre Seigneurie illustrissime
» me rendrait le plus heureux des serviteurs de
» notre Seigneur Jésus-Christ, si elle daignait
» dire une messe pour mon père vieux et malade,
» pour moi pauvre pécheur, puis pour un jeune
» cavalier contraint de quitter ses parens comme

» j'ai quitté les miens, et de courir au bout du » monde. Jugez de ma joie, quand Dieu vous a » conduit aux pieds de l'autel où un évêque priait » pour vous. Vous voyez bien que les bons pré- » sages ne vous manquent pas, et je vous quitte » plus content que je n'aurais pensé : il me » semble impossible que ce soit pour long- » temps. » A ces mots il s'inclina sur ma main, et je l'embrassai ; ce fut ma dernière impression de plaisir sous le ciel des Espagnes : le bon Andaloux représentait alors auprès de moi tous les êtres chéris que le pouvoir absolu enlevait à mon amour. Il descendit sur le canot qui retournait à la ville. Je demeurai seul, tout-à-fait seul au milieu des mers ; il ne me restait de force que pour des tentations impies : j'aurais voulu être englouti dans les abîmes.

» Long-temps mes regards demandèrent aux profondeurs de l'orient une vue dernière de cette Espagne loin de laquelle j'étais emporté. Une fois, nous apperçûmes encore, en avant des côtes de la Galice, le petit archipel que les anciens consacrèrent aux dieux. La Gaule avait aussi sur les mêmes rivages son île sacrée. Je devais bientôt trouver sur les bords opposés de l'Atlantique un ban de sable voué jadis par l'Indien à ses idoles. Ainsi des autels étaient dressés de tout temps aux avant-postes des deux mondes ; la même pensée, mal déguisée sous des rites divers,

élevait là le cœur de l'homme vers une Providence commune, et les deux hémisphères, inconnus l'un à l'autre, s'entendaient pour prodiguer des hommages à cet Océan, du sein de qui devaient un jour, par un mutuel échange et des phases contraires, sortir pour toutes deux l'opulence, la liberté, la civilisation en un mot, ce bienfait du ciel qui les renferme tous. »

LIVRE CINQUIÈME.

SUITE DU MANUSCRIT DAÏNHOA.

CHAPITRE PREMIER.

» Je voyais pour la première fois l'Océan se dérouler devant mes regards. Perdu dans l'immensité de ce désert mouvant, séparé de l'abîme sans fond par la frêle planche du navire, l'homme se livre tour à tour à des mouvemens d'orgueil et d'effroi. La pensée de tout ce que peut son industrie, relève son imagination que la grandeur de la nature accable. Là, comme sur la terre, la nuit a des beautés qui savent mieux que les pompes du jour imposer, et surtout émouvoir. Alors, rien ne distrait du bruit des vagues; leur grave harmonie charme notre ame, comme un accompagnement solennel qui la soutient et l'élève. Reflétés et grossis par le miroir des eaux, les innombrables flambeaux qui brillent attachés à la voûte du firmament, nous entretiennent de

la puissance infinie qui a tout créé. L'homme frivole s'étonne de penser et de sentir ; le sceptique, de croire ; celui qui souffre, de retrouver espoir et courage ; avec la force qui peut tout, se révèle à notre ame la bonté qui console. Aussi y avait-il moins de désespoir dans mes regrets, et pourtant il y avait plus d'amour.

» Long-temps l'oiseau du continent nous suivit sur les mers. Qui pourra dire quel charme, dans l'imposante traversée d'une moitié de l'univers à l'autre, le passager trouve à contempler ces hôtes de l'Europe devenue alors tout entière la patrie ? Mon cœur aimait à suivre leur vol, et je m'attristais en les voyant peu à peu nous abandonner pour les cieux du Nord. Tous nous avaient délaissés, quand un jour une hirondelle, les ailes appesanties, le corps presque glacé, vint, toute accablée de lassitude, chercher un abri sur le navire. Les vents la chassaient vers les plaines inhospitalières de l'Océan : je la pris dans mes mains, j'essayai de réchauffer ses membres qui tremblaient du froid mortel. C'était elle peut-être qui, au milieu des monts de Buytrago, avait souvent signalé à mon enfance le retour du printemps. Peut-être, depuis mon départ, avait-elle vu ma sœur prier pour moi, ou Matéa donner quelques regrets à mon souvenir. Cependant elle mourut sous mon souffle inutile ; et, le dirai-je ? ce ne fut pas sans émotion que je livrai à la mer cette compagne de mon exil. Hélas ! dans ce

monde nouveau, au milieu duquel j'étais porté aussi malgré moi, trouverais-je les soins que je lui avais donnés? Et si la mort m'atteignait dans ma course, une larme accompagnerait-elle mes restes oubliés, dans l'abîme où vont se perdre toutes les choses de ce monde?

» Avec elle finit pour moi l'Europe; je me trouvai plus seul encore sur le navire. Personne ne m'y était connu, si ce n'est l'évêque de**, que je me rappelais avoir vu souvent dans la maison de Matéa. C'était lui qui venait de bénir mon épée, lui encore dont la justice avait sauvé, à Mexico, les jours de ma mère.

» Don Isidro avait un abord imposant; une sérénité austère manifestait le calme de sa conscience chrétienne; sa tête demi-chauve, que les macérations avaient de bonne heure blanchie, était pleine de majesté. Il allait prendre possession de l'un des plus vastes diocèses de la Nouvelle-Espagne; son zèle apostolique dans des missions périlleuses, une rigidité que le soupçon même ne flétrit jamais, furent autant de titres qui portèrent le sage inquisiteur à l'épiscopat. Don Manuel n'avait pas réussi à corrompre entièrement les promotions pastorales. Grâce au maintien des anciennes formes qui restreignent les présentations de la Camara dans un cercle où pénètre rarement l'indignité, le haut clergé des Espagnes se recommande au respect des peuples par la double autorité des lumières et des mœurs.

Ainsi, l'Église devait à la partie républicaine de ses institutions la gloire de rester, au milieu des désordres corrupteurs de notre gouvernement, comme un sanctuaire où la vertu n'était pas inutile à l'ambition.

» L'entretien de don Isidro avait pour moi d'autant plus de charme, qu'il était facile d'y mêler le nom de Matéa et d'attacher à ce souvenir l'attention du vieillard. — « J'ai vu naître, » me disait-il un jour en fumant avec moi sur le » pont, cette enfant charmante. Son père était » mon ami alors. — Quoi! interrompis-je, ne le » serait-il plus? — Vous le voyez bien, continua » le prélat, puisque, partis de Madrid le même » jour, nous n'avons pas voyagé ensemble. Je » porte cependant à sa fille une tendresse de » père; elle m'a tenu lieu de ces attachemens in» times que Dieu a multipliés autour de ses créa» tures; mon cœur, usé par les années, se ra» nime auprès d'elle; son affection attentive et » soumise paie la mienne avec usure; elle est allée » jusqu'à me défendre contre les dissentimens » fougueux de son père, *corrompu qu'il est dans » la moelle de ses os*, comme dit l'Écriture. — » Quoi! m'écriai-je, don Domingo ne serait » pas un honnête homme? — Comment pourrait» il l'être? reprit don Isidro; il est déiste ou » athée. Ses relations de tous les jours avec les » nations étrangères l'ont perdu. Il a eu en main » les ouvrages de la philosophie, et il en a sa-

» voué le poison. Grâce à la simplicité de Go-
» doy, le digne patron des démagogues, nous
» n'avons que trop, dans notre Espagne, de ces
» hommes avides de substituer à un passé dont
» leur orgueil s'offense, un avenir qu'eux-mêmes
» ignorent, et quelles ruines demandent les per-
» vers? celles du trône des rois et de l'autel de
» Jésus-Christ. »

Se pouvait-il que le père de Matéa eût mérité cette indignation, ou bien, dans le monde politique, la dissidence empruntait-elle toujours la langue du mépris? Le mépris! Ce sentiment amer par lequel notre pensée dégrade au-dessous de la dignité d'hommes ceux qui nous l'inspirent, était-il si peu douloureux à concevoir que le plus vertueux ministre de l'Évangile pût le trouver dans son cœur et l'exprimer sans effort? Moi aussi, étais-je destiné à appeler sur ma tête ces outrages, ou à les proférer, lorsque j'aurais pris couleur dans ces grands différends qui divisaient le monde? L'avenir me parut dès-lors chargé d'un péril que je n'avais pas pressenti; après avoir cru jusques-là que toute l'affaire de la vie était de mériter l'estime, j'apprenais que dans un pays livré à des discords, la considération publique n'existe pas. A sa place règnent parallèlement deux voix ennemies, toutes deux, quand elles profèrent des louanges, moins fortes que la clameur contraire; toutes deux également impérieuses dans leur exigence et inexorables dans leurs mécomptes. Cette vue

nouvelle de la carrière qui s'offrait à moi me pénétra d'une profonde tristesse. A dater du jour où je m'étais éloigné du toit paternel, je n'avais pas fait un pas qui ne produisît des découvertes, ni fait une découverte qui ne détruisît une illusion et n'enfantât un chagrin. L'âge m'a instruit à placer les conseils du devoir au-dessus de tout autre suffrage; mais la puissance des années n'a pas été jusqu'à détruire entièrement ma première manière de sentir. Je plains quiconque ne souffre pas de la réprobation même injuste d'un honnête homme.

» Cependant les scandales de la cour et la langueur de la monarchie paraissaient au prélat exiger de puissans remèdes. Il déplorait surtout avec une chaleur singulière les souffrances de l'héritier de la couronne. Une maladie affreuse avait tourmenté l'enfance du prince (1). Il grandissait prisonnier sur la première marche du trône, entouré d'espions illustres, et celui qui devait régir un grand peuple, ne trouvant que dans quelques valets des visages non ennemis, devait contracter l'habitude de ne pas chercher ailleurs un échange d'épanchemens et de conseils. Ses persécuteurs le tenaient à dessein, aussi bien que ses jeunes frères, loin de tout rapport avec les choses de ce

(1) On nomme ainsi l'héritier du trône, prince des Asturies; lui seul porte ce titre; les autres membres de la maison royale s'appellent infans. On connaît cette réponse de don Fernand, aujourd'hui roi, devant qui on nommait Godoy, *le prince*. « Il » n'y a, dit-il, en Espagne, de prince que moi. »

monde, où une si grande place lui était assignée. Il était facile d'entrevoir les pensées lointaines qui prétendaient déplacer, en faveur du dernier des hommes, le royal héritage. Les auteurs de ces complots voulaient, s'ils étaient trahis par le sort, punir l'Espagne de leur défaite; ils avaient trouvé un moyen de s'assurer cette parricide satisfaction, c'était d'employer l'influence mortelle de la tyrannie à tarir, pour le dépositaire de nos destinées futures, la source des qualités généreuses et des lumières qui font les grands rois. Les récits de don Isidro me rendaient le nom de don Fernand plus cher encore que le sang dont il était issu. Tous mes vœux se tournaient vers lui comme vers un restaurateur promis à la gloire, à la liberté de mon pays, et ma bouillante indignation voyait dans sa délivrance le rétablissement des vieilles institutions de mes aïeux.

» Le prélat applaudissait à ma façon de sentir. « Mais songez, ajoutait-il, qu'il n'est point de » réformes bienfaisantes si elles ne tombent du » trône, comme viennent du ciel toutes les ri- » chesses de la terre. Faire arriver l'action sou- » veraine de la multitude à ses maîtres, c'est » vouloir que le Tage et l'Orénoque remontent » vers leurs sources; c'est réunir les plus grandes » des folies aux plus grands des attentats. »

» Le saint évêque me présentait les affaires de ce monde sous un aspect nouveau. Ce n'était pas ainsi que don Mathias, dans mon enfance, quel-

ques professeurs de l'Université, don Domingo me les avaient expliquées. Je me plaisais à les contempler sous leurs faces diverses : mon jugement s'arrêtait d'une manière plus sûre aux doctrines et aux sentimens qui devaient diriger ma vie.

» Le ciel resta constamment sans nuages ; un vent favorable nous conduisit en vue des plages américaines. La Providence, en dotant la Nouvelle-Espagne de tout ce qui devait susciter les ambitions étrangères, sembla destiner ses bords à les repousser. Le golfe du Mexique, dans la longue étendue de ses contours, n'offre aux navires que le périlleux mouillage de la Véra-Cruz ; et là, deux fléaux destructeurs se sont partagé l'empire de l'année : la fièvre jaune et les vents du nord règnent impitoyablement tour à tour d'un solstice à l'autre.

» J'arrivai en novembre : c'était la saison des ouragans. Nous avions traversé les Antilles, suivi la route que frayait un grand homme, il y a trois cents ans, apperçu enfin le *coffre* de Pérote et le pic embrasé d'Orizaba, sortes de phares élevés par la nature au-dessus des Cordillères, comme des tours immenses qui se détachaient de l'immense muraille des Alpes mexicaines. Par-delà le séjour des orages, se déployait à nos yeux le majestueux amphithéâtre d'un continent, plus élevé que les monts Pyrénées au-dessus des mers. Déjà même la plage où Hernan Cortez planta ses enseignes, déroulait jusques vers le rideau lointain des montagnes, ses aspects arides

et monotones. Sur la limite des flots et du désert, la Véra-Cruz déployait à nos yeux ses remparts que les eaux de l'Océan et une mer de sable assiégent à l'envi ; les passagers, qui auparavant tenaient leurs regards attachés sur la terre, se tournaient vers l'Atlantique comme vers une belle demeure qu'on va quitter, pour le voir une dernière fois. Le château de Saint-Jean d'Ulloa fuyait derrière nous au milieu de la plaine humide. Son artillerie saluait notre navire et le royal pavillon ; voix formidables qui appelaient sur le port une foule impatiente de retrouver des frères, des époux, des fils. Moi seul, je ne voyais pas tendus vers moi, sur ce rivage inconnu, les bras d'une sœur, ni ceux d'une amante ou d'une mère.

» Tout-à-coup, une brise légère s'est élevée. Le soleil verse sur nos têtes des feux plus ardens ; la mer soulève ses flots ; l'ouragan déchaîne ses furies ; la tempête nous emporte vers les bancs redoutables de l'île des Sacrifices. Là, autrefois, avant que la religion de Jésus-Christ fût venue dissiper les superstitions sauvages, l'indigène versait le sang humain en l'honneur de ses dieux. Ces bords sont restés homicides. Seulement aujourd'hui l'Océan prend lui-même ses victimes.

» Nous fûmes jetés sur les sables ; le navire se dressant sur sa quille engravée, semblait attendre l'effort d'une vague de plus pour s'élancer vers le ciel : il ne nous restait qu'à mourir.

» Aux signes précurseurs du fléau, chacun

s'était hâté d'offrir à son patron céleste une partie de ces biens pour lesquels la plupart traversaient les mers. L'équipage venait de promettre à l'apôtre de Compostelle un mât d'argent de trente coudées. Mais il ne s'agit plus du salut terrestre ; les intérêts de ce monde sont finis ; nous nous sentons arrivés sur le seuil des deux vies. Les uns, le rosaire en main, d'autres baisant de saintes images, ou découvrant un scapulaire caché sous leurs vêtemens, celui-ci baignant de larmes des reliques sacrées, celui-là heureux dans le commun désastre de posséder un morceau de la vraie croix ; tous, la tête baissée sous la main du Dieu qui donne l'existence et qui la reprend, détournent les yeux de l'abîme pour ne plus penser qu'à l'éternité dont le règne commence.

» Seul debout sur le tillac, tel qu'une vision des livres saints, don Isidro, avec ses cheveux blancs et sa longue robe qu'agite la tempête, étend sa main armée du crucifix, et nous bénissant d'une voix aussi ferme que si elle partait déjà des célestes demeures : « J'ai reçu, » ajoute-t-il avec un accent qui domine les bruissemens de la tourmente, « j'ai reçu le ministère de remettre » les péchés de quiconque s'est repenti. » — Il disait : la dernière vague s'élève au loin ; elle grossit, elle marche, elle arrive comme une montagne roulante.... « Au nom du Père, du Fils et » du Saint-Esprit, reprend le pontife, je vous » absous, mes frères. » — Aux paroles sacrées

succède un morne silence, et au silence un fracas épouvantable. Le cri d'adieu à la patrie, le cri de *vive le roi!* se fait encore entendre : cette fois, il part du milieu de l'abîme.

» Le choc qui brisa le navire nous avait rapprochés des sables du rivage; il n'était pas impossible d'y atteindre. Auprès de moi, don Isidro, ballotté par les lames, allait disparaître pour toujours. Je ne pouvais laisser périr sans secours celui qui n'avait pas laissé périr ma mère; je le saisis. Le flot nous portait vers le continent; rien n'est plus imposant que ce rapide passage, ces spectacles contraires, cette orageuse destinée de l'homme, tour à tour plongeant dans de vastes gouffres ou dominant les cimes de la mer aussitôt brisées; les émotions qui se succèdent alors dans son ame prennent quelque chose de la grandeur et des vicissitudes de cette admirable scène. Je croyais voir sur le rivage dona Léonor, ma sœur, Matéa, me tendre leurs bras. Ces prestiges doublaient mon courage. Exaltée par le mouvement terrible des vagues, mon imagination poursuivait je ne sais quelles grandes chimères, quels brillans fantômes, et cette fièvre de l'espérance alla enfin jusqu'au délire.

» J'ai tout oublié depuis lors : seulement, il me souvient qu'à mon réveil je me sentis porté sur les bras de deux hommes. Une foule de créoles m'environnait : le noir Africain, l'Indien cuivré se mêlaient aussi à la foule curieuse. Ces variétés

bizarres de l'espèce humaine, ces couleurs, ces traits d'une diversité quelquefois si tranchante, quelquefois perdue dans d'imperceptibles nuances, me frappèrent de cette triste pensée que je revenais à la vie sous un ciel nouveau, dans un monde étranger pour moi. Cependant des groupes se pressaient à mes côtés, me parlant avec compassion de mes souffrances, se préparant à me porter des secours, cherchant à reconnaître dans la coupe de mon visage ou dans l'accent de mes premières paroles quelques traits de la province qui m'avait vu naître. Leur intérêt me ranima, et, invoquant la patrie de mes aïeux, je répondis que j'étais Vieux-Castillan.

» A ce mot, tous s'éloignèrent, je restai seul sur la plage brûlante.

» J'ignorais que les fils de la Bizcaye, de la Catalogne et de la Galice, les plus nombreux de nos citoyens établis dans l'autre hémisphère, formassent des corporations dont l'hospitalité partiale repousse tout ce que ne recommande pas une extraction commune. Enfans d'une même patrie, on les voit, de race en race, former sur le même sol des colonies que leurs rivalités séparent, et ils s'entendent là, comme leurs pères s'entendaient en Europe, pour vouer aux sujets de la couronne de Castille cette inimitié jalouse que leur portent, depuis la réunion successive, les autres sujets des rois catholiques.

» La pitié de quelques mousses me promena

de rue en rue à travers la Vera-Cruz. Je n'avais que ce qu'il fallait de force pour comprendre sous quels auspices je prenais possession de mon exil. Enfin une maison fut ouverte à ma misère, et un drap couvrit ma nudité.

» Presque au sortir des embrassemens maternels, je me voyais sans asile à deux mille lieues de mon berceau. L'épée de Maria me restait; sa devise me parla de mes devoirs, et je ne perdis pas courage.

» L'hôte qui m'avait accueilli était un jurisconsulte renommé pour son instruction, mais consacrant ses heures à la prière, au sommeil et au repos, se soulevant quelquefois pour se mettre à genoux devant les images saintes dont sa maison était tapissée, et n'ayant plus, après un tel effort, le courage d'appliquer son attention aux affaires sans nombre dont il était chargé.

» L'Espagnol des colonies semble encore plus passionné que l'Espagnol de l'Ancien-Monde pour le jeu déplorable qui consiste à spéculer sur les erreurs de la justice humaine. Là aussi, l'orgueil est, plus encore peut-être que l'intérêt, une source féconde de combats juridiques. Tous les vices de la métropole se sont acclimatés dans l'autre hémisphère, et ils paraissent y avoir jeté plus de racines que les vertus nationales. La fierté du créole naît moins de sa dignité d'homme; c'est une soif de titres, d'ordres, de grades; la main tendue vers les bienfaits de la mère-patrie que

trop souvent son cœur abhorre, avide de tout ce qui l'élève à la hauteur de l'Européen, inexorable sur tout ce qui inquiète sa mesquine vanité, les *Audiences royales* ne retentissent que du bruit de ses droits méconnus, de ses prétentions blessées. Un tiers de la population lettrée se voue, dans les grandes villes, à exploiter les avenues du temple des lois. Cette multitude famélique conspire à rendre les procès éternels; et la lenteur des formes, l'obscurité de la législation, la paresse calculée des magistrats, ne servent que trop bien leurs cupides efforts.

» Quelques licenciés qui faisaient leur *pesantia* (1) sous les auspices de don Eusebio, ne pouvaient suffire aux besoins de sa vaste clientelle. Quoique fougueux créole et ardent ennemi des nouveau-venus de la mère-patrie, il accepta mes services que mes études et mon activité pouvaient lui rendre utiles. Le temps que je passai auprès de lui m'instruisit des formes inextricables de notre procédure. Je vis comment une contestation pouvait durer trois cents ans, et je soupirai après le temps où le saint nom de la justice ne couvrirait pas une oppression, une calamité de plus. Ainsi j'étudiais les lois, au lieu d'apprendre le métier des armes, et je consacrais à l'acquisition d'une épaulette mon travail de légiste.

» L'arrivée du courrier d'Espagne me procura la première jouissance que je connus sur le sol

(1) Espèce de stage.

américain. Le chambellan n'avait pu obtenir la promesse de mon rappel. Cependant Jaïmé alarmait sa jeune tante par des assiduités suspectes. Il voulait que sa présentation eût lieu sans retard, et se chargeait de la protéger contre quiconque, l'accusant d'être née loin de la grandesse, n'aurait pas pour elle les égards dus à son rang et à sa beauté. Elle ne voulut pas lui parler de moi, tant elle était sûre de tout obtenir. Je me réjouis de son noble silence. La protection de l'audacieux garde-du-corps m'aurait paru le dernier des outrages. Jamais tant d'indignation ne m'avait animé contre la corruption de la cour; jamais je ne sentis mieux combien Maria était sacrée à mes yeux : elle me semblait aussi loin des vœux des hommes, aussi loin de la terre, que le ciel même auquel on eût dit qu'elle appartenait encore.

» Cette sœur chérie venait de prendre possession de sa nouvelle existence. L'ancien gouverneur de la Havane fut au nombre des grands qui ne purent se dispenser de lui porter leur hommage. Le persécuteur de dona Léonor ne parut qu'en pâlissant devant la fille de sa victime. Les chagrins d'une mauvaise conscience étaient empreints sur son visage; le remords le livrait sans réserve aux pratiques d'une sombre dévotion. Il s'était donné la tâche de fabriquer nuit et jour, à l'usage du pauvre, ces vêtemens de mort qui accompagnent notre dépouille à sa demeure dernière. Son rabot trouvait plus d'un émule dans

la grandesse, et le marquis s'indignait de le voir partager, avec des personnages dignes de respect, la gloire de cette œuvre pie. Il haïssait en lui le ravisseur de la nièce qu'il avait perdue. Quoiqu'un étranger eût été arrêté lors de l'enlèvement, et se fût avoué coupable, le chambellan ne doutait pas que son beau-frère n'eût dirigé ce complot, dans un temps où il n'avait pas encore recueilli un opulent héritage, pour assurer à ses fils des richesses et des honneurs de plus.

« Don Domingo, m'écrivait Maria, a eu l'attention de me présenter à la comtesse de D***, et
» de visiter nos parens avec elle. L'esprit et les
» manières de dona Matéa ont séduit l'imagination toujours plus jeune et plus vive de don
» Luis. Il est vrai qu'elle lui a parlé de toi sans
» cesse. Elle a même poussé la grâce jusqu'à
» nous faire conduire la jolie Aldouza comme la
» compagne qui t'était promise. Mon père, pour
» qui tout devient à la fois du présent et du passé,
» parle déjà de sa belle-fille, et se console de
» tous les chagrins de sa vie en voyant décorés de
» la grandesse, les deux enfans dont l'entrée dans
» le monde était pour lui la source de tant d'amères
» pensées. Don Domingo prétend me donner
» des idées politiques; s'il réussit, j'essaierai de lui
» en donner de chrétiennes. C'est là un de mes
» chagrins, de voir combien le siècle abjure les
» doctrines et la foi de nos pères. O mon ami! ta
» Maria te supplie de ne pas bannir Dieu de tes

» pensées. Laisse-lui l'espoir de te retrouver dans » un monde où il n'y a plus de séparation et plus » d'exil. Depuis notre entrevue à la Corogne, je » sens mieux que jamais combien tu étais néces- » saire à ta triste sœur. Les distances qui nous » séparent, les hasards que tu cours, ces idées » me désolent au théâtre, dans nos cercles, par- » tout enfin où ton image vient s'offrir à moi, et » elle est toujours dans mon cœur. Que sont de- » venus les jours de notre enfance, quand nous » gravissions tous deux les cimes aiguës, quand » tu me prêtais l'appui de ta force, et que je te » donnais l'encouragement de ma tendresse ? » Alors nous nous promettions de traverser en- » semble ce monde que nous ne connaissions pas. » Pourquoi l'arrêt du ciel a-t-il trompé tous les » vœux, hélas ! et tous les pressentimens de notre » premier âge.

» Le marquis s'afflige du secret ennui qui me » domine. Il a soin de me mener régulièrement » aux courses ; mais j'ai la maladresse de porter » tout mon intérêt sur le malheureux taureau. » Je ne sais qu'admirer et plaindre cet animal su- » perbe, alors que, malgré son courage, malgré » sa force, il va succomber sous les coups d'ad- » versaires dont aucun ne pourrait lutter contre » lui corps à corps. Tout un peuple, dont hier il » labourait les champs, s'assemble aujourd'hui » pour applaudir sa mort. Cette pantomime » cruelle m'attriste comme une image des com-

» bats que la médiocrité, l'ingratitude, l'envie,
» livrent au génie ou à la vertu.

» Je vais quelquefois au théâtre ; les tragédies
» m'ont souvent beaucoup émue, mais les *sai-*
» *netes* (1) m'ennuient et m'étonnent. Tantôt les
» mots les plus simples, tantôt des phrases tout-
» à-fait inintelligibles, excitent dans l'assemblée
» un bonheur presque égal à celui que fait naître
» la danse du boléro. Je ne sais point me réjouir
» de ce que je n'entends pas, et tous les hommes
» qui sont avec nous me déconcertent alors par
» des regards impertinens de surprise et de rail-
» lerie. Il n'est pas jusqu'à ceux de mes gens,
» qui achèvent de remplir notre loge, dont le
» sourire ne s'associe aux sarcasmes des cava-
» liers. Frey don Jaïmé prend cet instant pour
» ses visites, et ses plaisanteries répétées contri-
» buent beaucoup à me rendre importun le dé-
» lassement du théâtre.

» Pourquoi, dans la sphère nouvelle où Dieu
» m'a placée, rien de ce qui charme les personnes
» de mon âge ne m'offre-t-il d'attraits ? Je me rai-
» sonne pour avoir du plaisir ; je me tourmente
» pour en rencontrer là où tout le monde en re-
» cueille sans effort. Les autres femmes savent se
» suffire sans le secours de l'étude, sans la dis-
» traction d'un travail. Quelques visites à rece-
» voir ou à faire remplissent leurs journées ;

(1) Petite pièce qui complète toutes les représentations. Des bouffonneries licencieuses en font le principal mérite.

» moins heureuse, j'ai besoin d'agrandir mon » existence par le charme de mes occupations » favorites, par la lecture et le dessin. Il faut que » les livres me fassent vivre aux dépens d'autrui. » Sur mon propre fonds je ne recueillerais que de » l'ennui, et je sens qu'avec la disposition de mon » cœur, l'ennui serait bientôt du désespoir. »

» La tristesse, qui poursuivait Maria au milieu des grandeurs, passait de son ame dans la mienne, sur l'autre rivage de l'Atlantique. Il y avait, il y a toujours eu d'inexprimables délices dans une tendresse, à la fois si vive et si pure, qui associait à mon existence l'existence la plus noble, la plus élevée que je pusse concevoir et chérir. Cette sympathie ennoblit quiconque l'éprouve ; elle anime le désert ; son pouvoir va jusqu'à prêter un charme aux épreuves de la vie ; car elle assure, dès ce monde, une récompense à des efforts qui n'en doivent attendre que de l'autre ; elle nous donne pour guide une conscience extérieure dont l'appui fortifie la nôtre, et dont le suffrage a plus de poids à nos yeux que toutes les voix de la Renommée.

» Un tel attachement place bien haut l'amie qui l'inspire ; il a quelque chose de religieux, puisqu'il se compose d'un égal mélange de respect et de tendresse.

CHAPITRE II.

» Quatre mois s'étaient écoulés ; je pus enfin tourner mes regards vers la Nouvelle-Bizcaye où je devais rejoindre mes drapeaux.

» Quand je quittai la Vera-Cruz, l'été des régions équinoxiales, qui commence en octobre, touchait à sa fin. La fièvre jaune sévissait contre l'aride région des côtes. J'espérais échapper à la brûlante influence des vents du sud-ouest, en gravissant le magnifique amphithéâtre des Cordillères, et entendre, au déclin de mai, gronder les foudres qui précèdent l'hiver de ces climats. Mais depuis quelque temps, le ciel a ses révolutions aussi bien que la terre : la Nouvelle-Espagne a vu les sécheresses, non plus bornées aux huit mois que leur assigna la nature, envahir l'année entière, ou ne faire place qu'un moment, vers septembre, aux tardifs bienfaits des orages. Je retrouvai ainsi l'été ardent de nos contrées embrassant dans son empire l'hiver de l'Équateur : tous les feux de la Zône-Torride m'accablèrent.

» Je dirais difficilement ce que j'eus à souffrir sous le poids d'un ciel embrasé, à travers ce Continent où tout m'était nouveau, sans en excepter le visage des hommes : perdu sans cesse au milieu



de peuplades dont j'ignorais les vingt langues confondues; dépaysé par les spectacles de la nuit comme par ceux du jour, n'appercevant pas sur ma tête les astres connus de mon enfance, ni autour de moi les formes végétales, les sites, les horizons de ma patrie, je franchissais aujourd'hui les neiges éternelles, demain des gorges creusées par la lave ardente, quelquefois de riches vallons; trop souvent d'incultes savanes; et mon unique refuge était la hutte solitaire ou le tambo des muletiers, ce grossier hangard que l'étroite politique du conseil des Indes fit dresser au milieu des bourgades, à l'usage des passans, pour tenir la population cuivrée loin de tout contact avec des idées et des mœurs étrangères.

» Cependant je ne fus pas assez dominé par les misères d'un tel voyage, pour ne point admirer la scène livrée à ma contemplation. Essaierai-je de retracer un tableau que décore toute la puissance de la nature, qu'agrandit toute la magie de ses phénomènes? L'Amérique est véritablement un monde nouveau qui se déroule devant le regard étonné de l'Européen. Comment peindre les effets suaves ou grandioses d'une atmosphère plus transparente que la nôtre, parce qu'elle est plus rare; ouverte à de plus vives clartés; prodigue de couleurs et de reflets; rapprochant de l'œil les distances, et prononçant de toutes parts, dans l'azur presque opaque des cieux, l'imposante structure de ces Cordillères,

dont une croupe porte à la hauteur des Alpes l'ancien empire de Montézuma? Leurs flancs se déploient, chargés de cultures, de pâturages, de forêts vieilles comme la création, d'opulentes cités, de provinces qui seraient en Europe des royaumes; leurs cimes, éblouissantes de neige, s'étendent telles que de vastes bandeaux d'argent sur le paysage immense qu'elles couronnent. Au-dessus de ces majestueux contours, s'élancent vers la voûte céleste, qu'ils semblent déchirer, tantôt des massifs de roche vive qu'on prendrait, à leur crupe légère et colossale, pour des géans debout sur le sommet des monts, tantôt le basalte développant ses formes capricieuses, ses débris réguliers de colonnades qui n'existèrent pas, ses portiques tronqués, ses arcades d'une dimension sur-humaine; ruines effrayantes de monumens qu'un ouvrier inimitable put seul élever et détruire. Souvent aussi l'étranger s'arrête aux pieds d'un volcan dont le cratère est six fois plus élevé que l'Etna et le Vésuve. Ici les cônes d'Orizaba et de Pérote se détachent comme des pyramides éternelles; ailleurs ce sont les pics de Colima et de Jorullo; plus loin, sur le plateau central, à côté de la ville de Guatimotzin, l'Izaccihualt et le Popocatepetl, ces émules altiers du Chimborazo, s'élèvent avec majesté au milieu de l'empire, comme deux époux, rois des Andes mexicaines.

» Telle se présente cette colonie, cinq fois plus

vaste que la métropole, terre fortunée dont la charpente est de porphyre et d'or, dont la surface présente à l'industrie de l'homme de plus riches, de plus désirables trésors que ceux de ses entrailles. Grâce à la configuration ascendante et inégale du sol, il suffit d'un jour pour passer des feux de l'équateur aux glaces des pôles. Les tribus de végétaux, établies depuis les plaines du rivage et le fond des vallées jusqu'au séjour des éternels frimats, changent autour du voyageur à mesure qu'il change de zône, en s'élevant sur le dos des monts. Aux plages des deux mers, lieux où la perle brille parmi les sables, commence la région du salutaire jalap, des ananas, de fruits délicieux qu'ignore notre Europe, du tabac, ce fidèle ami des Espagnols de l'un et l'autre hémisphère, qui va, dans le palais des rois comme sous la tente sauvage de nos pâtres, charmer les ennuis de la pauvreté ou ceux de la grandeur : c'est là que le Jatropha donne à l'indigène le pain nourrissant de manioc, là que le bananier déploye son tendre feuillage et tend aux mains de l'homme des alimens qui l'emportent, par leur abondance autant que par leur saveur, sur les céréales de nos contrées. Le smilax prolonge dans les ravins son utile racine ; la liane touffue qui donne la vanille, embaume de ses parfums et tapisse de ses fleurs élégantes les fentes des rochers ; la rive des torrens, l'épaisseur des bosquets. A côté du cactus dont les dards redouta-

bles abritent la cochenille, l'arbuste que l'indigo rend cher aux arts, le cacaotier auquel la vie espagnole doit, en Amérique aussi bien que dans la Péninsule, son premier soutien ; le cotonnier, le peper, embellissent, ensemble ou tour à tour, de leurs précieux festons, le cours des fleuves ou les flancs des montagnes. La canne à sucre de Taïti prononce à travers cette grande scène sa verdure légère. Le cafier atteint la limite des perpétuels printemps. Le riz et le maïs, l'igname et la batate attachent leurs présens à cette fertile échelle. La vigne d'Asie et le froment d'Europe y naissent à l'envi ; l'olivier, le lin, le chanvre n'attendent que leur admission au droit de cité pour assurer des biens de plus à la patrie de l'argent et de l'or. A toutes les hauteurs se rencontre la pomme de terre, qui, dans le règne végétal, partage avec le chien, cet autre ami de l'homme, le privilége de s'acclimater partout où l'homme peut vivre ; et, non moins facile à cultiver, plus bienfaisante encore, l'agave, semblable à une source miraculeuse, épanche, trois fois le jour, le miel et le vin du laboureur ou du pâtre, jusques dans le voisinage de la zône glacée.

» Cet heureux sol, propre aux cultures de toutes les contrées, n'a besoin que d'être fouillé par le colon pour livrer à ses sueurs tous les métaux que peut renfermer le sein de la terre. Le fer, le cuivre, le mercure, oubliés jusqu'à présent dans les mines de la Nouvelle-Espagne,

sont autant d'élémens à peu près inconnus d'une prospérité qui aura quelque jour l'ancien Continent pour tributaire. Le Mexique, assis au centre du globe, peut communiquer d'une main avec les ateliers de l'Europe, et de l'autre avec les comptoirs de l'Asie; deux Océans, mouillant quinze cents lieues de rivages, s'offrent des deux côtés comme liens, et, s'il le fallait, comme barrières des deux mondes.

» Les productions et les aspects ne changent pas seuls avec les climats. Les mœurs, les habitations, les traits de l'homme se ressentent de cette influence puissante. Mais il a plus de force, plus de vie, à mesure que la végétation présente moins de vigueur et de beauté. C'est que les dons du travail sont meilleurs pour lui que ceux de la nature. On dirait qu'il l'a senti : car, à l'exemple de la population primitive, les conquérans se sont pressés dans les hautes régions, sur le vaste plateau d'Anahuac, centre de la culture et de la civilisation antiques. Là, fleurirent, parmi des luttes sanglantes, les républiques Tlazcallanes et la monarchie des Aztèques, superbes rivales qu'on pourrait appeler la Grèce et la Perse du Nouveau-Monde. Là, des cités que parent les découvertes du génie, les recherches du luxe, les bienfaits des arts, étalent leur magnificence européenne parmi les imposantes ruines d'un ordre de choses qui n'est plus. Là, se tiennent debout de vieux temples qui ont survécu à leurs

fondateurs et à leurs Dieux; des autels immenses, devant lesquels l'ame, frappée de leur majesté, éprouve encore je ne sais quelle émotion religieuse; des aqueducs dignes de la splendeur romaine, des pyramides qui égalent en grandeur les monumens élevés aussi par le culte des astres dans les plaines de la Vieille-Égypte.

» Six ou huit millions d'hommes sont les seuls hôtes de cette terre enchantée, qui pourrait nourrir un tiers de l'ancien Continent. Comme s'il était dans sa destinée de servir de rendez-vous à tout ce qui naît sous des cieux opposés, les habitans achèvent de donner par le contraste des couleurs et des usages un aspect extraordinaire à la scène qu'ils animent. Les trois grandes variétés de notre race y vivent à la fois. Les mélanges les plus divers, les dégradations les plus insensibles du noir, du blanc et du rouge cuivré, s'y confondent à côté de familles qui conservent dans sa vigueur le type primitif.

» Pourquoi faut-il que les hommes de toutes les zônes ne se soient rencontrés sur la crête des Cordillères qu'afin de se haïr? Pourquoi des hiérarchies, fondées sur le plus stérile privilége que dispense le sort, étendent-elles de nuance à nuance l'oppression et les inimitiés? La peau humaine n'a pas une teinte qui n'ait reçu un rang et un nom de l'orgueil des blancs. Nulle aristocratie au monde n'a classé plus scrupuleusement les infériorités, ni mieux distribué les haines avec les

distinctions. C'est là que triomphent les habiles dont la maxime est de diviser pour régner. L'indigène des classes inférieures, déjà plébéien dans l'empire de Montézuma, gémit sous le joug des représentans de la noblesse Aztèque, magistrats municipaux qui, au lieu de protéger leurs frères, continuent d'écraser des concitoyens, pour oublier qu'ils ont des maîtres. Ces *caciques*, quoique élevés au rang de la noblesse castillanne, abhorrent le créole héritier des conquérans qui les dépouillèrent. Les créoles (1), trop souvent infidèles aux souvenirs de la mère-patrie, et ingrats à ses bienfaits, ne pardonnent pas au nouveau venu de l'ancien continent les charges et les honneurs dont une politique, imprudente à force d'ombrage, l'investit, il est vrai, presque seul. Enfin, les *castes* de sang mêlé, que les races pures désavouent, recueillent le commun mépris.

» Je ne parle pas de l'Africain. Le noir est celui que l'œil rencontre le plus rarement dans l'Amérique espagnole. A peine six mille des fils de la Guinée se montrent-ils çà et là au Mexique, comme pour attester les lois barbares qui ont trop longtemps régi l'univers. L'Europe ne le sait pas assez : la sueur de l'esclave ne baigne nulle part les richesses de ces contrées ; un travail libre exploite les entrailles aussi bien que la surface de

(1) Les blancs se distinguent en *Créoles* ou fils d'Espagnols anciennement établis au Mexique, et en *Européens*, ou Espagnols qui viennent y résider.

la terre. L'Indien, soumis au tribut, est lui-même sujet et non pas serf du conquérant. L'histoire ne refusera pas à l'Espagne cette louange : jamais le vainqueur n'environna le vaincu de tant de sauvegardes. Les lois de la métropole ont été plus paternelles pour le naturel du Nouveau-Monde, que ne le sont pour leurs paysans la moitié des monarchies européennes. La liberté municipale lui a été donnée; les audiences (1) ont commis à la défense de ses droits le glaive de la justice. Le haut clergé lui prête depuis trois siècles le secours de son autorité. Il trouve une protection plus puissante encore dans le conflit des rivalités qui s'agitent sur sa tête. Pourquoi faut-il qu'en faisant beaucoup pour la sûreté de l'indigène, on n'ait pas fait assez pour l'éducation de cette race flétrie ? Il s'est trouvé des bienfaits destructeurs. Les barrières élevées autour des bourgades indiennes, en repoussant peut-être quelques agressions, ont aussi repoussé les lumières et les arts. Le tributaire et ses caciques croupissent ensemble dans la fange de l'ignorance et de la débauche. Je sais bien qu'on accuse leur caractère et leur intelligence de cette dégradation ; on parle de leurs vices indomptables! Mais c'est là le sophisme de la force. Les oppresseurs de l'Irlande, de la Pologne, de l'Italie vous diront aussi que la misère naît dans ces contrées de la licence et de l'oisiveté. Il est facile de condamner tout un peuple

(1) Cours supérieures.

qui souffre. Moi, quand j'apperçois une nation corrompue, je m'en prends à ses lois; car la tâche des institutions est précisément de redresser, de fortifier les ames, d'éclairer les esprits, de policer les mœurs. C'est, il faut bien le dire, ce que les blancs ont trop souvent tremblé de faire.

» Nos possessions d'outre-mer sont administrées de siècle en siècle par le conseil des Indes. Opiniâtre et jaloux comme le sont les corps, il a voulu tenir en main, du fond de la Castille, tous les fils de cette grande trame que l'on appelle l'autorité; il a voulu plier à ses immuables systèmes tous les lieux et tous les temps. La peur a dominé ses pensées, la peur, conseillère immorale, qui lui enseigne, depuis trois cents ans, l'art d'énerver les colonies pour défendre les droits de la métropole. Non content des inimitiés de couleur; il en a fomenté au sein des castes, des professions, des puissances diverses; grâce à ses efforts, le littoral séjour du commerce, c'est-à-dire aussi des idées indépendantes, et le plateau, siége des grandes existences, n'ont pas cessé un jour de se calomnier comme de se haïr. Il a mis encore aux prises la richesse métallique avec la richesse agricole, l'orgueil du sacerdoce avec les prétentions rivales de la noblesse, la magistrature avec les grands et le clergé, le pouvoir militaire avec l'autorité civile. Fort de cette guerre domestique, il n'a pas craint d'interdire les fabrications et les produits qui auraient créé à l'agri-

culture et à l'industrie languissantes de la Péninsule, de salutaires rivalités ; il a entretenu avec soin l'indigence au sein d'une terre qui pourrait être le grenier, le jardin et le trésor du monde : combien de familles créoles, combien de villages indiens sont livrés au désespoir, faute de pouvoir défricher d'immenses savanes que l'institution des majorats laisse, depuis la conquête, désertes et oisives à côté d'eux !

» Cependant, auprès d'existences misérables, s'élèvent sans intermédiaire des fortunes fabuleuses. Ces extrêmes de l'ordre social n'ont rien de commun, si ce n'est les vices ; car il est un degré de pauvreté et de richesse qui porte les mêmes fruits : l'engourdissement, l'ignorance, la superstition, l'oubli des devoirs et le besoin des pratiques, la débauche enfin, seule distraction d'une vie qui a usé toutes les ressources de la prospérité ou toutes les souffrances de l'infortune.

» Le clergé, lien des deux situations comme des deux peuples, tient aux vainqueurs par son orgueil et aux riches par ses trésors ; aux vaincus par la prédication et aux pauvres par son ministère ; à tous par son pouvoir, par ses intérêts, par les nœuds du sang. Sa dotation ne se compose pas de biens fonds, mais de capitaux immenses, et cette propriété dont la valeur est attachée aux besoins de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, a le rare avantage de lier ses

intérêts à la prospérité publique. L'influence du climat, les passions actives de la femme indigène que la froideur de l'Indien révolte, peut-être aussi le tendre langage et les rapports intimes de la religion, l'ascendant d'une grande autorité, enfin cette mollesse générale des habitudes et des mœurs qui se rencontre partout où se trouvent d'immenses fortunes, tant de causes n'ont que trop porté la corruption jusques dans l'Église de Jésus-Christ. Mais à travers les désordres, le faste, la recherche licencieuse des couvens, de hautes vertus conservent l'éclat du sanctuaire; les prélats se concilient le respect unanime des peuples, et il se trouve encore des évêques comme les Bartholomé de Lascasas ou les Vasco de Quiroga, pour plaider à la cour de Madrid la cause du Mexique, et au Mexique celle de la concorde : pieux philosophes qui veulent étendre à tous les hommes la protection des lois en même temps que les bienfaits de l'Évangile!

» Tel est ce Mexique, qui n'attend qu'une administration intelligente et généreuse pour étonner bientôt le monde par les merveilles de sa prospérité. Malgré tant de principes mortels, depuis l'avénement de la maison de Bourbon, depuis surtout le règne de Charles III, la population s'est accrue, les arts se sont développés, les sciences ont trouvé d'heureux adeptes, la civilisation a poussé dans les esprits et dans les cœurs des racines profondes. L'émancipation des

États-Unis et la révolution française ont secoué sur les royaumes d'outre-mer des lumières inconnues ; un incendie s'est allumé déjà à ces feux terribles. Si nous ne nous hâtons de désarmer l'Indien et les castes par l'affranchissement du tribut qui les flétrit ; le colon par la liberté de toutes les cultures ; le commerçant par des franchises ; le prêtre par l'éloignement des dignitaires étrangers qui ravissent à sa légitime ambition le prix de ses travaux ; les riches et les grands en les admettant au partage du pouvoir : qui sait ce que la coalition de tant d'inimitiés héréditaires peut tenter à la longue contre les droits et l'autorité de la mère-patrie ?

CHAPITRE III.

» Je fis mon apprentissage du métier des armes sous le ciel de la Nouvelle-Bizcaye, aux extrémités septentrionales de l'empire. J'errais avec mes frères d'armes sur les frontières de l'intendance de Durango, dans ces postes solitaires dont la faible garnison ne réussit ni à détruire l'Indien errant, ni à protéger l'Indien cultivateur. Devant moi s'étendaient les steppes incultes qui, se prolongeant jusqu'aux monts Alléganys et à la mer du Nord, sont à la fois en contact avec les États-

Unis, l'Espagne trans-atlantique et la Russie. J'avais derrière moi des cantons presque aussi affreux ; les rares habitans, frappés de terreur, s'étaient enfuis vers les villes lointaines de l'intendance.

» Je vivais séparé du monde par des déserts, n'appercevant plus d'autres hommes que ceux qu'il me fallait mener au combat, ou poursuivre, le fer en main, à travers des solitudes sans bornes. Exalté par les souffrances du désert, l'amour me montrait dans la fille de Domingo la source d'un bonheur immense, et mon imagination, livrée à des rêves de feu, n'y puisait que des tourmens. Je passais les jours et les mois à attendre ses lettres avec impatience, à les lire avec transport, à les relire. D'où naissait le contraste de ses phrases oisives et péniblement liées l'une à l'autre avec sa conversation facile et brillante, tandis que Maria, si simple dans ses manières et dans son langage, mettait dans tout ce qui sortait de sa plume tant de chaleur et de vie? Une correspondance où je m'obstinais à chercher un aliment pour mon amour, n'en offrait qu'à mon désespoir.

» Il fallait que ces deux femmes qui occupaient si diversement ma pensée, eussent en elles quelque chose d'opposé que je ne comprenais pas. Des relations communes de famille devaient les rapprocher. Leur position était à peu près la même : car elles étaient entrées dans le monde sous l'empire de préjugés hostiles ; et l'une en avait déjà éprouvé

la puissance ; l'autre devait finir par la connaître. Matéa multipliait les avances auprès de la marquise aussi-bien qu'envers mes parens. Don Luis était seul à y répondre. Il le faisait avec tout l'abandon de son caractère. Pour la première fois, je formai un vœu que ma sœur sut repousser. Cette lacune, dans une sympathie jusques-là si parfaite, froissait mon ame et aggravait par un regret de plus les peines de mon isolement.

» La comtesse se lassa enfin de poursuivre une amitié qui lui était refusée. Maria brillait alors enchaînée au char éclatant de la faveur, par la main qui me retenait dans l'exil. Jaïmé comptait sur les séductions de l'orgueil et de la reconnaissance : il porta les grâces de la reine sur Maria déconcertée ; le collier de l'ordre de Marie-Louise vint la surprendre ; les grands se pressaient autour d'elle, paraissant reconnaître que le marquis avait pu, sans compromettre l'honneur de son rang, s'unir à la fille de ceux qui, les premiers, possédèrent ses titres et les illustrèrent. Les femmes lui enviaient l'hommage d'un confident du maître des Espagnes. Constamment repoussée de cette cour, où l'heureuse marquise était environnée d'honneurs, la comtesse imputa ses dédains à une vanité injurieuse, à une ambitieuse circonspection. Mais le charme des honneurs n'avait pas de prise sur une ame aussi noble que pure ; pour elle le bonheur ne pouvait être dans une région où le faste tient lieu de di-

gnité, le bruit de jouissances intimes, le moment qui s'écoule d'avenir, le regard d'un pervers puissant de mérite et de vertus. Le chambellan qui avait consumé ses jours dans les habitudes obéissantes du palais, se complaisait à multiplier ces pompeux devoirs. Les intrigues du palais, en se déroulant devant ses regards, éclairaient douloureusement son inexpérience. Elle m'écrivait :

Madrid, 8 juillet 1803.

« Depuis un an que je porte mes liens dorés, » j'ai fait de tristes progrès dans la connaissance » du monde; mes découvertes m'humilient et me » découragent. Je suis bien lasse de ces frivoles » hommages qu'il faut recevoir de ce qu'on mé- » prise et rendre à ce qu'on ne peut respecter. » On parle tout haut de trafics contre lesquels » mon cœur se soulève. L'oubli des devoirs les » plus saints ne fait rougir ni les coupables ni les » adulateurs. Il semble même que les égards se » pressent autour des femmes, à mesure qu'elles » encourent davantage le blâme public : c'est » traiter mon sexe avec un cruel mépris.

» Tout ce qui m'a long-temps étonnée m'indi- » gne, à présent que je vois, dans notre existence » fausse, vide, oisive, la politique des hommes » et leur ouvrage. Ils nous accordent à peine » une écriture grossière, pour que nous puissions » leur éviter le fardeau des soins domestiques. » L'étude de la guitare et du clavecin nous est

» permise, parce que nos accords endorment leurs
» peines ou réveillent leurs ames engourdies. Mais
» celles qui, bravant d'odieux usages, s'élèvent au
» culte des arts, aux délassemens de la lecture,
» aux connaissances qui charment la vie et l'a-
» grandissent, n'échappent pas à l'atteinte inexo-
» rable du ridicule. Par un calcul insensé, la ja-
» lousie et l'orgueil instituèrent l'ignorance, le
» désœuvrement des femmes. La dépravation
» seule recueille les fruits empoisonnés de cette
» barbarie. Vous corrompant à mesure que vous
» dégradez notre destinée, vous êtes arrivés à
» vous faire un jeu, un besoin d'étouffer en
» nous, par vos discours et vos manières, par
» vos dédains et votre courtoisie tout aussi in-
» jurieuse, ce respect de soi, sans lequel il
» n'y a rien de généreux et de sacré. Il semble
» que Dieu ne nous ait donné qu'une mission,
» celle de charmer vos yeux; qu'un attrait, celui
» de la jeunesse et de la beauté. Nous ne sommes
» que les instrumens de vos passions, les jouets
» de vos caprices; et parce que vous fléchis-
» sez quelquefois le genou devant vos vic-
» times, vous nous parlez de votre culte et de
» notre royauté. Quel est ce culte profane qui
» ne s'adresse pas aux présens du ciel par qui se
» perpétue en nous une étincelle de la majesté
» divine? Quel est cet empire contre lequel pro-
» testent notre conscience et notre dignité? Ah!
» ils ne savent pas nous comprendre, ceux qui

» ne veulent pas de compagnes égales à eux-
» mêmes ; ceux qui mettent le mensonge, la
» corruption de l'amour à la place du sentiment
» le plus doux, et, ce me semble, le plus saint
» qu'il y ait sur la terre.

» Comment se fait-il que le royaume catho-
» lique, le seul où notre religion sublime règne
» sans partage, où tant de ministres consacrés à
» ses autels provoquent sans cesse par leurs
» prières de nouvelles bénédictions, soit préci-
» sément celui de tous qui voit, dit-on, la dé-
» cence le plus outragée, les femmes le plus
» méconnues ? On m'assure que l'Angleterre,
» la France, l'Allemagne, les ont placées au
» rang pour lequel la Providence les forma. Là
» elles ne sont ni esclaves, ni reines, mais épou-
» ses et mères. Là il est une séduction dans les
» qualités du cœur et de l'esprit ; les vertus ont
» une autorité, le langage est chaste..... Mais,
» que dis-je ? comment croire à tant de perfec-
» tion, quand la Grande-Bretagne est hérétique,
» l'Allemagne infestée de luthéranisme, et la
» France presque à moitié payenne ?

» Nous sommes faites pour que tous les hom-
» mes nous parlent de leur respect et un seul de
» son amour : alors seulement notre vie est noble
» et douce. Tes lettres me rendent bien fière de
» mon titre de femme, quand tu me confies ce
» qu'il t'inspire ; tes paroles me confirment ce
» que mes émotions m'ont répété souvent, que

» le dieu d'amour, par qui nous sommes sur la
» terre, n'a pas déshérité la plus faible moitié
» de ses enfans; que rien d'incomplet et de gros-
» sier ne peut nous suffire; que nous sommes
» dans ce monde pour embellir votre destinée,
» et vous, pour honorer la nôtre. O mon Alonso!
» ne cesse pas de penser ainsi! Tu vaudras da-
» vantage, et tu auras une manière de plus d'être
» heureux. Quelque jour, bientôt peut-être, tu
» rencontreras celle que la Providence te des-
» tine. Quel sort que le sien, lorsqu'elle se sen-
» tira si bien comprise, si bien chérie et respec-
» tée! Que d'orgueil elle placera en toi! comme
» elle jouira de ta tendresse! Suffira-t-elle à tant
» de félicité?..... »

» Chaque jour les agitations du monde, l'amour insolent du commandeur, les scandales du palais, portaient plus de découragement et d'affliction dans le sein de Maria. Loin d'elle fuyaient les illusions qui ne manquent jamais d'embellir le printemps de la vie. Elle se plaignait d'être arrivée déjà à cet âge où les premiers prestiges se dissipent, où l'Univers entier se décolore et se rapetisse, où toutes les choses de ce monde prennent un corps, et, nous environnant de froides réalités, renferment notre existence dans des limites qu'il ne nous est donné ni de respecter ni de franchir. « Le moment de cette découverte,
» disait-elle, est affreux pour les femmes,
» pour celles du moins, qui, lorsque tout se

» glace et s'arrête autour d'elles, conservent
» encore sous un ciel d'airain une vie active et
» brûlante. Infortunées que nous sommes, nous
» n'avons pas, comme vous, de grands devoirs
» à accomplir, des scènes imposantes à traver-
» ser, des périls, des obstacles à vaincre. Ah!
» bénis, bénis ton partage! tu as reçu avec ton
» titre d'homme le droit et la force d'agir; moi
» je ne puis rien, et cette idée a je ne sais quoi
» de cruel dont mon cœur s'épouvante. J'écris
» des pages auxquelles je confie toutes mes pen-
» sées; je te les adresse à toi, le seul être au
» monde qui m'entende; puis je me rappelle ma
» destinée, et je voue au néant les tristes enfans
» de mon délire. Dans mon désespoir, je cours
» aux pieds des autels, et je sens que la douce
» puissance de la religion pourrait seule réussir
» à me calmer. Mais d'odieux devoirs viennent
» aussitôt m'enlever à ma solitude pour me jeter
» dans ce cercle de dissipations flétrissantes, au
» milieu duquel le marquis exige qu'à son exem-
» ple, je passe toute ma vie. Combien j'envie à
» Pablo le silence et la paix du cloître! Combien
» les épouses de Jésus-Christ sont heureuses de
» vivre sans distraction, en présence des grandes
» pensées qui rendent plus facile le passage de
» ce néant animé à l'éternel repos! Le repos! en
» goûterai-je ailleurs que sous la pierre du cer-
» cueil? »

» Le même courrier m'avait apporté, avec la

lettre de Maria ; un message de mon frère, ainsi conçu :

« Les sensations qui ont marqué pour moi le » passage de la vie du siècle à la vie du cloître, » me restent fidèles sous le cilice. Les rigueurs » de la règle les exaspèrent. L'obéissance morte » et brutale, qui est exigée de nous, révolte » mon ame accoutumée aux condescendances du » toît paternel. La monotonie de nos exercices, » la multitude des devoirs stériles, dont nos jour- » nées se lèguent l'immuable héritage, laissent » au fond de moi-même un vide que remplissent » des souvenirs et des pensées profanes. Il n'est pas » jusqu'à ces voûtes noires et muettes, ces re- » poussantes cellules, ces vêtemens d'une laîne » grossière qui n'irritent le feu dont je suis dé- » voré. Oisif de tête et de cœur parmi d'éternels » travaux, seul au milieu de deux cents témoins » de ma vie, contraint d'étouffer toutes mes im- » pressions, de taire toutes mes souffrances, je » suis en proie à un indéfinissable désespoir. Le » sentiment de mon abandon achève d'exalter » mes douleurs, et en même temps mes vagues, » mes impatiens désirs.

» Cependant la conscience que j'ai de mes torts » intimes, me rend trop faible devant mes supé- » rieurs pour me permettre de secouer, même » par des fautes légères, le joug de la discipline. » Mais Dieu me pardonnera-t-il les dispositions » que j'apporte aux pieds de ses autels ? De quels

» vœux n'aurais-je pas à rendre compte au juge
» suprême, si la foudre me surprenait alors
» qu'agenouillé dans le temple, les yeux baissés
» vers la terre, mes lèvres dociles répètent les
» saints cantiques; ou bien quand j'occupe de
» longues heures à contempler, dans une muette
» extase, les chefs-d'œuvre des grands maîtres
» de Flandre, d'Espagne et d'Italie? O Raphaël!
» pourquoi ton génie a-t-il si bien animé la toile,
» et donné tant de vie aux images que traçait
» ton pinceau?

» Si tous les frères n'ont pas, comme moi,
» une préoccupation fixe et impérieuse, un grand
» nombre éprouvent de semblables tourmens.
» Le rapport des caractères m'a lié peu à peu avec
» un hyéronimite qui m'avait été donné pour
» guide. Nous osâmes, par degrés, confier l'un
» à l'autre nos sentimens secrets; enfin nos cœurs
» s'épanchèrent. Il se trouva que les mêmes per-
» plexités sollicitaient nos longues journées et
» nos veilles brûlantes. Nous déplorons en-
» semble cette témérité d'un père qui dispose
» de tout un avenir, qui profite de l'âge d'une
» ignorance flexible pour obtenir de son fils
» le serment de vivre mort aux affections et aux
» travaux du monde, déshérité des bienfaits
» du ciel, réduit à laisser inutiles ou à tourner
» contre soi-même ces forces de l'ame et du gé-
» nie que Dieu créa pour la grandeur et la féli-
» cité des destinées humaines.

» Plus âgé que moi, il possède un vaste savoir,
» et l'emploie volontiers à diriger mon inexpé-
» rience dans le cours des lectures qui devraient
» charmer mes ennuis. Je le suis dans ses ex-
» cursions à travers les domaines de la littérature
» étrangère. Nous repoussons avec horreur les
» écrits de ces philosophes qui osèrent, dans leur
» besoin de tout détruire, s'attaquer à Dieu
» même, et porter sur l'arche sainte de la révé-
» lation des mains sacriléges. Mais les grands
» hommes qui ont discerné les abus et les dog-
» mes, les lois et les croyances, consolent nos
» peines. Nous apprenons que notre existence
» oisive est un malheur pour l'État comme pour
» nous, et nos vœux vont au-devant du jour où,
» en s'écroulant, des institutions barbares ren-
» dront à la liberté notre vie enchaînée.

» La nation est dans cet état de malaise, pré-
» curseur ordinaire des grandes commotions po-
» litiques; l'Espagne subit la loi des empires
» d'Orient. Le pouvoir absolu ne permet pas aux
» affections privées de croître sur les trônes : ce-
» lui qui peut dire : l'État, c'est moi! n'est plus
» un homme; les intérêts de la famille dispa-
» raissent pour lui devant des intérêts plus
» grands et plus chers; aussi, de règne en règne,
» voyons-nous le prince des Asturies marcher à
» la tête d'une conspiration flagrante contre
» l'exercice de l'autorité royale. Charles IV eut
» sa faction du vivant de son père; il alla jusqu'à

» frapper les ministres du grand roi qui lui avait
» donné le jour; maître de la monarchie, il dut
» s'attendre à l'inévitable justice des États des-
» potiques : le petit-fils venge l'aïeul. «

» On assure que cette fois le jeune prince n'a
» pas été l'agresseur, on parle de haines sacriléges
» vouées par le cœur d'une mère au berceau de
» son fils : j'ignore si l'Espagne est affligée de ce
» détestable phénomène; mais je sais que, malgré
» les emprisonnemens et les exils, le prince de
» la Paix ne peut faire si bien qu'un parti ne se
» rallie autour de l'héritier de la couronne.

» Don Fernand vit relégué dans ce désert avec
» sa jeune et belle compagne. Nous avons sous
» les yeux le foyer d'intrigues qui l'environnent.

» Une faction monastique s'est formée dès
» long-temps, qui ne pardonne pas à Godoy son
» indulgence pour la révolution française, l'ac-
» tion moins homicide du Saint-Office, les pro-
» grès des idées nouvelles; elle déteste enfin ses
» bienfaits plus que ses scandales, bienfaits nés
» seulement de cette mollesse générale d'un pou-
» voir faible, irrésolu, inattentif et adonné au
» plaisir; fille de la reine Caroline, dona Antonia
» porte une haine violente à la grande émanci-
» pation de 1789 et à l'autorité impériale qui en
» est sortie. Don Fernand a dû s'associer aux
» sentimens de sa compagne; les espérances de
» la ligue religieuse reposent donc sur lui, et
» comme Godoy a contracté une étroite alliance

» avec le cabinet des Tuileries, les ennemis du
» prince de la Paix s'allient aux ennemis de
» Napoléon ; l'Angleterre est leur point d'appui
» au-dehors. Ainsi, malgré ses institutions libres
» et son culte hérétique, la Grande-Bretagne
» prête l'autorité de son alliance aux adversaires
» des progrès de l'esprit humain, aux champions
» des vieux abus ; le nom de l'Empereur se pré-
» sente au contraire à nous comme l'équivalent
» de ces deux mots : réformes et lumières.

» La rupture de la paix d'Amiens, en froissant
» les intérêts de nos provinces maritimes, est
» venue fortifier le système anglais de puissans
» auxiliaires. Nos négocians, malgré leurs idées
» républicaines, font cause commune avec la fac-
» tion ecclésiastique. Ce sont deux armées enne-
» mies rassemblées par un égal péril sous la
» même bannière et marchant ensemble au com-
» bat pour s'entrégorger après la victoire.

» La riche bibliothèque du monastère est vis-
» tée chaque jour, durant de longues heures, par
» un littérateur anglais qui m'inspire une secrète
» aversion ; je vois dans sir Georges un partisan
» des chaînes sous lesquelles je gémis ; il a des
» relations intimes avec un personnage qui
» étonne la communauté elle-même par la
» fougue de ses opinions ultra-montaines et
» serviles.

» Quoique jeune encore, Fray Cayetano, Ca-
» talan d'une naissance obscure, a été institué

» récemment Père provincial de l'ordre des domi-
» nicains. Il vient souvent demander à notre mo-
» nastère l'hospitalité, et nous ne doutons pas
» que ses visites ne s'adressent au palais plus qu'au
» cloître. Intraitable soldat de l'autel, il fait
» Dieu et l'homme à son image, en prêtant au
» premier ses besoins de domination terrestre,
» au second ses doctrines d'obéissance monas-
» tique.

» Fray Cayetano accuse de tiédeur la plupart
» des religieux de San-Lorenzo. Comment peut-
» il s'entendre avec un étranger qui est en état
» de révolte contre l'Église romaine? Cette al-
» liance dénaturée nous inspire de justes dé-
» fiances contre le parti anglais. Nous nous di-
» sons que la Grande-Bretagne ne prêterait pas
» son appui à des doctrines que ses lois et sa re-
» ligion réprouvent, si leur triomphe ne devait
» pas laisser à jamais taries les sources de notre
» prospérité..... Cette puissance veut le mono-
» pole de la liberté : il assure celui de la richesse
» et de la gloire!

» Tout annonce que de grands événemens se
» préparent. La corruption et la discorde rè-
» gnent dans la cour, l'indignation dans les
» villes et les campagnes. Pourquoi ton triste frère
» restera-t-il spectateur oisif des grandes scènes
» qui donneront à notre pays une face nouvelle?
» Pourquoi Maria continuera-t-elle à briller parmi
» les pompes du trône, à fournir la carrière de

» l'ambition et de l'honneur, tandis que le mal-
» heureux Pablo.... »

» Ici, la lettre était interrompue ; j'admirais que du fond de sa cellule, Fray Pablo, jetât des regards d'envie sur ma destinée, sur celle de la marquise, alors qu'elle et moi promenions sous des lambris d'or, ou dans des savanes solitaires, les mêmes feux et le même désespoir. Voilà bien la témérité des regrets et des vœux de l'homme ! Toujours mécontent de son partage, il croit ses semblables mieux traités que lui par le sort, et s'il pouvait entrer dans le secret de leurs pensées, qu'y trouverait-il le plus souvent? Les chagrins dont lui-même est consumé. Le roi et le pasteur ont reçu le même lot des mains de l'équitable Providence. Les circonstances du dehors ne font pas le bonheur plus que les atours ne font la beauté : c'est tout au plus s'ils l'altèrent ou la rehaussent.

» Après deux mois d'intervalle, mon frère reprenait : « Un soir les parfums du printemps em-
» baumaient les airs ; j'étais entré par hasard dans
» le jardin des Infants ; et j'oubliais, en parcou-
» rant les bois du Cerro-Machota, la cloche re-
» ligieuse qui venait d'appeler les frères à leurs
» œuvres saintes. La journée avait été brûlante ;
» je respirais avec délices cette première fraîcheur
» des nuits qui a tant de charme dans un jardin
» embaumé de fleurs, sous des voûtes de feuil-
» lages retentissantes de chants d'amour, alors

» que l'air même est, pour ainsi dire, plein de » volupté ! Je jouissais de cette nature mystérieuse, non sans comprendre que l'œuvre de » la création serait imparfaite si le fils d'Adam était » resté seul sur la terre, si le monde n'avait que » pour lui des scènes à la fois si enivrantes et si » solennelles. D'ardens soupirs s'échappaient de » mon sein. Tout-à-coup un bruit inconnu semble » me répondre ; je tressaille : c'étaient des sanglots. Près de moi, au pied d'un chêne vert, » une femme était assise ; elle pleurait ; ces yeux » qui versaient des larmes auraient dû ne voir » que la pompe des grandeurs royales et des fêtes. » Dans le temps où nous sommes, les Bourbons, » comme l'a dit un d'eux, savent mourir ! ils ont » aussi besoin de savoir pleurer. Mais l'auguste » Antonia ne gémissait pas sous le poids des fureurs populaires ; c'est le pouvoir despotique, » ce sont une mère impie, un favori, des satellites » corrompus qui désolent une existence que la » nature et le hasard ont parée à l'envi pour » briller au premier rang des conditions humaines. A côté de la Sicilienne (1), et s'unissant à sa douleur, une autre femme frappe mes » regards. Un vif rayon de lumière éclairait son » visage et sa taille. Je m'arrête : c'était l'étrangère dont l'aspect avait allumé en moi, le jour » où je venais prendre possession de mon tom-

(1) Dans la conversation espagnole, on désigne souvent les princesses par le nom de leur patrie.

» beau, un feu qui brûlait encore. Elle s'éloigna, entraînée par la princesse que ma subite apparition épouvantait. Mon regard la poursuivit dans les clairières de la *Herreria*. Il se passa bien du temps, un temps dont je perdis la mesure, avant que je reprisse le chemin de ma cellule.

» Mon trouble disait assez que mon retard avait une cause coupable. Je ne sus pas recourir au mensonge : ce ne fut point vertu, mais effroi, mais faiblesse. Des hommes, dont les jours n'étaient pas tous sans reproche, s'armèrent contre ma faute de la rigueur des statuts. L'avouerai-je ? Je ne descendis au fond d'un cachot que flétri par le plus ignoble des châtimens. Maudite à jamais cette profession qui dépouille l'homme de toute dignité en même temps que de tout bonheur! Je n'existe plus que pour haïr, hélas! et pour aimer! une passion insensée me consume. Je m'applaudissais, dans mon noir séjour, de me trouver libre avec mes rêves, avec mes souvenirs, avec mes tourmens. Libre! je l'étais pour la première fois! nul regard ne déconcertait le mien; nul devoir ne venait maîtriser mes heures et distraire ou froisser mes pensées. La lumière m'est rendue; mais je rapporte dans le cloître une irritation nouvelle, c'est-à-dire la nécessité d'une dissimulation de plus. C'est une loi de ma destinée, loi flétrissante qui me fait rougir de moi-même;

» La vocation qu'on m'a imposée ne me donne » pas seulement des peines ; elle m'inflige des » vices. L'habitude de la contrainte, de la fausseté, énerve mon caractère; et il n'y a de vertu » que par la force : il n'y a de gloire que pour » elle. ».

» Le triste Pablo vit bientôt Maria qu'on obligeait de suivre la cour à la résidence de l'Escurial. Ils eurent la douceur de pleurer ensemble. Cette cour étalant ses scandales sur la tombe des rois qui n'étaient plus, et troublant du bruit de mille passions criminelles le silence d'un monastère, révolta plus que jamais la jeune marquise. Brillante de vertus et de grâces, la princesse des Asturies la charma. Une rare énergie achevait de recommander cette princesse au respect public. L'amour de tout un peuple dédommageait les deux époux des souffrances et des ennuis de leur prison.

« Les augustes captifs, m'écrivait ma sœur, » n'ont, auprès de leur personne, que des geôliers. Godoy s'est fait l'administrateur de leurs » revenus. Antonia ne peut pas même veiller aux » soins les plus minutieux de son intérieur ; son » ennemi a commandé la basquine (1) dont elle » est vêtue. On semble vouloir, à force de mal» heur, les pousser à la révolte, pour justifier » aux yeux du monde quelque grand attentat.

(1) Robe courte, étroite et sans garnitures que portent les Espagnoles de tous les rangs.

» L'Espagne accuse une mère de travailler à
» faire un vide sanglant sur les degrés du trône ;
» le favori se chargerait de le remplir.

» Ce n'est pas assez que les satellites enregistrent
» toutes les paroles, tous les regards, tous les
» soupirs ; dirai-je que les investigations de la
» tyrannie ne s'arrêtent pas aux pieds du lit nup-
» tial ? Chaque soir, lorsque tous les surveillans
» sont écartés, tous les flambeaux éteints, les
» époux enlèvent doucement la couche d'hyménée
» pour l'étendre loin de la muraille qu'ils savent
» façonnée à les trahir. Là ils osent échanger à
» petit bruit quelques larmes ; et avant le lever
» du jour, heureux d'avoir trompé un moment
» leurs ennemis, ils reviennent au lieu où l'oreille
» d'un délateur est constamment tendue pour
» intercepter ces épanchemens intimes qui ne
» doivent avoir d'autres témoins que Dieu et le
» mystère..... Don Fernand grandit esclave ;
» comment pourra-t-il vivre roi ?

» Parmi de telles infortunes, le nom de Fer-
» dinand, ce nom de riches souvenirs, de glo-
» rieux présage, ne peut manquer de faire
» de rapides progrès dans l'affection des peuples.
» Sur sa tête auguste semblent se réunir toutes
» les souffrances de la patrie. L'Espagne révère
» en lui le représentant de la misère commune.
» Tout souffre, tout gémit d'un bout de l'empire
» à l'autre. Les subsides des Amériques ne par-
» viennent pas à nos rivages plus que leurs den-

» récs; le commerce n'existe pour nous qu'à tra-
» vers les Pyrénées, et j'entends dire que là il
» se présente dans le délabrement de nos manu-
» factures, comme une calamité de plus. Cepen-
» dant un milliard de dettes pèse sur l'État; indi-
» gens au milieu des richesses du sol, nos fer-
» miers nous offrent des récoltes, et ne peuvent
» payer leur bail; les pauvres n'ont plus de tra-
» vaux ni les riches de revenus; le désespoir,
» le meurtre, la faim parcourent les campagnes
» et envahissent les cités; la peste ainsi que la
» guerre assiégent nos rivages; l'armée tout en-
» tière mendie sur les chemins; la nation, obli-
» gée de courber la tête devant des ignominies
» et des fléaux dont l'imagination s'épouvante,
» n'a pour se défendre que des gémissemens sté-
» riles et de ferventes prières; ces plaintes de
» tout un peuple n'arrivent pas jusqu'aux pieds
» du trône.... Espérons que le ciel finira par les
» entendre. »

» Maria, loin de cacher les sentimens secrets de son cœur, ne craignait pas de laisser lire à tous les yeux l'admiration qu'elle vouait aux augustes opprimés. Le commandeur avait compté jusqu'alors sur les séductions de la faveur. Soit qu'il voulût essayer du pouvoir de la disgrâce, soit qu'il craignît pour sa propre fortune, il retira le bras puissant qui avait soutenu la marquise dans une atmosphère ennemie. Aussitôt les ressentimens des flatteurs du prince de la Paix et les

préjugés des grands, l'accablèrent à l'envi. La cour lui fut fermée. Les dames de son rang cessèrent de la traiter en égale. Jusques au milieu de Madrid, une solitude profonde l'environna, car la disgrâce a de merveilleux secrets pour créer une thébaïde au sein d'une vaste cité. La supérieure du couvent de ** et don Carlos seuls lui restèrent fidèles. Il y eut des voix pour accuser d'ingratitude sa résistance aux vœux de l'homme puissant qui avait été, disait-on, l'auteur de son noble hyménée, qui l'avait appelée à cacher un nom obscur sous des titres illustres. Ainsi, une fois encore, la réprobation du monde frappa qui n'avait pas voulu la mériter.

LIVRE SIXIÈME.

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

CHAPITRE PREMIER.

» L'ÉTUDE du métier de la guerre et ses travaux contribuèrent à me rendre la marche du temps moins pesante ; dans mon exil lointain, d'heureux hasards favorisèrent mes premières armes. Je venais d'être promu au grade de capitaine et d'éprouver ainsi une des plus grandes joies de ma vie, lorsque des dangers intérieurs appelèrent tout-à-coup mon régiment, des plaines arides qui s'étendent le long du Carcaï, aux extrémités de la Sierra-Madre.

» Des bruits sinistres avaient porté le désespoir dans les campagnes. On savait que, dans sa condescendance pour les ombrages de la métropole, le conseil des Indes venait d'expédier au vice-roi l'ordre d'arracher la vigne, devenue depuis quelques années la principale richesse de plusieurs

cantons du Nord. La prudence du magistrat suprême arrêta l'exécution de cette entreprise téméraire; mais des colons, avertis du péril, avaient pris les armes : les milices provinciales comptèrent des transfuges. En haine des créoles, les compagnies de couleur furent celles dont la fidélité se montra le plus inviolablement acquise aux drapeaux de la patrie espagnole.

» A la tête des mécontens se trouva porté un homme qui avait exercé je ne sais quel obscur négoce à la Havane. Retiré depuis dans les montagnes de Guachinango, don Marcos avait compromis sa modique existence par cette vanité mexicaine que le roi catholique exploite comme la mine la plus productive de ses domaines : aucun sacrifice ne lui avait coûté pour acquérir le droit de porter l'épaulette dans les milices; et afin de confirmer davantage le rang qu'il s'était assuré par cette faveur royale, il venait d'obtenir à grands frais un arrêt de l'audience qui déclarait blanc son visage basané. Fier de pouvoir opposer un tel titre à l'évidence, il serait resté sujet fidèle, si les employés de la régie n'eussent précédemment arraché ses plantations de tabac, et menacé maintenant le reste de ses cultures. Un laquais espagnol aggrava les griefs du colon par d'audacieux outrages. Ce misérable, d'une arrogance qu'autorisaient les exemples de son maître, magistrat puissant, avait pris à tâche, en voyant don Marcos sous les armes, de prodiguer publiquement les

sarcasmes aux teintes équivoques de sa peau, avec cette insolence européenne dont la métropole devrait se hâter de réprimer le scandale.

» Le créole se vengea en tirant l'épée, et il entraîna de nombreux colons. « C'est trop souffrir, leur disait-il, les injures de ces mendians
» venus d'Europe pour s'enrichir de nos dépouilles. Le plus vil des *Chapetones* (1), sous
» ses haillons castillans, regarde avec dédain et
» ne craint pas d'outrager tout ce qu'il y a de
» riche et d'illustre parmi nous. Sont-ils donc
» plus blancs que nous ne le sommes? Pensent-ils
» que le nom américain ne soit pas aussi beau à
» porter que le leur? Les États-Unis l'ont rendu
» grand par toute la terre..... » Des acclamations interrompirent l'orateur, qui reprit : « Ils vous
» disent que leur monarchie est encore puissante
» comme au temps de la conquête; que l'Europe
» marche tout entière sous ses lois. Les imposteurs! Moi je vous affirme qu'à l'exception de
» quelques petits États, parmi lesquels la Péninsule figure à peine, cette Europe ne se compose
» que de deux empires : l'Angleterre, hérétique
» avare, ennemie de Dieu et des hommes, et la
» France, la véritable reine de l'ancien Monde,
» la patrie de Raynal, de Montesquieu, de l'Encyclopédie; la France, vaste foyer d'où jaillissent toutes les lumières et tous les foudres,

(1) Sobriquet injurieux donné par les Créoles aux Européens.

» devant lesquels la tyrannie s'enfuit épouvantée ;
» cette France, dont une seule armée fit, il y a
» huit ans, trembler le roi Charles jusque sur
» son vieux trône. Incapables de gouverner et de
» défendre leurs étroits domaines, les Espagnols
» dégénérés prétendent régir seuls l'Amérique.
» Vous savez si jamais un de nous a pu arriver aux
» emplois, quelque titre qui le distingue ! Il est
» temps que nous ayons un gouvernement na-
» tional et des lois amies ; que nous puissions de-
» mander à la terre tous les dons qu'elle promet
» aux soins de l'homme ; que les trésors cachés
» dans ses entrailles n'aillent pas à deux mille
» lieues de nous soudoyer des tyrans ; que nos
» rivages s'ouvrent aux bienfaits d'un commerce
» libre ; que nous ne languissions plus enfin dans
» la misère, au sein des richesses du monde.
» Régnons pour la première fois sur cet hémis-
» phère que nos aïeux ont conquis et fécondé.
» Entre deux contrées, dont l'une est pauvre, loin-
» taine, inconnue ; l'autre, opulente, défrichée
» par nos mains, chargée des cendres de nos
» aïeux et du berceau de nos fils, sachons une
» fois choisir une patrie ; la mère-patrie est celle
» qui nourrit ses enfans, non pas celle qui les
» épuise et les désole ! »

Don Marcos avait soin de faire intervenir dans toutes ses harangues l'image de l'amiral et du marquis. C'est ainsi que l'Amérique nomme Christophe Colomb et Hernan Cortès, comme la

Grèce disait *le poëte* en parlant du divin Homère. Il proclamait l'indépendance au nom des grands hommes qui avaient apporté la sujétion : « Ils » furent, prétendait-il, les derniers héros que » le sol castillan ait produits. C'est que depuis » lors l'Espagne n'est plus en Europe. La mère » de Dieu et les saints qui nous protégent veu-» lent qu'elle soit parmi nous. »

» Tous ceux qui avaient des plantations menacées, des injures à venger, et plus à gagner qu'à perdre, coururent se ranger sous l'étendard des factieux. Les amis secrets de l'indépendance proclamèrent que plusieurs couvens soudoyaient les rebelles, que des curés blancs les animaient au combat. D'un autre côté, on répandit que des caciques et des religieux indiens avaient promis de soulever leurs villages; et au lieu de signaler les causes morales, les passions, les griefs légitimes, on accusait, suivant l'usage, des progrès de la sédition les complots d'un homme.

» L'autorité portait ses regards sur un jeune seigneur assez riche pour prendre la rébellion à sa solde, mais trop irrésolu pour se jeter corps et biens dans ces chances redoutables. Don Cristoval devait aux travaux de ses pères plusieurs millions de revenu, et à son opulence le titre de Castille qui décorait cet immense héritage. On ne l'avait pas vu chercher en Europe, à l'exemple de ses égaux, les jouissances que lui promettait sa fortune. La cour du vice-roi elle-même n'a-

vait pas d'attraits pour lui, et le séjour de Mexico lui semblait importun. Comte de ***, remarquable par sa beauté, doué d'un esprit assez vaste pour trouver dans les sciences les délassemens et les succès qu'y cherche à l'envi depuis cinquante ans la jeunesse américaine, on eût dit qu'il possédait tous les dons de la nature, comme ceux du hasard; mais son ame manquait de vie; il n'était pas de plaisir, pas de peine dont l'impression réussît à l'animer. L'étude, les femmes, ces grandes séductions de l'homme qui sent et qui pense, paraissaient ne rien dire à son imagination dédaigneuse ou glacée.

» Don Cristoval avait pour résidence un de ces châteaux qui étalent une magnificence royale, parmi les misérables huttes des tribus indiennes. C'était sur le plateau de Cholula et de Tlazcallan. Là fleurirent de puissantes républiques. Là aussi, le naturel conserve peut-être plus qu'ailleurs un mâle souvenir de la dignité de ses ancêtres; ce n'est pas que le tributaire, accablé qu'il était sous le poids d'aristocraties oppressives, doive porter avec regret sa pensée vers les temps qui précédèrent la conquête. Mais il y a, dans les traditions des États républicains, quelque chose qui élève les ames, en attachant au passé des illusions de bonheur et de gloire. Les nobles des anciens temps conservent dans les villages quelques traits du caractère de leur race. S'ils pèsent, comme les autres caciques, sur leurs

concitoyens, ils fléchissent avec moins de bassesse devant leurs vainqueurs.

» Tel était un vieil Indien qui vivait dans le voisinage du comte. A le voir couvert d'une tunique grossière, sale, les pieds nus, cachant son existence dans une cabane de roseaux, il eût été difficile de croire que cet homme fût révéré au loin comme le descendant du souverain pontife de Cholula, et plus encore que la fortune d'un grand seigneur fût enfouie dans son humble réduit. Trop fiers pour user du privilége de leur sang, ses aïeux avaient dédaigné la noblesse castillane qui leur était acquise. Ils vivaient loin de tout commerce avec les blancs. Leurs générations se succédaient sans connaître d'autre sollicitude que les soins de l'administration municipale, et d'autres jouissances que la passion des liqueurs fortes.

» Deux chagrins avaient pourtant marqué la vie octogénaire de l'Indien. Ses deux filles les avaient suscités l'un et l'autre. Les femmes de cette nation se distinguent des hommes par plus d'énergie. Le mépris d'une race froide et morne exaspère leurs passions ; un grand nombre, les plus nobles de sang et d'ame, vont chercher dans l'asile des cloîtres les souffrances exaltées de la solitude. D'autres s'abandonnent à toutes les inspirations d'une imagination impérieuse et mécontente.

» Le vieillard avait vu l'aînée de ses filles s'enfuir loin de lui, et s'attacher, par un de ces

caprices fréquens sous les tropiques, aux pas d'un affranchi de la race de Guinée. Maintenant, avec un caractère plus élevé, la jeune Guatimotzila n'affligeait pas moins l'orgueil de son père. Elle aimait le comte. Ce sentiment remplissait et désolait sa vie. En dépit de ses efforts pour triompher d'elle-même, son cœur lui disait infini le bonheur d'émouvoir et d'embellir une existence qui semblait n'attendre pour s'animer que le premier souffle de l'amour. Tel ne pouvait pas être son partage. Quand le vieux cacique n'aurait pas cru ses ancêtres flétris par les feux dont elle brûlait pour un homme de race blanche, qu'étaient-ce que les souvenirs de la république de Cholula et une dot d'un million pour combler la distance qui, dans l'opinion des blancs, la séparait du comte ?

» Don Cristoval promenait quelquefois sa pensée oisive dans le village indien. Il y portait des secours ou des ordres, regardait les hommes former le soir leurs danses mélancoliques, s'étonnait que les femmes n'eussent parmi ces jeux que le ministère de verser le vin d'agave ou l'eau-de-vie de maïs, et passait. Un prêtre indien avait eu soin de l'instruire des sentimens secrets de Guatimotzila ; il savait aussi qu'elle était la plus belle d'entre les filles de la vieille Amérique. Cette image était même venue quelquefois occuper le vide de son cœur, comme un son lointain trouble pour un moment le silence du désert.

» L'infortunée était en proie à tous les tourmens d'une passion qui ne peut ni se satisfaire, ni se dompter; on la voyait se flétrir et s'éteindre; un souffle de mort semblait s'être étendu sur elle.

» Le bruit de la rébellion vint relever son ame abattue. Elle pensa que si elle réussissait à rendre de grands services, à illustrer son nom, elle ne mourrait pas sans laisser à don Cristoval le regret de ne l'avoir pas mieux connue. Elle n'allait point jusqu'à demander à la destinée le bonheur le plus grand qu'elle pût comprendre, celui d'être la compagne du comte, et la mère de ses fils : ce qu'il fallait à son amour, c'était que le cœur de l'Espagnol s'animât pour elle, et sentît que Guatimotzila n'était pas indigne d'être aimée.

» Les insurgens, battus dans plusieurs rencontres, s'étaient dispersés près les bords du Montézuma. La révolte paraissait étouffée, lorsque des voix ennemies révélèrent au Mexique un projet insensé de Godoy. Cet homme avait détruit les finances, le commerce, le crédit de la monarchie. L'or manquait aux plus simples besoins de l'empire. Il n'en trouvait plus que pour le faste de sa cour. Dans l'indigence de l'État, don Manuel résolut d'enlever à la Nouvelle-Espagne le capital de deux cent vingt millions que le clergé a répandu depuis trois siècles sur la face du sol mexicain pour le féconder. Ce dessein n'était pas d'une exécution possible. Le conseil des

Indes a entrepris vainement de l'accomplir. Mais l'alarme était donnée ; il n'y avait pas une culture qui ne fût compromise, pas une propriété qui ne fût ébranlée.

» Le feu de la guerre civile se ralluma aussitôt. Don Marcos rallia sa troupe fugitive, et Guatimotzila crut, en quittant le toît paternel, obéir à une inspiration divine.

» Ardente et belle, son éloquence était aisément persuasive. Elle ne parlait pas seulement avec cette facile abondance qui semble l'apanage de sa nation et de la nôtre. Ses idées puisaient de la force dans les connaissances dont l'avait ornée un vieux prêtre de sa famille. Artificieuse comme le sont tous les Indiens, comme le sont tous les peuples dépendans, parce que la ruse est la force des faibles, elle parlait à chacun le langage qu'il pouvait le mieux entendre. Elle essayait de réveiller, dans le cœur du cacique, des souvenirs généreux et de grandes espérances. Ses efforts travaillaient à reporter sur l'Européen la haine que cette classe, presque entière, nourrit contre le créole ; et pour guérir l'effroi qu'éprouvent la plupart à la pensée de l'indépendance, elle leur disait qu'à défaut d'une protection étangère, ils auraient celle du nombre. Le mouvement de l'insurrection devait les replacer sans combat au rang de leurs aïeux.

» Ces nobles dégénérés, fiers qu'ils sont de leur part de tyrannie, et vieillis dans leur part



de servitude, ne répondirent que peu à cet appel. Mais l'Indien tributaire l'entendit davantage : « Il » est temps, s'écriait-elle, de renoncer à des bien- » faits qui sont des calamités ou des outrages. A » quoi vous a servi le cacicazgo, sinon à vous » donner des magistrats qui vous oppriment sans » contrôle, qui exigent à la fois de vous les re- » devances de la constitution antique et celles de » la sujétion présente ; qui seuls, sachant la » langue des blancs, seuls communiquant avec » eux, conspirent à vous tenir loin des jouis- » sances réservées à l'hôte fortuné des villes ? A » quoi sert que vos marchandises ne payent pas » l'*alcavala* (1) quand vos têtes sont soumises à » l'injure du tribut ! Les insolens ! En mettant » notre nation tout entière en tutelle, ils vous » ont présenté comme un bienfait de leur domi- » nation l'arrêt de votre éternelle minorité. Ils » vous ont interdit tous les actes de la vie civile » pour vous protéger, disent-ils, contre les » vexations des créoles. Fils des républiques » Tlazcallanes ! Connaissez enfin vos amis et vos » ennemis. Qui a fermé vos villages à tous les » blancs, si ce n'est l'Européen effrayé de vous » voir contracter alliance avec eux ? Qui a osé » dire à vos filles : Vous n'aimerez pas l'Espa- » gnol ? Les barbares ! comme s'il était donné à » la volonté humaine de maîtriser l'amour ! comme

(1) Impôt onéreux et fatigant auquel toutes les denrées sont soumises dans l'empire espagnol.

» si interdire l'espoir de nœuds saints à un cœur » blessé, n'était pas la plus cruelle manière de » désobéir aux lois de Dieu et de se jouer de la vie » des hommes! » — Ici Guatimotzila s'arrêtait un moment et essuyait ses pleurs. — « La peur, re-» prenait-elle, a dicté ces règlemens inhumains. » La peur a tracé autour de vos champs des li-» mites fatales, et votre population s'accroissant » sans que votre territoire s'agrandisse, la faim » a seule le privilége de franchir ces barrières » pour moissonner à vos yeux vos enfans et vos » femmes. La peur vous a interdit l'usage du » cheval et des armes : eh bien! que leur crainte » ne soit pas une leçon perdue! Puisqu'ils trem-» blent, vous êtes redoutables!

» Je vous annonce la victoire au nom de Notre-» Dame de la Guadalupe (1); née au milieu de » nous, témoin de nos infortunes, elle nous » aime et nous protège. Elle m'a ordonné de » vous dire qu'elle combattra pour nous. »

» Les Indiens écoutaient; ils ne doutaient point, dans leur foi moitié catholique, et moitié payenne, que la fille du Téoteuctli de Cholula n'eût conservé un secret commerce avec le ciel, et beaucoup suivirent.

» Guatimotzila traversa la route de la Véra-

(1) Elle fut trouvée dans le tablier d'un Indien. Notre-Dame de los Remedios, qui a été apportée d'Europe, lui dispute la dévotion du Mexique; ces deux cultes rivaux divisent les Européens et les autres classes d'habitans.

Crux. De longues files de mulets, chargés des richesses des deux mondes, gravissent ou descendent incessamment cette échelle escarpée. Là, les fruits et l'or de la Nouvelle-Espagne se croisent avec les merveilles de nos arts, quelquefois avec l'Apollon ou la Vénus antiques qui vont décorer de leurs formes savantes un hémisphère inconnu au siècle des Praxitèle et des Phidias : les indigos de Guatimala, les cuivres de Coquimbo, les pelleteries du nord, tous les arrivages d'Acapolco, toutes les productions de l'Asie, n'ont pas d'autre route sur le territoire américain pour parvenir à l'Europe qui les attend : quelque jour peut-être une main puissante accomplira pour le Mexique l'œuvre d'Hercule et unira les deux mers par un détroit de Gibraltar.

» L'ardente amazone allait la nuit, tandis que les mules paissaient en liberté dans les savanes, porter ses harangues factieuses sous la tente des muletiers. Elle répétait les mêmes discours à ceux qui étaient Indiens ; à ceux des castes (1), qu'ils fussent mulâtres (2), métis (3) ou chinos (4), elle rappelait l'opprobre du tribut auquel ils étaient assujettis comme des esclaves, et l'infamie dont ils restaient marqués, à quelque fortune que d'honorables travaux pussent les élever.

(1) Les hommes de sang mêlé.
(2) Issus de blancs et de noirs.
(3) Issus de blancs et d'Indiens.
(4) Issus d'Indiens et de noirs.

» La belle Indienne grossit ainsi sa troupe. Elle écrivit à don Cristoval ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait résolu, et joignit les rebelles. Ils seraient devenus redoutables s'ils n'avaient eu à leur tête un de ces hommes fougueux et vains qui corrompraient les meilleures causes et perdraient les plus sûres parties. Don Marcos unissait toute la chaleur du sang nègre, qui coulait en partie dans ses veines, et tout l'orgueil d'un parvenu à la peau blanche. Il craignait, comme un noble nouveau, de compromettre son titre par des alliances impures. Les prêtres indigènes désertèrent devant ses dédains. Les caciques outragés amenèrent leurs tribus dans les rangs des troupes royales. Les castes de sang mêlé revinrent prendre place parmi les compagnies *brunes* des milices provinciales. Guatimotzila, le désespoir dans le cœur, mais décidée à chercher la mort ou la victoire, n'eut bientôt plus qu'une petite armée de Tlascaltèques fidèles au sang qui coulait dans ses veines, à ses exhortations, à sa beauté, peut-être exaltés par les souvenirs de la patrie, et heureux de retrouver, après trois cents ans, les jouissances du champ de bataille.

» Plus imprudent à mesure qu'il était plus faible, don Marcos ne se borna plus à déclamer contre les Européens; il parla de réformation religieuse et politique. Les idées de souveraineté populaire et d'égalité absolue, présentées avec l'emportement d'un démagogue qui ne les enten-

dait pas, effrayèrent à l'envi, et les instrumens, et les protecteurs de la révolte. Ces folles harangues parurent sacriléges aux premiers, et menaçantes aux seconds. Le chef créole était à peu près détruit sans combat, lorsque les troupes royales l'atteignirent fugitif.

» Don Marcos et Guatimotzila se retranchèrent dans les épaisses forêts et derrière les cimes aiguës des montagnes d'Actopan. C'était la nuit. Le ciel des tropiques déployait ses grandes constellations; des feux mobiles jaillissaient d'innombrables lampyres, et l'on eût dit que la terre avait ses astres comme le firmament. L'étoile filante traçait de toutes parts, au milieu de l'atmosphère, de brillans sillons. La reine des nuits, dans sa marche imposante à travers les cieux, avait autour d'elle une vaste couronne de vapeurs bleuâtres et dorées. Les troupes royales tenaient l'œil religieusement fixé sur cette *croix du sud* que les Hernan Cortez, les Quesada et les Pizarre contemplèrent comme le *labarum* de Constantin, comme un signe de triomphe et de conquête suspendu à la voûte du ciel par le Dieu protecteur des Espagnes. Mais de sinistres présages y semblaient maintenant attachés. Du milieu de la ligne des rebelles, le rocher de Mamanchota, haut de trois cents pieds, et grandi par l'ombre immense qu'il projetait sur le déclin des montagnes, élevait ses formes légères, tel que le génie de l'Amérique, sorti du tombeau de Guatimotzin pour

assister à ce nouveau combat. La crête altière du colosse couvrait une partie de la croix céleste. Ce spectacle avait porté l'épouvante dans le cœur de nos soldats ; ils étaient à demi-vaincus en marchant à l'ennemi ; une fois sur ses lignes, ils levèrent la tête, virent la constellation dégagée de l'atteinte du noir fantôme et crièrent victoire.

» Cependant Guatimotzila courait dans les rangs : sa robe blanche qui flottait au gré des brises de la nuit, et prononçait sa taille élégante dans les clairières de la forêt et sur le sommet des collines, la montrait aux deux armées comme une apparition mystérieuse. Ses paroles portaient dans les ames le feu dont la sienne était remplie. Les Indiens et les créoles eux-mêmes la prenaient pour cette vierge mexicaine dont elle annonçait les volontés, dont ils étaient habitués à chérir, à vénérer la puissance. « Elle sera détrônée avec
» les Chapetones, s'écriait-elle dans son chris-
» tianisme idolâtre, cette vierge, venue d'Eu-
» rope ; que les Chapetones nous ont apportée.
» Vous savez si après avoir invoqué, dans les
» malheurs publics, la N.-D. de los Remedios,
» Mexico n'est pas toujours contraint de fuir ses
» autels impuissans pour recourir à la nôtre.
» Vous savez si la N.-D. de la Guadalupe
» n'exauce pas toujours les vœux que sa rivale ne
» peut satisfaire. Américaine comme nous, elle
» a les mêmes ennemis ; elle combat, ainsi que
» nous, pour des autels et pour une patrie. »

» A ces mots, les rebelles repoussaient nos efforts avec un nouveau courage, et l'héroïne s'abandonnant à l'ivresse de la victoire, voyait déjà le Mexique indépendant chercher un maître parmi ses citoyens, choisir le plus digne, placer sur la tête de son amant une couronne où le nom de la malheureuse Guatimotzila brillerait gravé par la reconnaissance publique; puis elle s'appercevait qu'autour d'elle ses soldats fuyaient, emportant ses brillantes chimères. « Oh! s'écriait-» elle dans son désespoir, vierge de Tépeyacac, » rappelle-toi comment nos aïeux châtièrent, sur » ce même rocher où tu résides, la grande To-» nantzin, la déesse-mère des anciens temps! » Si tu pouvais, comme elle, nous laisser vain-» cre, nous te briserions comme elle! »

» Malgré les imprécations de la jeune inspirée et la foi des rebelles, ils furent rompus de toutes parts. J'arrivai sur don Marcos : nos armes se croisèrent : l'épée que m'avait donnée Maria était bien trempée; le créole succomba. La belle Indienne s'était élancée pour le défendre; je ne sus pas lever mon bras sur elle; le cœur plein d'émotion, comme si cette femme était Matéa ou ma sœur, j'inclinai mes armes, craignant presque également de la frapper ou de la voir captive, tandis qu'elle, intrépide, et cherchant à m'atteindre de son poignard, me demandait à grands cris le combat et la mort. Tout-à-coup, un cavalier, enveloppé de son manteau, sort de la forêt

voisine, fond sur nous comme l'éclair, saisit l'insensée et disparaît avec elle derrière le rocher de Mamanchota.

» Les deux armées ne doutèrent pas qu'un miracle n'eût rappelé aux éternelles demeures la fille des souverains-pontifes de l'ancienne Ville Sainte. Tout ce qui restait des rebelles et une moitié de nos soldats tombèrent à genoux; ils étaient encore la face contre terre, quand un prêtre, vêtu de la robe épiscopale, arrive, par le chemin de Guanaxuato, au milieu des combattans, et, d'une voix imposante, ordonne aux vainqueurs d'abjurer le carnage et aux rebelles de déposer leurs armes, de fuir vers leurs demeures, de mériter, par leur soumission, l'oubli de leurs attentats. On eût dit la grande ombre de Barthélemi de Las Casas. Lui-même n'aurait pas eu plus de majesté ni plus de puissance. Les factieux jettent leurs fusils ou leurs lances grossières; ils se dispersent, et nos troupes se contentent de les poursuivre d'un cri de *vive le roi!* que mille échos répètent et prolongent sans fin de sommets en sommets.

» Un rayon de lumière éclaira les traits du pontife. Don Isidro vivait; je l'avais conservé à l'État et à l'Église. Dire ce que je sentis alors n'est pas en mon pouvoir : les émotions du champ de bataille ont quelque chose de si exalté dans la première saison de la vie ! Il y avait tant de grandeur dans la scène qui nous environnait! Je

venais de rendre un service à mon pays; j'avais épargné les jours d'une femme jeune et belle; je recevais la bénédiction d'un homme de bien qui me rendait grâce de l'avoir sauvé. Malheur à l'ingrat qui, après avoir connu de tels momens, n'accepterait pas sans murmure toutes les rigueurs dont il plairait ensuite à la Providence de lui imposer l'épreuve!

» Le saint évêque me reçut dans ses bras. Sur son imposante figure se prononçait tout ce qu'elle pouvait exprimer des affections humaines; lui aussi avait cru notre séparation éternelle, dans la rade de la Vera-Cruz, lorsque perdant mes sens et mes forces, je laissai échapper mon précieux fardeau; le flot de la tempête le porta au rivage; il ne vit sur les vagues flotter que des cadavres, me jugea perdu sans retour, et poursuivit sa route en priant pour moi. Maintenant chef d'un nombreux troupeau, il accourait pour le défendre de ses égaremens, ou le protéger contre nos justices.

» En effet, le péril une fois passé, viennent les châtimens. La charité de l'homme de Dieu lutta trop souvent en vain contre les fureurs du magistrat qui, après avoir provoqué peut-être la révolte à force de tyrannie, après y avoir trempé du moins, en autorisant l'arrogance de ses valets, prétendait étouffer les débris de l'insurrection sous des décombres et sous des échafauds. Ce magistrat orgueilleux, surpris de régir des hommes,

n'attachant aucun prix à leur vie, foulant aux pieds leurs droits, et occupé à bâtir sur leur misère l'édifice de sa fortune, comptait parmi ses laquais et reconnaissait, disait-on, pour conseiller, le prétendu bachelier Fortunato. Ce misérable, passionné, disait-il, pour les droits de la métropole, se vengeait de son abjection par sa cruauté; il se grandissait à ses yeux de toutes les barbaries qui attestaient l'autorité de la couronne des Espagnes et son propre empire. Vainement l'évêque disputa des victimes au bras séculier; vainement il réclama les immunités de l'asile que la plupart de ces malheureux, abusés par la loi, étaient allés chercher dans les temples. La terreur régna : les riches rachetaient leur tête, et les pauvres périrent.

» Je m'éloignai heureusement avec mes compagnons d'armes du théâtre de nos succès qui n'était plus qu'une scène d'horreur. Nous étions appelés, pour prix de nos services, à tenir garnison dans la capitale de l'empire. Cette faveur nous procura le plus beau, le plus majestueux spectacle qui soit au monde : la profonde vallée de Tenochtitlan est creusée dans le sein même de la large croupe des Andes d'Anahuac. Sur un circuit de près de quatre-vingts lieues, les deux branches de la Cordillère l'environnent d'une imposante muraille de monts escarpés et de cimes neigeuses. Nous arrivions par la route de Pachuca, à travers une forêt de vieux chênes, de cyprès, de

rosiers en fleurs. Ce bassin magnifique s'ouvrit tout-à-coup devant nos regards, tel qu'une corbeille immense. Éclairés par les derniers rayons du couchant, les six vastes lacs qui se déploient au fond de la vallée à des hauteurs où n'arrive pas le Saint-Gothard, brillaient, ainsi que d'énormes disques d'argent attachés l'un à l'autre, pour diviser le plateau en deux parties égales. Autour de ces mers intérieures que des îles délicieuses décorent de leurs habitations et de leur verdure, qui baignent ou entourent d'élégans villages, s'étend une plaine sillonnée par des torrens redoutables, coupée par des monts solitaires, brisée par de larges ravins qu'embellissent le dattier et le yucca. L'œil embrasse à la fois des champs fertiles, une riche végétation, les formes gigantesques du cyprès mexicain, et des avenues, des aqueducs, d'admirables chaussées, des cités, des temples superbes. Dans les vapeurs du sud-ouest, comme pressés entre le pic de Chapoltepec et les eaux du plus grand des lacs, la reine des cités américaines, la ville de Guatimotzin et de Hernan Cortez laisse appercevoir, ou plutôt deviner ses tours; et au fond de ce tableau enchanté, par-dessus les hautes cimes d'Ahualco, les deux volcans de la Puebla dominant la scène, comme deux colonnes impérissables, resplendissent des feux du soir, long-temps encore après que, sur la vallée et sur les montagnes qui lui servent de ceinture, planent les ténèbres de la nuit.

» Les plus vastes ouvrages qui soient sortis de la main des hommes étaient épars autour de nous. A notre droite, le *desague* (1) de Huehuetoca, galerie de quatre lieues, creusée par deux cents ans d'efforts à travers les montagnes, portait au Rio-de-Montezuma, et de-là à la mer des Antilles les eaux menaçantes de la vallée. A notre gauche, mais plus au sud, s'élevaient dans la plaine de Téotihuécan, émules des monumens de Chéops, deux pyramides colossales qu'un peuple de pyramides plus petites environne dans un ordre calculé pour reproduire sur la terre le cortége qui accompagne aux cieux les deux flambeaux du jour et de la nuit. Ainsi, au centre du plateau mexicain, l'Amérique nous présente des débris aussi imposans que les plus vieux ouvrages de l'ancien Monde. Le savant y remarque cette combinaison des données de l'astronomie, des mystères de la religion, des travaux de l'homme qui, empreinte dans les lois et dans les monumens des Indes, de la Chaldée, de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Crète, forme évidemment le caractère de la civilisation primitive, et atteste l'origine commune de tous les peuples.

» Cependant, d'épais nuages avaient étendu un sombre voile sur nos têtes. Les éclats de la foudre nous guidèrent seuls vers le lac salé de Tezcuco, celui qui baignait autrefois les remparts de la capitale de Montezuma, mais qui ne menace

1) Canal.

plus que de loin les murs de la ville nouvelle. Arrivés sur ses bords, nous cherchions dans l'obscurité les barques qui devaient nous conduire au terme de notre marche. A l'aspect de nos rangs, peut-être au bruit des armes, une chaumière indienne s'est ouverte à quelques pas devant nous; un inconnu s'en est élancé, soutenant une femme dans ses bras; aussitôt le sol qu'ils foulent, se détache tout entier du rivage et les emporte à travers les eaux. A leur suite, quelques hommes se jettent à la mer chassant devant eux le bosquet mobile. Les soldats, frappés d'une terreur sainte, le regardaient silencieusement fuir sur les vagues avec sa cabane de bamboux, ses arbres à fruits, ses shinnus au mélancolique feuillage et sa large ceinture de fleurs. Déjà la Délos américaine se perdait comme une grande ombre dans les teintes confondues des nuages et de la nappe humide. Un de ces éclairs qui mettent en feu le ciel et la terre, embrase tout-à-coup les ténèbres. A la lueur de ce vaste incendie, l'île fugitive, ses dômes verds, et ses hôtes reparurent noyés dans un océan de lumière. A genoux, un bras étendu sur l'abîme, les regards élevés vers le firmament, une fille d'Anahuac pressait contre son cœur la main d'un jeune blanc incliné sur elle avec amour. Elle conservait dans l'attitude de la prière l'expression de tant de majesté qu'elle semblait commander aux élémens plutôt que craindre ou invoquer leur maître.

» Au grand jour d'un moment avait succédé

une nuit profonde, et l'étrange navire, ses secrets, le couple qu'il emportait loin de nous, tout s'était évanoui ainsi qu'une vision mensongère s'efface au réveil parmi les ombres.

» Nous suivîmes bientôt les traces des voyageurs mystérieux sans les atteindre ni les revoir. Au lever du jour, la surface du lac était tapissée de *chinampas*, îles flottantes, qui, servant à la fois de vergers et de parterres, sont pour ce pays de merveilles une parure et une richesse. Mille canots, chargés aussi des fleurs les plus brillantes et des fruits les plus suaves, se pressaient vers le canal de Viga pour porter ces tributs du labeur de l'Indien à une population qui en est avide.

CHAPITRE II.

» J'ENTRAI le matin dans Mexico. Le sol qui l'entoure est un jardin ou plutôt un parc admirable. L'imposante muraille des Cordillères le ferme à des distances que les phénomènes de l'air rapprochent, et à des hauteurs qu'exagère la proximité. Les immenses nappes d'eau qui l'avoisinent complètent la magnificence de la scène. La majesté du site communique je ne sais quelle pompe à la capitale de la Nouvelle-Espagne, et ses rues, parées de somptueux édifices en même

temps que de mobiles étalages, où les végétaux utiles disparaissent sous la décoration des plus belles et des plus odorantes productions des *chinampas*, reproduisent à la fois le riant et majestueux appareil du dehors.

» Je ne me lassais pas d'admirer les constructions savantes de Mexico, ses palais, ses places publiques, et bientôt j'admirai davantage ses écoles, cet amour des sciences exactes; ce culte des arts qui est descendu des classes élevées à la génération entière des derniers temps. Je voyais à la Nouvelle-Espagne un air de prospérité, de vie, de progrès dont je n'avais pu trouver une idée dans la mère-patrie. La littérature française plus connue, plus étudiée que la nôtre même, a développé au Mexique ce mouvement extraordinaire, commun du reste à l'hémisphère tout entier. Il est des siècles prédestinés à de grandes choses. Le genre humain fermente alors et marche tout ensemble à la conquête d'un avenir que hâtent à la fois quiconque le désire et quiconque le redoute.

» Dès mon arrivée, je fus élevé aux fonctions de sergent-major de la place de Mexico. En recevant le prix de mes services dans les mêmes lieux où l'injustice des hommes avait prétendu flétrir ma mère, je jouis pour elle, pour don Luis, de la réparation inattendue que m'accordait le sort; leurs malheurs semblaient effacés par mes succès. Je voyais aussi dans ma promotion l'orgueil satisfait

de Matéa; en m'élevant, je m'approchais d'elle, et j'osais déjà mêler aux vœux de mon retour en Europe l'espoir de la plus douce récompense que je pusse ambitionner sur la terre.

» Maria échappait en même temps à la proscription qui l'avait un moment frappée; déjà le monde recommençait à se presser autour d'elle; car il va souvent à qui le repousse. Les goûts de la marquise lui faisaient un besoin de la retraite, sa prudence lui en fit une loi. Si elle eût cessé de vivre en proscrite au sein de Madrid, on aurait pu infliger au marquis et à elle un plus pénible exil.

» Elle m'écrivait : « Le monde est comme ces
» flots obéissans qui vont violemment où le vent
» les porte, puis reviennent peu à peu aux plages
» qu'ils ont brusquement abandonnées. Je vois
» se former une opinion plus indulgente que
» celle du palais. Ce qu'on appelle à la cour le
» parti du prince des Asturies, recueille tout ce
» que don Manuel et ses satellites irritent ou
» dédaignent; et comme ce parti est à peu près la
» nation entière, il ouvre un vaste refuge aux
» victimes de la tyrannie; mais ce rôle de vic-
» time ne convient pas à mon caractère, et c'est
» l'accepter que d'appeler les mécontens au se-
» cours de nos chagrins.

» Le prince de la Paix vient d'obtenir du Saint-
» Siége l'autorisation de vendre des biens du
» clergé. Cet acte, qui montre armés contre les

» droits de l'Église un pape et un roi catholique, » a suscité une grande indignation. Toutes les » espérances se sont plus que jamais fixées sur » don Fernand. On parle hautement de le porter » au trône, et je vois les ennemis les plus vio- » lens de la révolution française, ceux qui ne par- » donnent pas à Godoy son alliance avec elle, Fray » Cayetano, mon ancien chapelain, ma belle- » sœur la bonne supérieure du couvent de **, » conspirer pour déplacer de vive force les rênes » de l'empire, de concert avec don Carlos, qui » se vante d'être athée, don Domingo, qui est » républicain, tous les partisans des idées nou- » velles qu'irrite la guerre maritime. Je suis » étonnée de semblables alliances ; je le suis da- » vantage des projets que nourrissent les défen- » seurs des doctrines avec lesquelles j'ai grandi. » Comment peuvent-ils songer à violenter l'au- » torité royale ? C'est, me répondent-ils, pour » défendre la religion de Jésus-Christ : je le sais » bien ; mais si la pureté des motifs excuse les » attentats, qui osera s'en établir arbitre et ven- » geur ?

» On a prétendu me donner un rôle dans ce » drame extraordinaire : sor Maria de los Dolo- » res l'avait tenté plus d'une fois. La comtesse » de D** a pris la peine de venir essayer sur moi » le pouvoir de sa facile éloquence. Elle voulait » m'entraîner à son exemple dans les rangs » actifs de cette opposition. Mais on pourrait

» croire que repoussée de la cour et du monde,
» je m'agite pour obtenir de l'esprit de parti une
» réhabilitation et des vengeances. Je resterai
» paisible, et, s'il se peut, oubliée. L'oubli doit être
» le dédommagement de notre destinée inactive;
» car le nom des femmes ne fait pas un bruit qui
» ne trouble leur repos.

» La sphère des mouvemens politiques est un
» monde à part qu'il faut voir, mais pour le fuir,
» et comprendre le bonheur de la retraite. De-
» puis que j'ai traversé cette haute région, je me
» demande s'il est bien vrai que notre gouver-
» nement soit celui auquel la Providence nous a
» pour toujours enchaînés ! Mais ces pensées
» m'épouvantent. Fray Cayetano me les pré-
» sentait comme sacrilèges. Sa promotion l'a
» éloigné de moi, et je suis restée sans guide;
» car j'ai pris à sa place l'ami, le précepteur de
» notre enfance, le docteur don Mathias, qui a
» perdu sa chaire de Salamanque pour n'avoir pas
» ouvert son cours d'histoire à des insinuations
» criminelles sur la flexibilité du droit de suc-
» cession. Il était sans état, sans pain. Je l'ai
» recueilli par reconnaissance. Ses principes m'ef-
» fraient, et son érudition me déconcerte plus
» qu'elle ne me rassure.

» La seule chose dont il lui ait été facile de
» me convaincre, c'est l'état de corruption et
» d'impuissance auquel la monarchie est arrivée
» depuis le temps de nos guerres et de nos assem-

» blées nationales. Il n'est pas jusqu'à notre religion divine que je vois souillée de coutumes idolâtres. La terre des Espagnes était si féconde naguère en grands hommes et en écrivains illustres ! Cette terre portait une noblesse si haute devant ses maîtres et des soldats si redoutables à l'univers! L'amour y était si élevé, si tendre! et maintenant elle semble glacée. Elle ne sait plus produire rien de ce qui mêle de la dignité, du charme à l'existence privée; rien de ce qui ennoblit et prolonge la vie des peuples, rien de ce qui atteste l'influence des grands sentimens et des grandes pensées sur le cours des destinées humaines. Dis-moi, mon frère, l'ère nouvelle que j'entends annoncer rendra-t-elle une ame à ce corps languissant de la monarchie? fera-t-elle que la grandeur et l'ignominie ne puissent plus être alliées l'une à l'autre, et, pour être chrétien, ne suffira-t-il plus de respecter les fêtes de l'Eglise en bravant les lois de l'Évangile? Les hommes cesseront-ils de spéculer sur les vices qu'ils ont et sur ceux qu'ils nous donnent! S'il en était ainsi, j'oserais m'associer aux vœux que je vois former de toutes parts. L'infamie et la misère ne peuvent pas être d'institution divine. »

» Au moment où je me réjouissais de savoir Maria rendue à ce calme extérieur dont l'absence exaspère les peines intimes, un orage gronda tout-à-coup sur ma tête. Les autorités, les grands,

tout ce qui m'avait prodigué des soins et des égards, ne me présenta plus que de froids dehors : il n'était pas jusqu'à l'ignoble *Saragate*, cet hôte demi-nu des rues de Mexico, qui, à mon aspect, ne cachât sa tête sous le drap de laine dans lequel il vit renfermé.

» Fortunato se porta pour artisan de cette persécution inattendue. Son maître, en récompense de ses sanglans services, avait été nommé fiscal (1) de l'audience royale. Le mari de Margarita me vit dans une position douce et brillante. Mon bonheur le blessa comme une usurpation. Toutes ses passions étaient farouches, tous ses sentimens amers, toutes ses conceptions funestes. Il était malheureux, mais comme l'est un méchant ou un coupable, en cherchant à répandre au-dehors le venin dont s'abreuvait son cœur.

» Il eut soin de cacher le chagrin jaloux qu'il éprouvait de la manière si diverse dont nous traitait le sort. Plein de déférence et de douceur, il essaya souvent de revendiquer auprès de moi ses droits de condisciple ; mais en même temps qu'il me poursuivait de ses révérencieux hommages, il employait son funeste ascendant à détruire cette prospérité qui le blessait. Les méchans sont toujours les plus forts. Je fus accusé de n'avoir pas fait, pour couper l'arbre de l'insurrection jusques à ses racines, tout ce qui avait été dans ma puis-

(1) Ce magistrat remplit les fonctions de notre ministère public.

sance et dans mes devoirs. On voulait que l'Europe me demandât compte du sang de Guatimotzila que je n'avais pas versé; don Isidro était compris dans ces censures, et je me réjouis de voir mon nom associé à ce nom vénérable. Le maître de Fortunato ameuta quelques vieux magistrats, quelques religieux, des femmes. Cette ligue demanda mon exil à grands cris, au nom de la loi qui interdit l'entrée de l'Amérique espagnole aux infortunés que le Saint-Office a flétris de ses poursuites, et à leur descendance. Le viceroi avait appris qu'une expédition anglaise menaçait nos rivages de la Plata. Il me chargea de porter cette nouvelle à Buenos-Ayres.

» Peu après, Fortunato fut rendu à l'Europe, et l'accès des colonies lui resta défendu. Ses délations et ses trames perfides avaient jeté le trouble dans Mexico.

» C'était dans les premiers jours de 1806. L'Angleterre assiégeait alors les deux mondes; il me fallut suivre la route tracée sur la croupe des Andes, pour parvenir au Rio de la Plata. Au terme de ma course, j'avais parcouru, dans presque toute leur longueur, les dix-neuf cents lieues de territoire américain qui relèvent de la couronne des Espagnes. Ce voyage m'apprit combien le nouvel hémisphère est fait pour les immenses destinées que l'ancien lui prépare. Un jour ces fleuves, qui sont comme des mers roulantes, ne traverseront plus de muettes solitudes; leur cours

prêtera à l'industrie l'assistance de leur force colossale, et au commerce celle de leur marche impétueuse; le crocodile se verra disputer, par d'autres Amsterdam et d'autres Venise, les marécages qu'il infecte, et l'immense boa sera exilé de ces savanes qui pourraient nourrir tout un monde. Lorsque je traversai ou plutôt que j'apperçus ces contrées du haut des Andes, Miranda leur présentait déjà le drapeau de l'indépendance. Repoussé deux ans, il reprit son ouvrage, et Simon Bolivar a pu l'accomplir : l'invasion française relâcha le lien des colonies; le pouvoir absolu l'a brisé.

» Au midi de l'isthme de Panama, je trouvai la culture, les arts, les richesses, qui naissent du travail de l'homme, moins développés qu'au nord; mais la Providence a fait davantage pour ces régions équinoxiales où la nature, prodigue de trésors, semble avoir reculé les limites de sa puissance. Mieux parée que le Mexique, cette terre enchantée ne doit pas seulement à sa Cordillère le bienfait de posséder en même temps toutes les zônes. Établi à de certaines élévations, l'homme voit du milieu des rochers qui bordent sa demeure, une Asie s'étendre à ses pieds; une Europe l'entoure, et un Groenland s'enfonce au-dessus de lui dans le séjour des nuages. Chacune de ces contrées se présente à ses regards avec les formes végétales qui la distinguent : les eaux, les bois, les airs, sont peuplés des hôtes de tous les

climats jusques aux limites de la fécondité. Par-delà le Chimborazo, règne le condor; ce roi des airs, embrassant dans son vol les zônes les plus contraires, part des sables ardens du rivage pour aller sur les confins de notre atmosphère planer à des hauteurs où nos nacelles aériennes ne pourraient pas le suivre, comme s'il prenait à tâche de justifier par son essor audacieux l'allégorie payenne qui donna l'aigle pour symbole au Dieu des régions éthérées.

» Les plateaux de Rio-Bamba, de Quito, du Pérou, sont plus élevées que celui d'Anahuac. Il n'est donné qu'aux Alpes de l'Amérique-Méridionale de porter des cultures, des villes, des universités florissantes au niveau du Pic de Ténériffe. Là s'élèvent les cimes les plus escarpées et les volcans les plus formidables de la terre; là se rencontrent des abîmes effroyables, que le voyageur franchit sur un pont mobile de bambou; là des fleuves tout entiers roulent en cascades immenses. Les ruines de montagnes renversées sur elles-mêmes attestent les convulsions souterraines qui les ont détruites, peut-être après les avoir formées; tant d'imposans spectacles au milieu desquels brillent partout l'industrie et le luxe de l'Europe, donnent à l'Amérique-Méridionale un caractère inexprimable de grandeur et de vie. Il semble que la nature, encore jeune et sauvage, montre dans ces contrées toute sa force, toute sa majesté première, et ne dédaigne pas d'emprun-

ter aux arts de l'ancien Monde une parure de plus.

» J'atteignis enfin les vastes plaines de Buénos-Ayres : depuis près de deux mois cette capitale voyait une armée anglaise occuper ses remparts. Mais la Grande-Bretagne n'était connue dans nos domaines que par les anathèmes de la chaire ou les barrières que ses flottes avaient trop souvent élevées entre les colonies et la métropole. L'orgueil et l'orthodoxie, c'est-à-dire les plus forts de nos sentimens nationaux, se soulevaient contre elle, et donnaient à la haine publique le caractère d'un préjugé : aussi les créoles, les Indiens, les métis, avaient-ils pris les armes. Une troupe de ces pâtres féroces, qui errent avec leurs troupeaux dans les solitudes du Parana et de l'Urrugay, fut confiée à mon commandement. Nous plantâmes nos étendards sur les murs de Buénos-Ayres, et Carr-Beresford mit bas les armes avec toutes ses troupes, le 12 août 1806. Un Français, l'amiral Liniers, eut l'honneur de cette brillante journée. Mes Indiens s'étaient signalés par leur ardeur à chercher, jusques sur les batteries tonnantes, des périls et du carnage. Leurs succès me recommandèrent à la bienveillance des chefs, et je reçus la mission de porter en Europe la nouvelle du plus glorieux triomphe qui eût depuis long-temps honoré nos armes. Je partis. La fortune me ramenait, en dépit des maîtres insolens de la monarchie, dans le sein de la terre natale :

encore quelques mois et j'allais tomber aux pieds de la comtesse, aux pieds de ma sœur.... Il y avait alors quatre ans que je vivais en exil.

» Je ne m'éloignai pas de ces plages américaines sans attacher un dernier regard d'orgueil sur l'immense région qui aura dû à mon pays l'accomplissement de ses grandes destinées. Il n'est qu'une voix en Europe pour raconter tous les biens *que les Espagnols ne firent pas dans leurs colonies et tous les maux qu'ils firent* (1). Sans doute ces contrées lointaines ont vu le fanatisme et la cupidité immoler des victimes, au commencement d'un siècle qui devait donner, plus tard, dans le sein de l'Europe policée, le spectacle de la Saint-Barthélemy. Sans doute une soldatesque, ivre de ses succès et de ses croyances, livrée sans frein à ses passions, a pu souiller ses victoires des mêmes attentats dont le cabinet britannique a froidement flétri les siennes, de nos jours, sur les rives de l'Indus et du Gange! Mais dans une domination vieille de trois cents ans, faut-il ne voir que les fureurs de quelques aventuriers qui

(1) Quel bien les Espagnols ne pouvaient-ils pas faire aux Mexicains? Ils avaient à leur donner une religion douce, ils leur apportèrent une superstition furieuse; ils auraient pu rendre libres les esclaves, et ils rendirent esclaves les hommes libres; ils pouvaient les éclairer sur les abus des sacrifices humains, au lieu de cela ils les exterminèrent. Je n'aurais jamais fini si je voulais raconter tous les biens qu'ils ne firent pas et tous les maux qu'ils firent.

Esprit des lois, liv. 10, ch. 4.

la fondèrent ? Ce serait confondre la monarchie de Louis XIV avec l'invasion des Francs, et le règne de Charles III avec l'établissement des Vandales ou des Goths. Est-il sur la terre une puissance dont les titres n'aient pas été tracés avec le sang des hommes ?

» On s'étonne qu'une poignée de Castillans ait soumis de grands empires ; c'est que les seuls peuples civilisés que rencontrassent nos soldats, les habitans du Mexique et du Pérou, gémissaient sous le joug de hiérarchies insupportables ou d'affreux despotes. Ils tendirent les mains à l'Espagnol, arrivant, comme l'annonçaient les oracles, pour donner à l'Amérique une vie nouvelle.

» A dater du jour où l'autorité royale étendit sur ses domaines d'outre-mer l'action régulière des lois, les aristocraties des deux plateaux purent seules regretter la conquête. De maîtres devenus sujets, et d'oppresseurs sans frein magistrats limités, les caciques, tout en restant nobles parmi nous, ont perdu le privilége de gouverner à coups de fouet leur nation, d'exercer le droit de vie et de mort, d'être seuls propriétaires ; certes, le châtiment peut paraître léger pour les plus cruels et les plus outrageux tyrans sous lesquels ait gémi la race humaine.

» L'Indien, qui n'était que serf de la glèbe et que bête de somme, se vit investir des deux biens les plus précieux que l'état de société confère : la sûreté personnelle et la propriété. Ses villages

devinrent autant de républiques, soumises seulement à un léger tribut et à une surveillance non moins légère. Si désormais ces bienfaits ont cessé de lui suffire; si, promu par nos efforts à la dignité d'homme, il élève sa légitime ambition plus haut, et demande à devenir citoyen, ses nouveaux besoins sont loin de porter témoignage contre nous : ils attestent ses progrès.

» Que dirai-je maintenant de l'Indien sauvage, de ces hordes d'êtres misérables qui vivaient sur les rameaux du palmier et se dévoraient entre eux? Ne sont-ce pas nos missionnaires qui les ont enlevés à d'impures lagunes pour les placer tout-à-coup sous le régime des lois, aplanissant ainsi devant eux la route immense qui sépare, de l'hôte stupide des forêts, le fondateur des jardins suspendus ou des éternelles pyramides? Nous avons forcé le sol, qu'ils abandonnaient aux reptiles et aux jaguars, de produire les fruits les plus délicieux et les plantes les plus utiles des deux mondes. Nous leur avons porté tous les biens de nos climats, le cheval, le bœuf, le blé, le fer. Je ne parle pas des sacrifices barbares que l'Évangile a abolis parmi eux, ni des douces vertus que la parole sainte a fait croître! Mais quelles mains ont élevé dans les déserts de leurs rivages et de leurs montagnes, au milieu de marais, vieux témoins du déluge, des fermes industrieuses, des bourgs commerçans, des cités qui seraient un ornement pour l'Europe policée?

» Quelle égide tutélaire a protégé le développement de tant de nobles créations, en défendant cette moitié de l'univers contre un fléau homicide qui a de tout temps dévasté l'autre ? La guerre, dont les fureurs désolaient, avant la conquête, les régions civilisées comme les régions sauvages, n'a-t-elle pas disparu devant le crucifix de nos religieux et le sceptre de nos rois ? L'avenir remarquera comme un rare phénomène qu'il fut, grâce à nous, une terre que, durant trois cents ans, le sang humain n'a pas baignée ; où les générations ont pu se succéder, où elles se sont accrues à l'ombre de la paix et de l'autorité civile. La postérité dira aussi que nous avons secoué sur la croupe des Cordillères et des Andes le flambeau des lettres et des sciences. Un Cadmus fut immortalisé dans l'Ancien-Monde, et nous, avec l'imprimerie, qui est autant au-dessus de l'écriture que la civilisation moderne est au-dessus de la civilisation antique, nous avons porté au nouveau Continent tout ce qui entra jamais dans la sphère des connaissances humaines. Les Tyriens firent Carthage ; les Égyptiens, Athènes. Mais l'Espagne a étendu ses bienfaits sur deux mille lieues de territoire, et l'Amérique tout entière aura été, pour ainsi dire, prise au berceau, élevée et conduite par elle à l'âge de maturité. Quel peuple fit jamais autant pour les hommes ?

» Sûrement, depuis quelques années, la main



de la métropole s'est fait sentir aux royaumes d'outre-mer pour y resserrer de vieux liens plus que pour y verser de nouveaux présens. Nous avions amené ces peuples à ce point de civilisation et de prospérité où la tutelle qui fut bienfaisante n'est plus qu'onéreuse ; alors le pouvoir s'arrête effrayé de son ouvrage : il faut désormais qu'il rétrograde ou qu'il s'abjure.

» C'est un grand spectacle que la jeune Amérique secouant ses dernières entraves, et aspirant à marcher l'égale de la vieille Europe. Quelques plateaux intérieurs, pays agricoles destinés au luxe qui consomme, plus qu'à l'industrie qui produit ou féconde, pourront recevoir des constitutions oppressives ; mais aux populations commerçantes des côtes, il faudra des institutions libres. La mer enfante les tribunes.

» Les gouvernemens qui siégeront sur les rivages de l'Atlantique seront pour les rois de nos contrées un juste sujet de méditation. Il en partira des voix, des bras peut-être, qui, s'ils ne peuvent redresser l'Europe courbée sous le poids de ses richesses plutôt que de ses ans, iront aider l'Asie à secouer la poussière sanglante de trente ou quarante siècles de servitude. On peut prévoir le jour où les Indes, instruites et secondées par de grands exemples, restaureront l'empire des lumières et celui des lois dans le cœur même de l'Orient, et jusques vers les plateaux élevés d'où l'espèce humaine est partie.

» La culture antique de l'Orient eut pour rejetons la culture grecque et latine qui la surpassèrent en vigueur et en majesté. De leurs débris naquit la nôtre, plus puissante encore, étendant plus loin ses découvertes et ses bienfaits, atteignant d'un côté aux profondeurs du ciel, et de l'autre aux entrailles de la terre. Qui sait à quelle hauteur elle doit parvenir, transplantée sur cet admirable sol des Amériques, où la nature affecte en toutes choses des formes colossales, où la grandeur des merveilles de la création exaltera les esprits et les ames, où l'aurore de la liberté a déjà vu naître dans le climat le moins heureux, des hommes tels que les Franklin et les Washington? Les peuples qui tendront les mains aux présens de cette civilisation nouvelle auront sur leurs devanciers l'avantage d'apporter, dans la poursuite de ses mystères, une conformité de traditions, de cultes, de mœurs et de langage qui ne paraîtra point aux âges futurs le moindre bienfait de la conquête.

» Les temps viendront où le vieux continent laissera tomber à de plus jeunes mains le sceptre du monde. Cette révolution, devant laquelle des esprits reculent, les hommes l'ont vue une première fois. Il y a trois mille ans, l'Asie était ce qu'est l'Europe; elle avait de vastes empires, d'opulentes cités, des nations commerçantes. Les Christophe Colomb de ces temps reculés, l'Hercule peut-être, firent dans l'Occident d'audacieu-

ses découvertes. La Grèce et les deux Hespéries, occupées par la race blonde, alors sauvage, les îles de la Méditerranée et les plaines que l'Atlas couronne reçurent des colonies. Ces colonies grandirent peu à peu; au bout de quelques siècles, elles portaient des noms à jamais respectés. Les Grecs osaient brûler Sardes, et Carthage menaçait Tyr. Les Romains régnaient sur le Nil et sur l'Euphrate. Comment s'opéra cet étrange changement dans les destinées du monde? Comment l'Asie fit-elle pour devenir tributaire d'une poignée de ses fils, dispersée sur des rives lointaines? C'est aux siècles accomplis, peut-être au siècle qui s'écoule à nous le dire.

» Certes, s'il arrivait que l'esprit humain rencontrât tout-à-coup parmi nous d'insurmontables digues; si une coalition d'intérêts oppressifs tentait d'arrêter son essor et de le resserrer dans les liens de son berceau, ou bien encore, s'il avait quelque jour à fuir devant les châtimens de cet attentat, devant les réactions sanglantes, les atroces folies d'Érostrates nouveaux courant à la liberté, comme l'Érostrate ancien courait à la gloire; alors il chercherait un refuge au-delà des mers, et l'Espagne aurait la gloire d'avoir préparé à un tel hôte un asile digne de lui.

» Là, ceux qui se font aujourd'hui ses persécuteurs, ne pourront pas l'atteindre. L'Océan se prête aux vœux de l'industrie et des arts. Indocile pour les Xerxès, il défendra l'Amérique

contre les Barbares, et une terre restera indépendante, féconde, riche des biens que nous n'aurons pas su conquérir ou défendre, terre fortunée vers laquelle la pensée captive pourra tourner ses regards comme vers la future patrie de la civilisation et de la liberté.

FIN DU TOME PREMIER.



